

LA VRAIE
PERFECTION
DE CETTE VIE
DANS L'EXERCICE
DE LA PRESENCE DE DIEU

Pratique qui instruit familièrement l'âme dévote, comme elle doit s'entretenir en la Divine Présence dans toutes ses actions ; et qui la fait monter par degrés à une perfection non moins solide que facile ; avec l'éclaircissement des principales difficultés qui arrivent ordinairement en la vie spirituelle.

Par le P. JEAN FRANCOIS de
REIMS, Capucin

Seconde Edition

Revue, corrigée et augmentée par l'auteur.

A PARIS

Chez la veuve Nicolas BUON, rue
Saint Jacques à l'image Saint Claude
prés les Mathurins

M. DC. XLVI

Transcription en Français contemporain

Fr. André Ménard

BRON

Août 2010

À L'ÂME
DÉSIREUSE DE LA
PERFECTION DANS
« L'exercice de la Présence de Dieu »

*Chaste prisonnière d'amour
qui ne respire que le jour
qui doit terminer tes supplices,
ne crois plus que pour acquérir
l'objet sacré de tes délices,
il te soit besoin de mourir.*

*Non ne crois plus qu'un triste sort
t'oblige à rechercher la mort
pour trouver l'auteur de ta vie,
et que les aimables appas
de la beauté qui t'a ravie
ne soient le prix que du trépas.*

*Dès ce monde à chaque moment
tu peux voir ce Divin Amant
qui produit ta peine amoureuse,
et jouir malgré le malheur
de la vision bienheureuse
dans le plus fort de la douleur.*

*Tu peux au milieu de tes fers,
tu peux au milieu des Enfers
bâtir un Ciel à ta constance ;*

*Puisque tu peux en tous ces lieux
jouir de la même Présence,
que les Séraphins dans les Cieux.*

Oui malgré les sens et la chair

*tu peux sans crainte t'approcher
de ce soleil inaccessible :
Il n'a point d'attraits si sacrés
dont l'abord ne te soit possible
à la faveur de ces Degrés.
Mais de grâce épure ton œil
pour contempler ce beau soleil
dans la splendeur de sa lumière :*

*Dépouille tes affections
des intérêts où la matière
enveloppe tes passions.*

*Mais en quittant ces faux attraits,
et ces infâmes intérêts
dont la nature est si jalouse
si tu veux que ton cher Amant
t'embrasse comme son épouse
Il faut en prendre l'ornement.
Il faut plonger ta volonté
dans l'abîme de sa bonté
par une aveugle obéissance,
et lui faire voir que ton cœur
ne se pique de complaisance,
qu'en ce qui plait à sa Grandeur.*

*De là croissant de jour en jour
dans les flammes de son amour,
et dans le souci de lui plaire,
tu banniras ces vains respects
dont le commerce téméraire
partage avec lui tes objets.*

*Tu n'auras plus devant les yeux
de charme plus impérieux,
que la gloire de son service ;
Plus d'ambition dans le cœur
que pour en faire un Sacrifice
aux intérêts de son honneur.*

*Ainsi captivant ta raison
dans cette agréable prison
qui doit couronner ta poursuite,
tu viendras amoureusement
te décharger de ta conduite
entre les bras de ton Amant.
Tu prendras la loi de sa main,
et sans tenir d'autre chemin
que celui de sa providence
tu feras de sa volonté
l'idole de ta complaisance,
et le droit de ta liberté.
Divine Amante c'est pour lors
que malgré les chaînes du corps,
et l'empire de la matière
tu t'élèveras dans un point
de connaissance et de lumière
que le monde ne connaît point.
C'est pour lors qu'un feu bienheureux
transformant ton cœur amoureux
en l'Objet que tu passionnes,
tu possèderas un bonheur
qui voit la pompe des couronnes
inférieure à sa grandeur.
Dieu ! Quelle douce impression
cette bienheureuse union
fait dans le cœur des saintes âmes ?
Non chère âme ne m'en crois pas ;
Va toi-même en sentir les flammes,
pour en connaître les appas.*

**A TRÈS NOBLE
ET TRÈS VERTUEUSE DAME
MADAME
MARGUERITE
DE
KIRCALDY
ABBESSE DE SAINT
PIERRE DE REIMS.**

MADAME,

Ayant entrepris ce petit ouvrage par les instances de plusieurs de vos filles, j'ai cru que vous étant présenté vous lui feriez / un bon accueil, puisqu'il est un effet de l'ardent désir qu'elles ont de s'avancer toujours au chemin de perfection ; et comme mon premier dessein a été de les y conduire par cet exercice, j'ai du leur donner sous votre Nom, ayant assurance qu'elles en feront plus d'estime, y lisant en tête le nom de la personne , qu'elles aiment, honorent et estime davantage en ce monde. Que si je l'ai rendu commun aux personnes du siècle, qui désirent se perfectionner en la vie chrétienne, je ne lui pouvais pas donner un plus vif éclat, ni une meilleure défense contre les envieux, que de le mettre sous la protection de votre très digne personne, si connue et estimée pour ses grands mérites.

Votre profonde humilité, / MADAME, m'empêche, ici de m'étendre sur les éloges que je pourrais justement donner à vos excellentes vertus, craignant que mes paroles ne soient importunes à vos oreilles, et épineuses à votre cœur : je vous supplierai seulement de recevoir ce petit travail, comme une humble reconnaissance de l'affection que vous avez toujours porté à notre Ordre, affection qui s'est trop fait paraître dans les continuel emplois que nos Pères ont eu en votre Maison ; ce

qu'avait déjà fait feu Madame RENEE DE LORRAINE, cette très illustre et très religieuse princesse, à laquelle votre grande vertu, votre rare prudence et votre longue expérience vous a fait succéder. Et d'autant que sa mémoire vous est très chère, / j'ajouterai ici que cette charitable Princesse prit tant d'intérêt pour notre établissement en cette ville, que nous la pouvons à bon droit appeler une mère Renée pour nous, puisque par son soin, par sa faveur, et par sa libéralité, elle nous a fait naître une seconde fois ; aussi avait-elle une si grande tendresse d'amour pour nous, que nous pouvons dire sans flatterie qu'elle nous chérissait très tendrement.

Nous avons trop de preuves, MADAME, comme en succédant à sa charge, vous avez encore succédé à son affection : mais je vous puis aussi assurer, que l'affection de votre Maison est tellement gravée aux cœurs des Capucins, que jamais elle n'en pourra être effacée. Le seul nom de RENEE DE LORRAINE placé dessus nos autels, qui lui a vu rapport inséparable, nous ferait renaitre cette affection quand bien elle semblerait morte en nous : et si nos Pères se sont toujours étudiés avec tant de soin, de donner par leurs Prédications ordinaires et conférences spirituelles, les vrais sentiments de perfection à vos dévotes filles, les Enfants les seconderont tant que vous leur ferez l'honneur de les employer, n'étant pas croyable qu'ils viennent à détruire ce que leurs Pères ont établis avec une si bonne volonté. C'est l'assurance que je vous peux donner,

MADAM E,

Votre plus humble et obéissant
Serviteur en notre Seigneur
Jean François, Capucin indigne.

AVIS AU LECTEUR

Mon cher Lecteur, Ne rejetez pas ce livre je vous prie, à la simple vue de son titre, qui est si communément traité dans les livres spirituels, mais donnez-vous la patience de le lire, et je m'assure que vous approuverez mon dessein, et que vous avouerez que l'Exercice de la Présence de Dieu en la manière que je le donne, y est rendu facile à toutes personnes, tant religieuses que séculières dans toutes les actions de cette vie. Si vous êtes apprenti en la vie spirituelle, je vous avise de commencer par la pratique générale que vous trouverez à la fin du livre, laquelle j'ai mis en faveur des commençant, pour leur faciliter le chemin des autres pratiques qui y sont contenues ; mais si vous avez déjà fait quelque bon progrès, vous y rencontrerez un chemin ouvert à la vraie contemplation ; ayant même ajouté en cette seconde édition quelques instructions en faveur des âmes que Dieu appelle à ses divines communications. Si vous ne faites qu'effleurer ce livre sans entre sérieusement dans ses pratiques, vous ne le goûterez pas et n'en retirerez pas grand profit ; mais si vous le digérez bien par une lecture attentive, et que vous tâchiez de vous rendre fidèle à le pratiquer, non seulement il produira en votre âme un bon aliment spirituel, mais aussi vous y goûterez toujours un nouveau suc à raison de sa solidité, ainsi que tout plein de bonne âmes qui l'ont expérimenté me l'ont assuré ; aussi me suis-je étudié, selon ma petite capacité, de donner en ce livre comme en abrégé, toutes les solides pratiques de perfection : c'est pourquoi il vous doit être comme un petit Manuel pour y avoir recours, sitôt que vous manquerez de fidélité envers lui, afin de relever votre cœur ; et en ce faisant, j'aurai espérance que mon travail vous profitera, et votre profit fera la gloire de Dieu et la mienne.

TABLE DES INSTRUCTIONS ET SECTIONS CONTENUES EN CE LIVRE

PREFACE

PREMIÈRE PARTIE

INSTRUCTION I.	p.01	14
<i>Les prérogatives de cet exercice par-dessus les autres.</i>		
INSTRUCTION II.	p.14	17
<i>En quelle manière Dieu est présent en toutes choses généralement, et surtout comme il est présent en nous-mêmes.</i>		
INSTRUCTION III.	p. 24	20
<i>Que nous devons nous rendre réciproquement présent à Dieu.</i>		
SECTION I. Les motifs qui nous obligent de nous rendre présents à Dieu.	p. 24	20
SECTION II. Diverses manières de nous rendre présents à Dieu.	p. 33	22
INSTRUCTION IV.		
<i>De la présence de Dieu en l'oraison.</i>	p. 45	25
SECTION I. Comme nous devons considérer et entretenir la Divine Présence en l'oraison, où est apporté le principal obstacle qui nous l'a fait perdre de vue, et empêche davantage son opération.	p. 45	25
SECTION II. De quelques autres obstacles qui nous font perdre de vue la Présence de Dieu, et empêchent son opération en l'oraison.	p. 64	30
INSTRUCTION V.		
<i>De la Présence de Dieu en l'office divin.</i>	p. 74	33
SECTION I. Comme nous devons concevoir la Divine Présence en l'office divin, et y demeurer avec révérence, par l'excellence de cette action, et la sainteté du lieu où elle s'accomplit.	p. 74	33
SECTION II. La manière de bien s'acquitter de cette sainte action, en vue de la Présence de Dieu.	p. 82	35

INSTRUCTION VI.

Comme nous devons faire l'exercice du matin, nos confessions, examens et lectures, et nous relever de nos fautes particulières en la Présence de Dieu.

p. 93 38

INSTRUCTION VII.

Comme nous devons comprendre et conserver la Présence de Dieu en nos actions extérieures.

p. 110 42

INSTRUCTION VIII.

De la Présence de Dieu aux adversités.

p. 118 44

SECTION I. Comme nous devons concevoir cette Divine Présence dans les adversités en général, avec les avis nécessaires pour nous y entretenir.

p. 118 44

SECTION II. De l'état des peines intérieures, avec quelque avis pour n'y point perdre de vue la Présence de Dieu.

p. 140 50

INSTRUCTION IX.

De la Présence de Dieu au saint sacrifice de la messe et sacrement de l'autel, et du fruit que nous en devons retirer.

p. 153 53

INSTRUCTION X.

Comme nous devons concevoir la Présence de Dieu dans les créatures raisonnables, et nous en servir pour conserver l'union de charité.

p. 163 56

INSTRUCTION XI.

Comme nous devons comprendre et entretenir la Présence de Dieu dans les créatures raisonnables, selon le rapport qu'elles nous ont.

p. 175 59

INSTRUCTION XII.

De la Présence de Dieu dans les créatures irraisonnables, et du profit que nous en devons retirer.

p. 179 60

SECONDE PARTIE

PREFACE

p. 185 62

INSTRUCTION I.

Du dépouillement de l'âme, premier effet de cet exercice, et le premier degré pour parvenir à la perfection.

p. 188 63

SECTION I. La nécessité et les avantages, de ce dépouillement pour arriver à la perfection.

p. 188 63

SECTION II. Suite de la même matière, et que la pratique de la Présence de Dieu est un puissant motif, pour parvenir à ce dépouillement.

p. 200 66

SECTION III. Comme nous devons prendre ce dépouillement dans celui de JESUS se mortifiant pour notre amour. p. 215 69

SECTION IV. Continuation de la même matière p. 237 75

INSTRUCTION II.

De l'ornement de l'âme par l'acquisition des vertus, second effet de cet exercice, et le second degré pour arriver à la perfection. p. 250 78

SECTION I. Que l'exercice de la Présence de Dieu est un moyen efficace pour acquérir les vertus, et comme il faut pratiquer les trois vertus théologales en vue de cette Divine Présence. p. 250 78

SECTION II. Comme nous devons prendre cet ornement de vertus dans l'imitation de celles de JESUS. p. 269 84

SECTION III. Suite de la même matière. p. 280 87

INSTRUCTION III.

De la connaissance et amour de volonté de Dieu, troisième effet de cette pratique, et le troisième degré pour parvenir à la perfection. p. 293 90

SECTION I. Comme nous connaissons la volonté de Dieu en toutes choses, et combien la pratique de la Divine Présence nous y peut aider. p. 293 90

SECTION II. Combien nous devons aimer les volontés de Dieu, et que cette pratique nous y conduit efficacement. p. 312 95

SECTION III. Les principaux empêchements qui nous détournent de la connaissance et de l'amour des volontés de Dieu, avec leurs remèdes. p. 329 99

INSTRUCTION IV.

De la pureté d'intention, quatrième effet de cette pratique, et le quatrième degré pour arriver à la perfection et union avec Dieu. p. 354 105

SECTION I. Que nous devons en toutes choses rechercher de plaire et d'agrée à Dieu, dans la pratique de sa Divine Présence. p. 354 105

SECTION II. Quelques avis nécessaires pour demeurer toujours dans cette pure intention d'agrée à Dieu seul. p. 376 111

INSTRUCTION V.

De l'abandon et repos en la conduite de Dieu, cinquième effet de cette pratique, et le cinquième degré pour parvenir à la perfection et union avec Dieu. p. 389 114

SECTION I. Comme la présence de Dieu produit en nous ce degré, et l'heureux état de l'âme quand elle y est arrivée. p. 389 114

SECTION II. De l'heureux trépas de l'âme entre les mains de Dieu, avec quelques avis sur ce sujet. p. 403 117

INSTRUCTION VI.

De l'heureuse union de l'âme avec Dieu, sixième effet ou plutôt la fin de cette pratique, et le sixième degré ou plutôt le terme de la perfection.

p. 424 123

SECTION I.

p. 424 123

SECTION II. Quelques effets plus ordinaires que produit en l'âme la Divine Présence dans l'état d'union.

p. 436 126

**Pratique générale pour tout ce livre,
surtout pour les commençants et profitants.**

p. 464 133

FIN

LA VRAIE PERFECTION DE CETTE VIE
DANS L'EXERCICE
DE LA PRÉSENCE DE DIEU.

Pratique qui instruit familièrement l'âme dévote, comme elle doit s'entretenir en la Divine Présence dans toutes ses actions, et qui la fait monter par degrés à une perfection non moins solide que facile ; avec l'éclaircissement des principales difficultés, qui arrivent ordinairement en la vie spirituelle.

PRÉFACE

Encore que cette vie soit plutôt une mort qu'une vie, pour les continuelles imperfections et amertumes dont elle est accompagnée, si est-ce qu'éclairés de / la lumière de la foi, nous y pouvons acquérir une espèce de perfection et de béatitude. Et de vrai, comme les bienheureux trouvent toute leur perfection, et tout leur bonheur en la claire vision de Dieu, dans laquelle comme de sa source tire son origine l'amour parfait, l'estime incomparable, les adorations et louanges pleines de respect, et les autres devoirs qu'ils rendent à cette souveraine Majesté : de même pouvons-nous tirer toute la perfection, et toute la béatitude qui se peut espérer en cette vie, de la vision de Dieu, non à découvert (car cela est réservé pour le ciel) mais par le moyen de la foi, en ne perdant point de vue son aimable Présence ; de laquelle, comme de son principe et de sa source, découlera sur nous la sainte charité, et toutes les autres vertus nécessaires pour rendre les respects, les honneurs, l'obéissance et le service dû à cette suprême Grandeur. Et en effet quand en nos actions nous ne perdons point de vue cette Divine Présence, et / que dans les frères vaisseaux de nos corps nous imitons les anges, qui en quelque lieu qu'ils soient, et en quelque service que Dieu les emploie, jouissent toujours de sa claire vision, notre vie mortelle n'est-elle pas une image, ou plutôt une imitation de la vie immortelle ? Et ne commençons-nous pas à expérimenter les avant-goûts du ciel, dans l'heureuse conversation que nous avons avec Dieu.

C'est ce qui m'a poussé à vous donner cet Exercice de la Présence de Dieu, que je divise en deux parties. La première vous fera voir des yeux de votre esprit ce Divin Objet dans toutes les actions et emplois de cette vie, et vous enseignera la manière de l'entretenir. La seconde vous mènera par degrés à la perfection et union avec Dieu ; degrés qui sont toutes les plus solides pratiques de perfection, lesquelles procèdent comme de leur source de cette Présence très féconde.

LA VRAIE PERFECTION DE CETTE VIE
DANS L'EXERCICE
DE LA PRÉSENCE DE DIEU.

PREMIERE PARTIE

Contenant les instructions nécessaires pour concevoir et entretenir la Présence de Dieu, non seulement en général, mais aussi en particulier en nos principales actions.

INSTRUCTION I.

Les prérogatives de cet exercice par-dessus les autres.

Quoique nous devions faire état de toutes les pratiques de perfection, toutefois celle-là doit être préférée aux /2/ autres, qui nous donne plus familièrement, et nous fait embrasser plus efficacement les moyens de l'acquérir. Or entre toutes, il me semble que celle de la Présence de Dieu (comme je l'explique en ce livre) doit emporter le dessus, vu que non seulement elle nous enseigne la manière de faire toutes nos actions parfaitement en la vue de Dieu, mais aussi par les effets désirables qu'elle produit en nos âmes, elle nous fait monter par degrés au sommet de toute perfection. Eh ! Je vous prie, ce Dieu intimement présent en nous, n'est-il pas la Forme sur qui nous devons nous mouler, pour en tirer les traits et les marques d'une véritable perfection ? Et n'attirons-nous pas sur nous ses divines vertus plus ou moins parfaitement, selon que nous le suivons de vue, étant véritable que ce soleil de perfection, qui nous /3/ regarde sans cesse, ne demande de notre part qu'un cœur ouvert par un mouvement réciproquement amoureux, pour envoyer dessus nous abondamment : les rayons de ses célestes influences ?

Et quoique la pratique de l'amour de Dieu (de laquelle des si saints et si grands personnages ont traité si heureusement) soit très excellente, néanmoins elle présuppose quelque progrès en la vie spirituelle, et ainsi elle semble plus propre pour les parfaits que pour les commençants : mais celle-ci est pour toutes sortes de personnes, et ne sera pas moins utile aux parfaits, que douce et agréable aux commençants et profitants. Joint qu'elle contient en soi parfaitement la pratique de

l'amour de Dieu, car par celle-ci nous retirons notre esprit de toutes choses créées, pour le tenir inviolablement arrêté en Dieu, et /4/ par ce moyen nous parvenons à la sacrée dilection. Et quant à l'union qui est le terme de l'amour elle nous y conduit efficacement, vu que par celle-ci l'âme se recueille en Dieu avec toutes ses puissances, et ainsi elle devient un même esprit avec lui ; si que sa mémoire ne se souvient que de lui, son entendement ne pense qu'à lui, et sa volonté n'a des affections que pour lui. D'où vient que les derniers effets de cet Exercice (ainsi que vous verrez en la seconde partie) comprennent en substance toute la pratique du divin amour. Aussi je n'entends pas vous donner ici une pratique de la Présence de Dieu appréhendée par la seule foi, qui est un acte de l'entendement, mais une pratique plus affective que spéculative, tendant à une divine union.

Je passe sous silence les autres exercices de perfection qui sont /5/ généralement bien reçus : comme sont l'abnégation intérieure ; la pureté d'intention ; la conformité à la volonté de Dieu ; le parfait abandon entre les mains de sa providence, etc. car cette pratique les comprend tous parfaitement comme vous verrez ci-après.

Davantage cette pratique et cette vie doit être estimée la plus parfaite, qui a plus de proportion avec la vie et l'exercice des bienheureux ; d'où vient que l'Eglise militante s'étudie à ressembler autant qu'elle peut à l'Eglise triomphante : or il n'y a rien qui approche de si près de la claire vision de Dieu (qui est la vie et l'exercice des bienheureux) que la pratique de la Divine Présence, laquelle est comme une vision de Dieu encommencée, non moins véritable que celle du ciel, quoique moins parfaite. C'est pourquoi nous la pouvons appeler /6/ par excellence, la vraie perfection de cette vie, ou la pratique de salut, comme celle par laquelle nous devons parvenir à la parfaite jouissance de Dieu, commençant dès cette vie par le moyen de celle-ci d'en jouir selon notre petite capacité, pour continuer plus parfaitement dans le paradis par la claire vision. Et c'est ce qui la relève par-dessus les autres, que non seulement elle nous sert de moyen pour parvenir à la perfection, mais même elle nous met la jouissance de la fin de cette perfection qui est Dieu, en nous le faisant voir par les yeux de la foi, et en nous en faisant jouir par amour.

Aussi pouvons-nous dire avec vérité, que c'est la pratique par laquelle les bienheureux sont parvenus à la vie éternelle. Si les anges possèdent la gloire, c'est qu'ayant regardé fixement la divine Majesté, /7/ par un acte d'une amoureuse soumission pour en dépendre incessamment, ils se conservèrent dans la grâce qu'ils avaient reçue en leur création, et ainsi ils parvinrent au bonheur immortel. Où les anges rebelles ayant détourné leur vu de ce divin objet pour réfléchir sur l'excellence de leur nature, perdirent non seulement la grâce qu'ils avaient reçue, et la gloire qui les attendait ; mais aussi furent condamnés à des peines éternelles. Adam et Eve ne s'étaient-ils pas pareillement perdus, et nous avec eux, pour avoir quitté de vue la Divine Présence, et avoir jeté les yeux sur le fruit défendu ? Et quand Dieu demanda à Adam où il était, n'était-ce pas lui représenter qu'il était sorti de sa Présence ?

Tous les saints personnages de la loi de nature, et de la loi écrite, ne se sont-ils pas rendus agréables /8/ à Dieu par ce saint Exercice ? Si Hénoch fut transporté tout vivant dans le ciel par la main de Dieu ; c'est qu'ayant toujours mené en terre une vie toute céleste, dans la pratique de la Divine Présence : ambulavit henoch cum Deo (Gn 5). Il s'était rendu digne de cette faveur si particulière ? Il faut dire de même du grand prophète Hélié, qui disait souvent ces paroles, Vive Dieu, en la Présence de qui je suis ? 3 Reg. Si Noé seul avec sa petite famille fut préservé du déluge universel ; ce fut à cause qu'il avait toujours eu cette Présence devant les yeux ; Noe cum Deo ambulavit ? Gen. Dieu veut-il faire Abraham le Père des croyants, et le rendre parfait ; il ne lui donne point d'autre pratique ? Ambula coram me, et esto perfectus ? Gen. 17. Moïse est-il choisi de Dieu pour être le législateur, le conducteur, et le prophète de son peuple, et /9/ pour faire un nombre de prodigieux miracles ; c'est qu'il avait une si grande foi de la Divine Présence, que comme dit saint Paul, il agissait avec l'invisible, comme s'il l'eût vu de ses yeux ? Hebr. 11. Et en effet quand il sortait du pourparler avec Dieu, il avait ordinairement la face toute lumineuse, par la communication si étroite qu'il avait avec lui. Enfin David est-il selon le cœur de Dieu ; c'est qu'en tout temps, en tout lieu, et en toutes ses affaires, il le mettait devant ses yeux ? Oculi mei semper ad Dominum. Psal. 24. Etc.

Quand à la loi de grâce, ce nous doit être assez de savoir, que c'était la pratique de JESUS, le modèle et l'exemplaire de notre vie et perfection, lequel étant ici-bas enveloppé de son corps mortel, fut toujours attentif aux divines communications de son Père, lisant dessus /10/ sa face ses saintes volontés, et les exécutant sans remise ; suivant ce que le Sage avait dit de lui en esprit prophétique, *Sapientis oculi in capite ejus*. Eccl.2. Que les yeux du sage sont sur son chef. Comme voulant dire, que sa sainte humanité ne perdait point de vue la divinité qui était en elle comme chef et supérieure ; et comme son humanité envisageait sans cesse la divinité pour se donner tout à elle, qu'aussi la divinité se rendait toujours présente à son humanité pour l'enrichir de dons innombrables de grâce et de gloire.

C'était aussi la pratique de la sacrée Vierge, laquelle par le fixe mais très amoureux regard, qu'elle eut continuellement sur Dieu intimement présent en elle, elle attira si parfaitement toutes ses divines perfections, qu'elle se rendit un sujet proportionné pour recevoir, mais /11/ plutôt concevoir le Bien-aimé du ciel dans sa chaste poitrine ; car ce verbe incréé reconnaissant des si rares perfections en cette Vierge incomparable, ne put davantage différer la Rédemption des hommes, ains se délibéra d'y donner un heureux commencement, en prenant une nouvelle conception dans les entrailles de cette sainte créature. Et ce fut se semble pour cette cause, que l'ange lui faisant l'ambassade d'une si grande faveur, la congratula de ses paroles. *Ave gratia plena Dominus tecum*. Comme lui voulant dire, que cette grâce lui était faite, à cause qu'elle avait toujours conservé en elle cette Divine Présence, sans jamais la quitter de vue un seul moment. O non, il ne faut point douter que cette sainte âme n'ait regardé sans cesse ce Divin Objet, et que tant plus elle le regardait par les yeux d'une vive /12/ foi, tant plus ardemment elle l'aimait, et qu'au

redoublement de ses flammes d'amour son attention et toutes les puissances de son esprit ne se renforçassent, pour s'occuper et s'unir plus parfaitement à lui. Il y avait un regard réciproque, et un continuel flux et reflux d'amour entre Dieu et Marie ; Dieu regardait sans cesse Marie pour la combler de ses grâces, et Marie était toute recueillie en Dieu, par un simple mais très intime regard d'amour, qui la tenait actuellement unie à lui ; si que ces paroles des Cantiques, *Dilectus meus mihi et ego illi*. Cap. 2. semblent une prophétie de ce qui se passait entre Dieu et cette Sainte Vierge.

Enfin la chaste épouse des Cantiques, de laquelle nous devons apprendre la pratique de perfection ; proteste que comme son bien-aimé la regarde incessamment, en se /13/ rendant intimement présent à elle pour la remplir de ses bénédictions, qu'aussi réciproquement elle a les yeux de son esprit toujours sur lui, pour pareillement par une propension d'amour se donner toute à lui. *Ego dilecto meo, et ad me conversio ejus*. Cant. 5.

Que vous reste-t-il, je vous prie, après ces connaissances, sinon de vous déterminer à cette pratique si utile et favorable ? Et si Dieu par une souveraine dilection s'est délibéré de faire sa demeure en vous, non durant cette vie seulement, mais dans l'éternité, vous disant au fond de votre cœur ces paroles du psaume 132. C'est ici mon repos à jamais, j'y habiterai, parce que je l'ai choisi. *Haec requies mea etc.* pourquoi refuseriez-vous un si grand bien qui vous est offert ? Mais plutôt pourquoi ne tâcheriez-vous pas de vous rendre une demeure digne de sa Majesté, lui /14/ renvoyant ces mêmes paroles avec un ardent désir de demeurer à jamais en lui, par la pratique de son aimable Présence : Vous soyez à jamais mon repos, ô le désiré de mon cœur, j'habiterai en vous parce que je vous ai choisi.

INSTRUCTION II.

En quelle manière Dieu est présent en toutes choses généralement,

Et surtout comme il est présent en nous-mêmes.

La plupart de ceux qui ont traité de cette matière, s'étant étendus sur la manière dont Dieu est présent en toutes choses, je me contenterai d'en dire seulement un mot en passant, pour m'arrêter principalement sur la manière qu'il est présent en nous-mêmes /15/ présence de laquelle nous nous devons surtout servir en cette pratique, comme étant la plus propre pour nous recueillir l'esprit ; n'y ayant point de doute, que quand nous prenons seulement la présence de Dieu hors de nous dans les

créatures, l'agréable extérieur que nous y rencontrons, nous empêche souvent de parvenir jusques au Créateur.

Vous devez savoir, que de toute éternité et avant la création du monde, Dieu était seulement présent à soi-même, et que s'étant délibéré dans le temps, de communiquer ses perfections au dehors ès créatures, il leur a communiqué pareillement sa Présence : car après les avoir créées, il ne les a pas abandonnées, ainsi que les artisans font leurs ouvrages ; ains les a voulu conserver en lui-même et par lui-même, par une grande bonté /16/ et souveraine dilection. De sorte qu'il est présent en toutes choses, mais tellement présent, que par son immensité il est en toutes choses sans y être renfermé, et hors de toutes choses sans en être exclu : il est en toutes choses pour leur donner l'être et la puissance d'opérer, et hors de toutes choses pour les renfermer en soi comme dans son sein ; il y est sans division quelconque, étant tout en toutes les parties du monde. Il y est par essence, c'est-à-dire réellement en sa propre nature, et avec toutes ses perfections ; il y est par Présence, non pas nuement, comme serait un corps en un lieu, ou un homme qui dort, mais connaissant toutes choses, sans que rien lui puisse être caché ; il y est par puissance, c'est-à-dire, qu'il y exerce son pouvoir, en leur donnant la force et la puissance d'agir. Voilà en peu /17/ de mots, comme Dieu est présent en toutes choses généralement.

Mais il est plus présent en nous d'une façon spéciale. Il y est comme un père dans sa famille, pour nous gouverner, assister, et pourvoir de tous nos besoins ; comme un maître dans sa chaire, pour nous enseigner les vérités du ciel, comme un roi dans son trône pour nous donner ses divines lois ; comme un chaste époux dans son cabinet, pour nous découvrir ses secrets, et nous témoigner la tendresse de son cœur, comme le créateur dans son chef-d'œuvre, pour s'y complaire, etc. Il y est dis-je avec ces favorables qualités et autres semblables, pour nous donner les êtres relevés de nature et de grâce, et pour y produire des opérations conformes à ces êtres si nobles. Si bien que nous sommes établis en lui comme sur un solide /18/ fondement, nous existons en lui, nous opérons par lui, et se trouve intimement présent par son essence, puissance et sapience en tout ce que nous pensons, parlons et opérons : c'est lui-même qui est le soutien de toutes nos pensées, de tous nos mouvements, et de toutes nos actions ; et ne pourrions rien faire sans cette intime Présence : c'est la doctrine de saint Paul, *Omnia per ipsum, ex ipso et in ipso, etc. Nos in ipso vivimus, movemur, et sumus*, Act. 17.

De sorte que pour entrer en cette pratique toute céleste, il n'est pas besoin que vous alliez plus loin que vous, puisqu'il est véritablement en vous, qu'il vit et opère en vous, vous communiquant de son être et de son opération : et si vous vous sentez présent à vous-mêmes par votre vie et votre opération, combien davantage devez-vous reconnaître présent celui, /19/ qui est la source et le soutien de votre vie et de votre opération ? C'est pourquoi gardez-vous bien de penser que cette Divine Présence, est comme inutile en vous : Oh non ! Dieu est présent en vous pour y produire incessamment des opérations amoureuses ; il y est, dis-je, pour vous aimer

d'un amour infini, et vous procurer tous les biens qu'il possède en lui-même ; et néanmoins c'est sur quoi vous faites si peu de réflexion.

Et premièrement comme il est un être incompréhensible, il vous communique une parcelle de cet être, savoir votre âme et votre corps. Comme il est la première raison, qui est la règle infaillible de toutes ses opérations, aussi vous y fait-il participer, vous donnant une raison qui vous doit conduire en tout ce que vous faites. Comme il a une mémoire, un entendement, /20/ et une volonté, aussi en veut-il enrichir votre âme, qu'il crée et recrée, s'il faut ainsi parler, continuellement par sa Présence très féconde, étant véritable, qu'à chaque moment il continue de vous donner et conserver votre corps avec tous ses organes, et votre âme avec toutes ses puissances. Et ne se contente pas de vous donner un être naturel, mais pour le relever davantage, il y ajoute l'être surnaturel de grâce, et de vertus infuses, continuant à vous le donner à chaque moment de votre vie ; en telle sorte que toutes les grâces, et généralement tout ce qui est en vous de naturel et de surnaturel, cesserait d'être, s'il discontinuait à vous le donner un seul moment.

Davantage c'est par cette Présence qu'il vous donne l'opérer, étant certain que c'est lui qui /21/ opère toutes choses en vous, et vous les opérez en lui et par lui, si bien que vos opérations cesseraient, s'il n'opérait en vous : et si cela est vrai des opérations naturelles, à plus forte raison des surnaturelles, auxquelles il contribue, non seulement par un concours général (ainsi qu'aux actions naturelles) mais aussi comme première et principale cause mouvante. Tellement que c'est lui qui vous fait découler de sa connaissance infinie, de son amour incompréhensible, et de ses autres perfections divines, la foi, l'espérance, la charité, et les autres vertus surnaturelles, avec leurs actes : et quand vous produisez quelque acte intérieur de vertu, ou que vous l'exercez extérieurement, ce sont autant de mouvements de Dieu présent en vous, et autant de traits de ses divines perfections qu'il imprime sur votre âme. Si bien que /22/ tous les attributs de Dieu sont présents en vous, non seulement pour lui, mais aussi pour votre utilité ; sa bonté y est, pour vous communiquer ses grâces, sa miséricorde, pour vous pardonner vos péchés, sa justice, pour vous donner la crainte afin de vous empêcher de l'offenser ; sa toute-puissance, pour vous secourir dans vos besoins ; sa sagesse, pour vous servir de guide dans le chemin de perfection, et ainsi des autres.

Chose admirable, tout ce que Dieu est, il l'est pour nous aussi bien que pour lui, et c'est sa grandeur et sa magnificence, de suffire non seulement à soi-même, mais aussi à nous, et à toutes les autres choses créées ; et c'est notre gloire, notre bonheur et notre repos, de trouver en lui et non en nous notre propre suffisance, et je voudrais que vous prissiez bien cette vérité /23/ qui est de grande consolation. Où est Dieu est sagesse, et ne l'est pas seulement pour lui, mais aussi pour nous ; il est toute-puissance, et ne l'est pas seulement pour lui, mais aussi pour nous ; il est force, et ne l'est pas seulement pour lui, mais aussi pour nous, et ainsi de toutes les autres perfections divines : tellement que nous nous pouvons glorifier que la

perfection de Dieu même est pour nous aussi bien que pour lui ; c'est la doctrine de saint Paul , *Sufficiencia nostra ex Deo est.* 2 Cor.3.

De plus étant présent en vous, il se contemple lui-même incessamment, et s'aime lui-même d'un amour continué, ce qui vous doit inviter, ô pauvre ver de terre, à vous absorber en lui entièrement par connaissance et par amour. Enfin là il est bienheureux en lui-même, et exerce tout de même que dans le paradis les œuvres admirables au /24/ dedans de soi : le Père y engendre son Fils, et le Père et le Fils y produisent le Saint Esprit ; pour vous communiquer dès cette vie, ô pauvre exilé, une espèce de béatitude, et vous apprendre à produire sans cesse des actes d'entendement et de volonté vers lui, l'unique centre de votre être.

INSTRUCTION III.

Que nous devons nous rendre réciproquement présents à Dieu

Les motifs qui nous obligent de nous rendre présents à Dieu

SECTION I.

Comme Dieu infiniment communicable se rend présent à nous par une inclination amoureuse, /25/ afin de nous communiquer ses grâces et ses perfections, il faut que nous nous rendions réciproquement présents à lui ; car ce n'est pas assez qu'il nous soit présent, étant certain qu'il est même présent aux damnés ; mais il est nécessaire, si nous voulons retirer le fruit et l'utilité de sa Présence, que nous nous rendions réciproquement présents à lui, par une reconnaissance et attention à sa Divine Présence : autrement nous serons coupables d'une ingratitude et irrévérence digne de châtement, en ne rendant pas les respects et les sentiments d'amour dus à cette suprême Majesté, et à cette bonté inconcevable, qui devrait attirer puissamment, et tenir arrêté notre regard et notre affection vers lui.

Certes nous avons des puissants et pressants motifs, qui nous doivent porter à nous rendre présents à lui, /26/ comme il se rend présent à nous. Quand nous n'aurions que l'inclination naturelle que nous avons reçues en notre création, de tendre et nous unir à lui comme à notre dernière fin, ne devrions-nous pas l'avoir incessamment présent ? La matière, disent les philosophes, regarde continuellement sa forme, par une inclination qu'elle a de s'y unir pour en tirer sa perfection ; et la forme regarde pareillement la matière, par une inclination qu'elle a de lui

communiquer sa perfection : nous sommes une matière sans forme et sans perfection, et Dieu est la perfection même, et l'unique forme qui nous peut perfectionner ; si donc il nous regarde sans cesse par une propension amoureuse qu'il a de nous perfectionner, pourquoi ne le regarderions-nous réciproquement pour être de lui perfectionnés ? Pourquoi ne recevriions-nous avec /27/ un ardent désir cette divine forme, puisque nous ne pouvons jamais être en repos, que dans sa jouissance très désirable ?

O que le petit agneau nous fait une leçon sur ce sujet. Ce doux animal ne se départ point du côté de sa mère, il la suit toujours et ne la perd point de vue, à cause de l'amour qu'il lui porte, et de la nourriture qu'il en espère par le moyen de son lait. Eh ! Pourquoi quitterions-nous de vue cette divine essence, qui nous est plus que mère ? Pourquoi ne la suivrions-nous toujours et ne demeurerions-nous à ses côtés pour sucer le lait de ses divines mamelles, afin d'en tirer une nourriture toute céleste ? Puiions, puiions hardiment de cette source inépuisable toutes les vertus qui nous sont nécessaires, et de cet océan de grâces toute notre perfection ; car, comme nous avons dit, ce Dieu d'amour est /28/ présent en nous pour nous rendre participants de ses richesses, et nous faire entrer dans la communication de ses biens ; S'il est saint, c'est pour nous communiquer sa sainteté ; s'il est la même pureté, c'est pour nous en donner des sentiments ; s'il est la première vérité, c'est pour nous en envoyer les rayons par des divines lumières ; s'il est la même charité, c'est pour la placer au milieu de notre cœur afin qu'elle soit notre vie ; enfin s'il a toutes les vertus, et s'il est parfait, c'est pour nous les donner toutes, et pour nous rendre parfaits comme lui par sa Présence très féconde.

Sera-t-il possible que nous négligions un si grand bien qui nous est offert ? O que nous serions heureux si nous connaissions notre bonheur ! Que nous serions heureux encore une fois, si nous faisons souvent réflexion sur les faveurs que /29/ Dieu nous fait : Quel bonheur plus grand, que celui qui nous est offert par cette Divine Présence, de pouvoir rendre nôtres les perfections de Dieu-même ? Quelle plus grande faveur, que de nous unir si parfaitement à lui, que nous soyons en lui, et lui en nous ? Vous souhaitez, ô divin Jésus, et vous en priez instamment votre Père, que nous fussions un avec lui et avec vous, comme vous êtes un avec lui ; mais il ne tient qu'à nous de recevoir cette faveur incomparable, en nous appropriant par cette amoureuse Présence les divines perfections.

Ah ! Dieu de nôtre cœur que désirez-vous autre chose, quand vous rendant présent à nous, vous nous inspirez vos divines volontés, sinon d'unir notre volonté à la vôtre, en lui faisant vouloir les mêmes choses que vous ? Quel est votre souhait, /30/ quand vous nous envoyez des lumières célestes, sinon d'unir notre entendement au vôtre, en lui donnant les mêmes connaissances que vous ? Quel est votre dessein, quand vous nous donnez les saintes affections des vertus, sinon de nous élever à vos divines perfections ? Enfin quel est votre but, quand vous nous pressez de nous donner tout à vous, sinon de nous faire vivre en vous et par vous ? Et néanmoins, ô malheur, nous aimons mieux, en quittant de vue cette aimable

Présence, suivre les mouvements de notre nature corrompue, qui a pour partage le vice et l'imperfection ; nous aimons mieux occuper notre entendement en des connaissances curieuses qui le désunissent de Dieu, et suivre notre propre volonté la source de tous maux : nous aimons mieux enfin, en nous ravalant au rang des bêtes, /31/ vivre de la vie des sens, que de la vie toute divine, qui nous est offerte par cette féconde Présence ; quel plus grand aveuglement, que de nous rendre inutile par notre lâcheté ce bénéfice incomparable ? Quelle plus grande stupidité que de n'avoir point de réciprocité pour un tel amour ?

Mais pourquoi nous pauvres et indigents quitter de vue cette Divine Présence, qui contient toutes les richesses que nous pouvons désirer ? Pourquoi dans nos continuelles infirmités ne point regarder ce céleste Médecin de nos âmes ? Pourquoi dans nos besoins ne point jeter nos yeux dessus ce Père providé ? Pourquoi dans nos ignorances détourner notre vue de celui qui nous veut enseigner les vérités du ciel : si notre âme est créée pour connaître, aimer et posséder Dieu ; Eh ! Pourquoi n'entrons-nous /32/ dans cette connaissance, amour et possession, en l'ayant toujours présent ? Car en ce faisant nous commencerions une vie heureuse en ce monde, pour la continuer dans le ciel. Si elle a reçu de Dieu la même dignité que les anges, étant créée pour une même fin ; pourquoi ne les imiterions-nous en nous occupant comme eux à voir Dieu des yeux de notre esprit ? Si un petit chien a toujours la vue dessus son maître, pour un morceau de pain qu'il en espère ou qu'il en a reçu : et si la colombe, à chaque grain qu'elle prend en terre, élève les yeux au ciel, semblant vouloir remercier son bienfaiteur ; pourquoi n'aurions-nous toujours la vue de notre entendement amoureux porté sur celui, de qui nous recevons continuellement l'être de nature et de grâce ? C'est nous montrer ingrats que de quitter de /33/ vue ce libéral donateur, à qui nous sommes redevables de tout nous-mêmes, pour nous amuser à la vanité ; c'est nous ravalé infiniment au dessous de notre dignité, que de détourner les yeux de notre âme de cet unique Objet de notre bonheur, pour nous arrêter sur la bassesse de la créature.

Diverses manières de nous rendre présents à Dieu.

SECTION II.

Après avoir apporté en la section précédente les motifs, qui nous peuvent saintement obliger à nous rendre présents à Dieu, reste en celle-ci de donner les manières de nous y rendre présents ; lesquelles ce me semble se doivent tirer principalement, des diverses dépendances et /34/ rapports que nous avons à sa divine Majesté. Et en effet, si nous sommes appelez dans la sainte Ecriture le temple et la maison de Dieu, c'est sans doute pour nous enseigner comme nous devons conserver cette Divine Présence, et nous faire ressouvenir que nous ne sommes pas simplement le temple et la maison de Dieu, comme les autres créatures privées de raison ; mais que nous sommes son temple et sa maison vivante et animée, qui

contenons en nous cette immense et incompréhensible Grandeur, laquelle nous devons honorer et respecter avec toutes les puissances de notre esprit. C'est dis-je pour nous apprendre, que nous devons orner cette sienne maisons des ornements, que nous avons lui être agréables. Que notre cœur lui doit servir d'autel, puisque nous sommes son temple ; que nous le devons louer, glorifier, et respecter dans ce temple, par les actes de /35/ foi, d'espérance, de charité, de religion, et autres vertus ; lui sacrifier continuellement nos volontés, et le supplier souvent qu'il sanctifie ce temple, et qu'il en fasse une demeure proportionnée à sa Majesté. Et ce sera un moyen de nous rendre présents à lui.

Si nous sommes encore appelés dans la même Écriture ses criminels, ses vassaux, ses serviteurs, ses enfants, ses disciples, ses amis, et ses épouses ; c'est pour nous apprendre, que nous devons traiter avec lui si intimement présent en nous ; tantôt comme criminels devant ce juste juge avec mille regrets de nos fautes ; tantôt comme vassaux devant ce monarque du ciel et de la terre, recevant avec toutes sortes de respects ses lois et ordonnances, et nous abandonnant entièrement à sa conduite ; maintenant comme serviteurs devant ce souverain seigneur, accomplissant fidèlement ses /36/ divines volontés ; autrefois comme disciples devant ce céleste maître, recevant avec une grande estime et révérence ses salutaires avis, et divines instructions ; tantôt comme enfant devant un si bon père, lui manifestant avec toute confiance nos petits besoins ; autrefois comme un ami serait avec son ami, lui découvrant les secrets de notre cœur, et lui jurant un amour inviolable ; maintenant comme épouses, désirant lui plaire en toutes choses, et recevant avec respect ses amoureuses caresses, et réciproquement lui témoignant la tendresse de notre affection, avec un cœur plein d'amour et de chaste liberté. Car encore que Dieu soit un pur esprit qui ne peut souffrir aucun changement, néanmoins il se communique à nous en autant de manière, que nous avons de différentes nécessités : ainsi que la manne du désert /37/ quoiqu'elle fut unique en sa nature et substance, toutefois elle avait tous les goûts que désiraient ceux qui la mangeaient. C'est pourquoi, la chaste amante des Cantiques considère son époux, tantôt comme une huile épanchée, *Oleum effusum nomen tuum* ; maintenant comme son prince et roi, *Dum esset rex in accubitu suo* ; tantôt comme plein de parfums, *Trahe me post te curremus in odorem unguentorum tuorum* ; autrefois elle décrit les chastes caresses qu'elle en reçoit, *Laeva ejus sub capite meo, et dextera illius amplexabitur me* ; maintenant elle le fait justement indigné contre elle à cause de ses infidélités, se retirant ou se cachant d'elle, *At ille declinaverat atque transierat* ; Et ne doutez point que Dieu se rendant présent à nous, n'ait toutes ces qualités. Il est notre juge, pour nous reprendre intérieurement de nos fautes, et nous en punir si nous /38/ ne venons à résipiscence ; il est notre prince et notre monarque, pour nous donner de telles lois, ordonnances et conduites qu'il lui plait, et nous déclarer toutes ses volontés ; il est notre maître, pour nous enseigner les divines vérités ; il est notre père, pour nous pourvoir de toutes nos nécessités ; il est notre ami, pour nous communiquer les secrets de ses mystères ; et notre époux, pour nous caresser avec toutes les tendresses possibles. Quel bonheur et contentement d'avoir au-dedans de

nous, et au milieu de notre cœur, notre prince, notre maître, notre père, notre ami et notre créateur, qui pense sans cesse à nous pour nous faire du bien, et de qui nous recevons en effet des continuels bienfaits ? Mais quelle ingratitude aussi, de ne lui en rendre aucune reconnaissance ? Que nous lui devrions au moins témoigner, en ne /39/ le quittant point de vue, et nous tenant devant lui avec un esprit reconnaissant, comme créatures qui reçoivent à chaque moment des témoignages de sa grande libéralité.

Vous pourrez vous mettre en la Présence de Dieu en une manière encore plus parfaite. C'est qu'après l'avoir conçu présent en vous, non avec rapport aux créatures ou à vous comme dessus, ni en considérant ses perfections en particulier, mais l'envisageant avec une vive foi dans le fond de votre âme, en gros et par une vue confuse comme un bien universel, qui est infiniment au-delà de tout ce qui se peut imaginer ou penser : après, dis-je, l'avoir conçu de la sorte, vous devez vous donner et attacher par affection entièrement à lui, comme il est en lui-même, dans un accoissement et profond silence de toutes vos puissances, le laissant agir en vous beaucoup plus que /40/ d'agir de votre côté, et vous laissant entièrement posséder par lui, dans le mépris de toutes les choses créées. Et d'autant qu'il y en a bien peu, qui ne se recherchent eux-mêmes dans leurs propres opérations, ne voulant se perdre totalement de vue, ni s'anéantir parfaitement ; aussi y en a-t-il bien peu qui arrivent à cette perfection, ce divin amour ne se communiquant parfaitement à l'âme, que dans une entière oubliance de tout ce qui est hors de lui, voire d'elle-même en toutes ses recherches les plus subtiles et secrètes. O que nous serions heureux, si quittant cet empressement que nous nous donnons en nos dévotions, nous jouissions d'un doux repos dans la pratique de cette intime Présence ; nous voulons toujours agir, d'autant que nous y trouvons quelque satisfaction de nature, et partant nous empêchons l'opération de Dieu en nous, lequel /41/ s'il trouvait notre âme dans une parfaite mort de toutes propres recherches, la posséderait si parfaitement, qu'elle ne serait plus agie ni agissante que par lui. Certes nous devons faire fort peu d'état de nos actes intérieurs, lors que Dieu nous appelle à une plus intime communication, ains les quitter entièrement pour suivre son mouvement, puisqu'ils nuisent si fort à son opération.

Mais prenez garde, quand je dis en ce livre que vous ne devez pas quitter de vue cette divine Présence, que je n'entends pas, que vous vous forciez ni bandiez l'esprit par une continuelle attention pour vous y tenir, vu que cette manière d'agir vous serait trop onéreuse, et vous pourrait donner du dégoût de cette pratique ; (n'était que vous fussiez attiré intérieurement à cette continuelle attention, car alors vous le feriez non seulement sans peine, mais avec /42/ contentement, et pour ce vous devriez en ce cas correspondre fidèlement à cette grâce) : quand je dis donc, que vous ne devez point quitter de vue cette divine Présence, j'entends la quitter volontairement pour la jeter sur la créature, sur la vanité, curiosité, etc. pour y adhérer ; ce qui serait une notable infidélité. De plus j'entends que vous entreteniez la Majesté de Dieu si présente en vous, par des fréquents retours de votre esprit vers

elle, faisant toutes vos actions pour son amour, et recevant tout ce qui vous arrive de son amoureuse conduite, avec une entière conformité à son bon plaisir, soit en agissant, soit en souffrant. Les saintes affections qui sont à la fin de la seconde partie, vous pourront aider à cela.

La manière de vous mettre en cette divine Présence, c'est de retirer votre esprit de tout autre objet, et le rendre actuellement présent /43/ à Dieu qui est intimement dedans vous-mêmes. Et après que vous y serez de la sorte, ce sera assez de l'entretenir dans une simplicité de cœur, et familière mais respectueuse conversation, par quelque pieuse considération, ou sainte affection. Ou bien demeurer simplement dans l'action ou sa volonté vous voudra, et la faire comme si vous étiez devant lui ; et ainsi vous pourrez facilement demeurer en sa Présence en toutes vos actions, même en dormant, car vous endormant en sa vue et dans sa volonté, vous le trouverez auprès de vous lorsque vous vous éveillerez, parce que le sommeil ne l'en a point chassé, et vous aussi auprès de lui, puisque vous êtes dans l'exécution de sa volonté. Un enfant bien né, qui se tient toujours auprès de son père avec respect ; un disciple désireux d'apprendre, qui reçoit avec admiration les rares instructions de quelque /44/ excellent maître ; un gentilhomme qui se tient avec toute révérence auprès de son roi, pour être honoré de ses commandements, une fidèle épouse en la présence de son cher époux, désirant sans servitude, avec un cœur plein d'amour et de chaste liberté, lui plaire en toutes choses ; même un homme sage se respectant soi-même, sans jamais faire une action indécente qui puisse blesser ses yeux, sont les images d'une âme qui marche continuellement en la Présence de Dieu : car cette Divine Présence n'est pas une pure et stérile contemplation, mais, comme nous verrons ci-après, c'est une divine splendeur qui nous fait voir les volontés de Dieu, comme la lumière du soleil les couleurs, spécifiant et marquant jusques aux moindres circonstances, pour nous faire vivre dans une grande circonspection sur toutes nos actions. /45/

INSTRUCTION IV.

De la Présence de Dieu en l'oraison.

Comme nous devons considérer et entretenir la Divine Présence en l'oraison, où est apporté le principal obstacle qui nous la fait perdre de vue, et empêche davantage son opération.

SECTION I.

Encore que de ce que nous avons dit ci-dessus, nous puissions tirer les diverses manières de concevoir cette Divine Présence aux actions particulières, et

de nous y entretenir, néanmoins pour en faciliter davantage la pratique, j'en dirai quelque chose sur les /46/ principales de notre vie.

Et pour commencer par l'oraison mentale, nous n'y devons pas seulement concevoir Dieu présent en nous-mêmes, comme le soutien de notre être et de nos actions en général ; mais aussi comme opérant en nous la grâce de bien prier, et se rendant plus présent à nous par ses grâces, inspirations et bons desirs ; demandant de notre part une volonté réciproque par notre fidèle coopération. C'est pourquoi, vous ne le devez pas seulement appréhender présent par un simple acte de foi, mais aussi par une amoureuse inclination de votre volonté, qui vous porte à vous y unir plus étroitement. Vous le pourrez concevoir comme une source de tous biens, comme une fontaine inépuisable de grâces, et comme l'origine de toutes bonnes pensées et saintes affections, vous conviant par des semonces /47/ amoureuses à cette union plus étroite.

Et ne pensez pas que cette divine Présence soit quelque chose sensible, et ne vous mettez pas en peine de la concevoir si vivement par aucune imagination, vu que Dieu est un pur esprit qui ne se voit et ne se goûte pas par nos sens.

Ne pensez pas non plus lui donner un être à votre mode, car il a un être incompréhensible ; mais ne le pouvant comprendre ni connaître, vous le devez adorer par la soumission de la foi, laquelle s'exerce envers les choses de Dieu qui sont pardessus nous. Et même quand vous méditez les mystères de la vie et passion de Jésus, ne prenez pas pour cela la Présence de Dieu par imagination, et ne vous efforcez pas de vous représenter si vivement ces mystères dans votre esprit ; ains regardez-les en Dieu présent en vous, et considérez-les en acte devant lui, /48/ comme vous donnant son Fils dans ces mêmes mystères ; car encore qu'ils n'aient été accomplis qu'une seule fois réellement et de fait, néanmoins les mérites nous en demeurent toujours, étant renouvelés à toute heure par la communication des grâces, qui nous y sont faites lorsque nous les méditons : ainsi méditant le mystère de sa mort douloureuse, vous le regarderez dessus la croix, comme vous étant donné de Dieu son Père pour votre salut et rédemption, et en retirerez les mêmes fruits comme s'il se passait actuellement devant vos yeux.

Au reste présentez-vous devant cette adorable Majesté toujours avec un anéantissement de vous-mêmes, car vous ne gagneriez pas le cœur de Dieu par une autre voie ; tout ainsi que la vertueuse Hester ne se rendit pas tant agréable au grand Assuérus par son incomparable /49/ beauté, comme lorsqu'avec une profonde humilité elle se prosterna devant sa face, se reconnaissant indigne de sa présence. Et ce fut aussi par cette voie, que l'humble Marie entra si avant dedans le cœur de Dieu, qu'elle se le rendit sien, incitant le Verbe incréé de se faire son fils dans les temps, comme il l'était de son Père dans l'éternité : *Quia cum essem parvula placui altissimo, et de meis visceribus genui Deum et Hominem.*

Mais prenez garde de tenir toujours la vue de votre esprit sur cette divine Présence, à l'imitation du prophète roi, *Et meditatio cordis mei in conspectu tuo semper*, Ps 18. Et d'y rentrer aussitôt si elle s'échappe de votre esprit, car tout le fruit de votre oraison consiste à ne la perdre de vue, et c'est aussi l'unique moyen d'éviter l'importunité des /50/ distractions : néanmoins faites tout cela doucement, en ramenant paisiblement votre esprit égaré devant cette aimable Présence.

Or quoique Dieu soit un être incompréhensible, comme nous avons dit, toutefois afin que vous ayez une plus grande facilité de vous entretenir en sa Présence, vous le pourrez considérer diversement, selon les bons offices qu'il peut exercer en votre endroit ; tantôt comme médecin, guérissant charitablement vos infirmités, tantôt comme maître vous donnant de saintes instructions ; autrefois comme pasteur, vous conduisant comme une petite brebis qu'il chérit tendrement ; maintenant comme juge, vous reprenant de vos fautes ; tantôt comme votre époux, votre roi, votre père, votre rédempteur, etc. ainsi que nous avons dit en la section précédente, selon /51/ la qualité des méditations que vous aurez prises pour sujet de vos oraisons. Et réciproquement, vous pourrez produire les actes des vertus qui seront plus proportionnés au même sujet, et à vous plus utiles considéré l'état de votre âme ; tantôt vous porter dans une admiration de ses divines perfections ; autrefois dans une grande confusion de vos infidélités ; maintenant dans un entier abandon à sa sainte providence ; tantôt dans une fidélité inviolable en l'accomplissement de ses divines volontés ; et ainsi des autres actes, que vous pourrez voir à la fin de la 2. Partie. Mais quand vous l'aurez conçu en l'une des manières susdites, ne passez pas facilement à une autre, car cette diversité pourrait beaucoup nuire à votre attention, et diminuer le fruit de votre oraison ; ains /52/ arrêtez vous y, et ramenez votre esprit en cette vue, lorsque vous le trouverez distrait.

O que vous serez heureux, si vous vous rendez bien fidèle à conserver la Divine Présence en vos oraisons, vous en retirerez un certain air de paradis, que vous respirerez en tout lieu : c'est un rayon permanent d'une lumière amoureuse, qui sortant de la face de Dieu, éclairera votre âme en tous ses pas et en toutes ses actions, vous montrant comme au doigt, sans force et sans contrainte d'esprit, ce qui plaît ou déplaît à sa divine Majesté ; ce qui n'est pas, ni une pure spéculation ou élévation d'entendement, mais un divin mélange de tous les deux, qui vous donnera une promptitude à ce qui est de la volonté de Dieu, qu'on appelle proprement dévotion.

Gardez-vous bien en vos oraisons /53/ d'empêcher l'opération de Dieu présent en vous, ni par le mauvais usage des grâces sensibles ou intellectuelles, en les recevant avec trop d'avidité, ni par un désir empressé de les avoir, lorsque sa Divine Providence vous en privera : car c'est une erreur commune qui retarde la plupart des esprits, qu'on ne fait rien qui vaille en l'oraison, quand elle est destituée de lumières et d'affections divines, qui touchent le sentiment, ou qui se ressentent en l'esprit ; et néanmoins c'est là où l'amour de nous-mêmes trouve sa ruine, et où nous

nous perfectionnons davantage. Ne cherchez donc pas en vos oraisons le goût et le repos de votre esprit, mais le repos et le règne de l'esprit de Dieu, qui ne peut être établi en vous que par la destruction du vôtre. Si Dieu intimement en vous, vous est un Dieu caché, adorez-le dans cette obscurité /54/ et parvenez à lui par cette voie ; car ces obscurités vous seront des lumières pour arriver à lui, puisqu'elles vous feront perdre la vue de vous-même, pour ne regarder que lui dans les ténèbres de la foi. Aimez ces obscurités, parce que les vertus solides s'y pratiquent, l'imperfection de la nature s'y détruit, et la fidélité envers Dieu s'y fait mieux voir : aimez-les, dis-je, recevez-les volontiers, honorez-les, et offrez vous-y de toute votre cœur sans en vouloir sortir aucunement, jusques à ce que sa Divine Providence vous en retire.

La sainte amante des Cantiques, avait expérimenté combien cet état était favorable, quand elle disait au chap. 2 Je me suis assise sous l'ombre de celui que j'avais désiré : remarquez ces paroles je me suis assise, comme voulant dire, j'ai trouvé tant d'assurance dans l'état de ténèbres, par /55/ lequel mon bien-aimé m'a conduit dans l'oraison, que je n'ai jamais été en un si grand repos ; les obscurités de la foi dans lesquelles il m'a laissé, ont causé une si grande tranquillité en mon cœur, que cela m'a mis hors de soin. Et en effet entre toutes les conduites, il n'y en a point qui nous mette en assurance comme celle des ténèbres et des sécheresses, étant certain, comme nous avons dit, qu'elle détruit l'amour de nous-mêmes l'ennemi juré de notre perfection ; au contraire cet amour pervers se nourrit et s'entretient dans l'état de consolation, convertissant subtilement à soi les grâces de Dieu. De sorte qu'il est nécessaire que nous marchions avec plus grande crainte, et plus de circonspection et d'attention sur nous-mêmes, quand les consolations abondent en nous, que quand elles nous manquent ; à raison qu'en l'état /56/ de consolation, il y a très grand danger, si nous n'avons acquis une longue expérience, que nous n'y commettions des grandes imperfections, étant un objet conforme à notre nature corrompue, qui s'y attache quelquefois avec tant de dérèglement, que nous sommes au mourir quand nous en sommes privés. Mais en l'état de peines et d'obscurité, ce danger ne se trouve point, car si seulement nous gardons la fidélité à Dieu, dans nos exercices et pratiques ordinaires de dévotion, sans nous travailler beaucoup pour agir de notre part, ce Dieu intimement présent, ne trouvant point d'empêchement, opérera en nous un avancement d'autant plus favorable, que moins il nous sera découvert ; étant véritable que plus Dieu nous soustrait ses consolations, plus il nous prépare de grâces et de bénédictions, et nous appelle à une plus haute /57/ perfection, pourvu que nous jetions notre espérance en lui.

Je voudrais que vous fissiez sage sur l'exemple de la même amante. Cette pauvre épouse n'étant pas encore bien instruite de la voie qu'il fallait tenir pour trouver son bien-aimé, elle le cherchait dans la délicatesse d'un lit mollet, *In lectulo quaesivi quem diligit anima mea, quaesivi eum et non inveni.* Cant. 3. Mais elle ne le trouva pas, d'autant que Dieu ne se manifeste pas à nous, quand nous le cherchons dans les consolations sensibles. C'est pourquoi elle se résout de le chercher ailleurs avec diligence, *Surgam et circuibo civitatem,* Je me lèverai dit-elle ; mais l'allant

chercher dans la cité, elle ne le trouva non plus, d'autant que Dieu ne se rencontre pas encore parmi le tracas des affaires du monde. Enfin elle prend résolution de s'exposer à des grandes peines pour monter sur /58/ les remparts de la ville, et de le chercher au péril de sa vie, car elle ne pouvait plus vivre sans lui : mais elle rencontre les gardes qui la traitent mal, lui ôtent son manteau, et la blessent jusques à l'effusion du sang ; et poursuivant son chemin après toutes ces mauvaises rencontres, voilà qu'elle trouve son bien-aimé. Voyez je vous prie, que cette pauvre amante ne trouve point le désiré de son cœur, qu'elle n'ait prise résolution de le chercher dans la peine, dans le travail, et dans les blessures, et qu'elle n'ait perdu son manteau en cette poursuite : pour nous apprendre que nous ne serons jamais capables des influences de cette Divine Présence en l'oraison, qu'en prenant résolution d'y demeurer sans consolation, et nous dépouillant de l'affection que nous avons aux goûts sensibles, et au ressentiment /59/ de nos intérieurs. Ce qui nous est encore plus clairement représenté par la même épouse, laquelle étant conviée par son époux (qui était tout mouillé de la fraîcheur de la nuit, et tout disposé pour faire descendre sur elle la rosée de ses grâces) de lui ouvrir la porte, s'en excusant sur la crainte d'avoir froid et de gêner ses pieds, il s'en alla tout indigné, d'où nous devons conclure, combien ces propres recherches en l'oraison empêchent les divines communications.

Et de vrai, si nous voulons faire quelque bon progrès et entrer dans le cœur de Dieu, en nos oraisons, il faut que nous paraissions nus devant lui, et que nous le cherchions dans la privation de tout ce que notre appétit peut désirer, autrement nous ne le trouverons jamais pour en jouir parfaitement ; et si jusques à présent il ne s'est pas communiqué à /60/ nous, c'est que nous n'avons jamais pris cette résolution. Hélas combien marchandons-nous avant que de la prendre ? Nous nous flattons dans cette pensée, que nous ne faisons pas bonne oraison en cet état de privation, et ainsi nous nous entretenons toujours dans le désir de rentrer en l'état de consolation. Il y en a même qui se laissent aveugler jusques là, qu'ils croient que leur oraison n'est pas bonne, que lorsqu'ils y ont été bien satisfaits ; comme si la satisfaction que la nature reçoit dans ces goûts spirituels, ou dans le ressentiment des actes intérieurs, était une marque assurée d'une bonne oraison, que plutôt c'est un indice certain que Dieu est le plus mal parti. Et ensuite de cet aveuglement, ils s'inquiètent et se troublent, sitôt qu'ils n'y trouvent pas leur compte ; en quoi ils se montrent semblables à ces petits enfants, qui trémoussent /61/ et trépignent lors qu'on les veut sevrer de la mamelle, ne considérant pas que ce sevrage est nécessaire pour les accoutumer à une viande plus solide, afin de les rendre plus forts : ou bien aux hydropiques, voulant toujours boire ces divines liqueurs, sans considérer que les viandes sèches des aridités leur sont beaucoup meilleures.

Vous pourrez en cet état d'obscurité et de privation, concevoir Dieu présent en vous-même dans le fond et l'essence de votre âme, qui est proprement le lieu où il se rend présent par ses grâces ; et d'où il vient puis après quand il lui plait, à se répandre par ses divines opérations dans les puissances qui en peuvent être

capables ; donnant l'entendement des lumières de sagesse et d'intelligence, et à la volonté des saintes flammes d'amour, qu'il épand quelquefois jusques à la /62/ partie sensitive, surtout aux âmes encore faiblottes, afin de les affermir au chemin de la vertu. C'est pourquoi quand vous êtes privé de grâces sensibles, c'est que Dieu ne les épand pas jusques à l'appétit sensitif ; et quand vous ne ressentez pas les actes de l'entendement et volonté, ou que vous êtes comme dans l'impuissance de les produire, c'est qu'il n'envoie pas ses grâces jusques à l'entendement et volonté, se retirant dans le fond de votre âme comme dans sa propre demeure, et dans son sanctuaire, pour y opérer des effets tout divins, si vous ne l'empêchez par votre trop grande activité.

D'où vous pouvez apprendre combien vous êtes trompé, quand vous ne pensez rien faire en l'oraison, si vous ne multipliez toujours les actes d'entendement ou de volonté, ou si vous ne sentez Dieu opérer en vous ; car bien souvent il opère des /63/ choses aux âmes qu'il trouve disposées, qu'elles ne connaissent et n'entendent pas, et qu'il n'est pas expédient qu'elles connaissent et entendent. Tout ce que vous devez donc faire en cet état, c'est de quitter cet empressement, et adorer humblement la Présence et l'opération de Dieu, en vous y soumettant entièrement : ce qui fera que vous ne serez point inquiet ni troublé quand vous ne ressentirez rien, et que vous vous disposerez à l'intime union que Dieu veut opérer en cette partie de votre âme, comme étant la plus haute, la plus pure, et la plus digne.

/64/

De quelques autres obstacles qui nous font perdre de vue la Présence de Dieu, et empêchent son opération en l'oraison.

SECTION II.

Un autre obstacle, non moins préjudiciable que le précédent à l'opération de Dieu en l'oraison, est une multiplicité de spéculations curieuses, sur le mystère ou la vérité qu'on s'est proposé pour sujet. Et afin que vous l'évitiez, vous devez savoir, qu'encore que les connaissances que nous tirons de la lumière naturelle, et celles que nous pouvons avoir par les sciences, soient autant de rayons qui nous sont envoyés de la sagesse de Dieu intimement présent en nous ; néanmoins l'oraison étant instituée pour /65/ traiter avec lui des choses de notre salut, nous devons en celle-ci surtout faire état des connaissances que nous tirons de la seule foi, vu que par son moyen nous connaissons les choses de Dieu avec certitude, y adhérons avec fermeté, et les embrassons avec tant d'étendue, que nous les comprenons

telles qu'elles sont, toutes divines, infinies, et incompréhensibles. Nous honorons Dieu par celle-ci selon tout ce qu'il est en lui-même, sans réserve ni exception quelconque, et le regardons sans aucun abaissement et limitation : nous concevons sa bonté, son immensité, sa toute-puissance, et ses autres attributs, selon qu'ils sont en eux-mêmes ; ce qui ne convient point à toutes les conceptions, pour relevées qu'elles soient, que nous pouvons avoir des divins mystères, lesquels se disent toujours moins qu'ils ne sont en eux-mêmes /66/ et ainsi rabaissent les choses de Dieu. C'est pourquoi n'en faites point d'état, en comparaison des connaissances que vous tirez de la foi, lesquelles seuls vous feront connaître, honorer et adorer Dieu tel qu'il est en soi.

La pauvre épouse des Cantiques se trouva bien étonnée et confuse, quand voulant pénétrer par des belles considérations les perfections de son divin époux, elle entendit de lui cette répréhension, *Averte oculos tuos a me, quia ipsi me avolare fecerunt* Cant. 6 Détournez vos yeux de moi, d'autant qu'ils m'ont fait envoler, répréhension qui lui fut d'autant plus sensible, qu'elle se trouva privée pour un temps de sa chère Présence, ce qui lui fut une bien rude pénitence. Et vous devez vous faire sage aux dépens de cette sainte amante, quittant toutes ces conceptions relevées en apparence, /67/ lesquelles renferment la Majesté de Dieu dans la petitesse de votre entendement, et par conséquent la rabaissent infiniment ; autrement vous serez privé comme elle de l'aimable Présence de celui que votre cœur désire.

Depuis que l'homme par son péché, a abusé des plus claires connaissances qu'il avait reçues en sa création, Dieu pour expier ce mauvais usage en ses descendants, leur laissa la connaissance de la foi beaucoup plus obscure mais non moins solide et certaine, par laquelle ils devaient aller à lui humblement et avec soumission. Connaissance que nous devons certes aimer, puisqu'elle est en soi très relevée et très digne, qu'elle nous élève à une haute perfection, qu'elle mortifie notre nature superbe, et qu'elle purifie notre esprit de tout ce qu'il a d'imparfait. Tellement /68/ que vous devez envisager la foi comme votre étoile polaire, pour la conduite de vos oraisons, voire elle doit être votre lumière, votre flambeau, et votre science, sur les principes de laquelle vous devez établir toute votre vie. Et le plus court chemin pour vous avancer, et aller droit à Dieu en ce saint exercice (surtout si vous avez naturellement l'esprit curieux de se nourrir de belles conceptions) c'est, lorsque vous méditez quelque vérité ou mystère, de vous contenter de la connaissance que la foi vous en donne ; car si vous donnez la liberté à votre entendement de s'étendre sur ses pensées, il y aura grand danger que vous ne retiriez autre fruit de votre oraison, sinon une propre satisfaction. Joint que toutes les conceptions pour relevées, que vous pouvez avoir sur la vérité ou mystère proposé, ne vous mèneront /69/ pas si droit à Dieu, que la connaissance seule de la même vérité ou mystère appréhendé par la foi, laquelle vous y portera solidement, et avec plus de certitude, et de force divine, quoiqu'avec moins de satisfaction de votre part.

Vous devez pratiquer la même chose, quand même vous n'auriez pas naturellement l'esprit curieux, lorsque Dieu vous conduit par la voie d'obscurité et de privations ; ou en quelque manière que ce soit, vous vous trouverez dans une impuissance de discourir en votre entendement, vous arrêtant sur la seule connaissance, que la foi vous propose de la vérité ou mystère, et établissant vos résolutions sur celle-ci.

Pour ne point encore empêcher l'opération de Dieu en l'oraison, prenez garde quand vous méditez quelque vérité ou mystère, de ne point réfléchir sur vous-même /70/ si vous y avez votre compte ou non ; mais vous arrêtant toujours sur la vérité ou mystère proposé, contentez-vous des lumières et affections que cette divine bonté, qui est si présente en vous, vous communique, vous confiant par une soumission très parfaite à sa conduite telle qu'elle soit, sans vous en détourner tant soit peu : par ainsi vous pratiquerez un parfait abandon à ce qu'il lui plait ordonner de vous, vous quitterez tout ce que vous pourriez mêler d'imparfait dans votre oraison, et dépouillerez l'amour de vous-même de ce qu'il aimait davantage ; c'est à savoir d'un certain retour propriétaire vers soi-même, pour s'y complaire s'il y eut trouvé son compte, ou pour s'inquiéter s'il n'y eut point été satisfait ? Et si vous évitez ces réflexions, et que comme un aveugle ou petit enfant, vous vous laissiez /71/ conduire par le chemin que Dieu vous fera tenir, sans vouloir savoir pourquoi ni comment, vous ne serez jamais troublé de ce que vous aurez ou n'aurez point fait en l'oraison, même au temps de sécheresse : ains serez autant content, sinon dans le sentiment, au moins dans la raison, en un temps qu'en un autre.

Je passe sous silence plusieurs autres obstacles plus ordinaires, qui nous font perdre de vue cette Divine Présence, et empêchent son opération, ne désirant pas de mettre ici ce qui est tant répété dans les livres qui traitent de cette matière. Comme quand nous nous présentons en l'oraison avec une passion immortifiée, que nous ne voulons pas quitter, ni les occasions qui nous y entretiennent. Quand nous n'apportons que peu ou point de diligence, pour entretenir cette Divine Présence durant /72/ la journée, nous épanchant trop au dehors par un divertissement quasi continu. Quand nous avons de l'affection vers quelque chose créée telle que soit, même vers les sentiments et goûts spirituels ; car ayant le désir de les ressentir, toute notre vue se porte là et par une subtile recherche toutes nos considérations et affections tendent, ou à les augmenter si nous les avons, ou à les recouvrer si nous en sommes privés, et ainsi nous quittons la vue de Dieu présent en nous, et l'humble obéissance que nous devons avoir à sa conduite, et empêchons son opération.

Quand dans l'état de sécheresse, nous recherchons avec empressement l'occasion que nous y pouvons avoir donné, car c'est quitter de vue cette Divine Présence, pour nous amuser à une recherche empressée. Il est bien vrai, que si nous reconnaissons /73/ avoir commis quelque infidélité volontaire, nous devons au commencement de notre oraison, nous présenter devant cette divine bonté, avec un regret de notre faute ; et si après cela elle nous met en cet état, nous y devons demeurer volontiers, en l'acceptant pour pénitence de notre péché. Mais si nous n'y

reconnaissons pas d'occasion particulière, cette recherche est un témoignage assuré, que nous n'avons pas une parfaite soumission à sa conduite, et que nous ne sommes pas contents de l'état où elle nous met, ains que nous aspirons après la délivrance de ce qui nous fait peine ; ce qui est perdre le fruit de notre oraison, qui consiste principalement à nous unir à Dieu présent en nous, par une entière conformité à tout ce qu'il lui plaira ordonner : conformité qui nous oblige de nous priver de tout autre désir que du sien /74/ propre, entrant même dans le dessein qu'il a de nous humilier, prenant son parti contre nous-mêmes, et ne cherchant support en aucune chose qu'en lui. Et ainsi des autres empêchements, qui sont plus amplement couchés dans les livres qui traitent de l'oraison.

INSTRUCTION V.

De la présence de Dieu en l'office divin.

Comme nous devons concevoir la Divine Présence en l'office divin, et y demeurer avec révérence, par l'excellence de cette action et la sainteté du lieu où elle s'accomplit.

SECTION I.

Encore que toutes les louanges et bénédictions que nous donnons à Dieu, il n'en soit ni plus /75/ riche, ni plus grand, ni plus content, ni plus heureux, son bonheur, son contentement, et sa grandeur ne pouvant être qu'en lui seul infiniment parfait et accompli ; néanmoins, à raison que l'honneur que nous rendons à quelqu'un, est estimé l'un des plus grands effets de notre bienveillance envers lui, et que par celui-ci nous protestons son excellence, nous employons cette sorte de bienveillance envers Dieu, qui non seulement l'a très agréable, mais aussi la demande de nous, comme bien conforme à notre condition, et fort propre pour témoigner l'amour respectueux que nous lui devons. Certes si nous avons de l'amour pour lui, ne pouvant agrandir ses perfections, nous devons au moins désirer que son saint nom soit béni, exalté, loué et adoré de plus en plus. Et puisque le divin service qui se chante en l'Eglise est /76/ ordonné à cet effet, et que c'est l'action entre toutes les autres, que nous devons faire principalement en la Présence de Dieu, pour lui rendre les honneurs et louanges dignes de sa Majesté, je me sens obligé de vous aider en une action si importante, et vous donner de quoi la bien faire, au cas que vous y soyez appelé.

L'Eglise militante a un tel rapport avec la triomphante, que tout ce qui se fait en celle-ci, se fait par proportion en celle-là ; de sorte que comme Dieu est servi, loué, et glorifié dans le ciel par les chœurs des anges et des bienheureux, qui assistent devant lui avec des respects dignes de sa Grandeur ; aussi veut-il être servi, loué, et glorifié en terre, par les chœurs des personnes, qu'il a choisies à cet effet par une particulière faveur, qui doivent assister en sa Présence avec pareille /77/ pureté, sainteté, révérence, et attention. Si bien que l'action de l'office divin, est une action toute semblable à celle des bienheureux dans le paradis : action toute céleste, qui vous doit être d'autant plus agréable et délicate, qu'entre toutes celles que vous faites, elle vous met singulièrement dans la jouissance de la fin de votre création, qui est de louer et glorifier Dieu ; elle vous doit être d'autant moins ennuyeuse, que les anges y assistent véritablement, non comme en tous lieux pour la garde des hommes, mais pour y louer Dieu avec vous, et vous convier de le faire comme eux avec un esprit digne de cette adorable Majesté.

Vous n'aviez peut être jamais fait réflexion comme il faut sur l'excellence de cette action, où vous faites l'office d'un ange, assistant comme lui devant la souveraine /78/ Grandeur de Dieu, ou environnant l'humanité sacrée de Jésus dans la sainte Eucharistie : aussi est-elle vraiment angélique, puisqu'en icelle avec les anges, vous louez, adorez, glorifiez, et aimez cet unique Objet de votre âme. Action toute divine qui ne porte pas sans raison le nom d'office divin, puisqu'il doit être chanté par des créatures toutes divinisées par la sainteté de leur vie, en l'honneur de la divinité même. Action la plus éminente de la Religion chrétienne, de laquelle même l'adorable Sacrifice de la Messe, qui est un sacrifice de louange et d'action de grâce, ne fait qu'une parité : c'est la vie, l'essence, et la fin de notre Religion ; c'est la plus noble qui soit dans l'Eglise, qu'elle a instituée comme action publique, pour louer la Majesté de Dieu au nom de toutes les créatures, qui en sont ou indignes ou incapables. /79/

Non seulement la noblesse et l'éminence de l'action, vous oblige à une grande révérence durant le divin service, mais aussi la sainteté du lieu où il se fait. Lieu, dans lequel vous devez considérer la divine Majesté présente d'une présence si particulière, comme dans son trône, pour y être louée, et glorifiée, et révérée des anges et des hommes : (ou si vous aimez mieux la considérer en vous comme dans son temple, pour ne point sortir de son intime Présence). Lieu saint et consacré à la sainteté, auquel Dieu se rend présent plus dignement et plus efficacement qu'au temple de Jérusalem, dans lequel était l'Arche d'alliance, qui n'était que la figure de Jésus notre Médiateur, que nous avons réellement sur nos autels. Lieu saint, voire plus saint que le *sancta sanctorum*, où il était seulement permis au grand prêtre d'y entrer, pour /80/ recevoir les volontés de Dieu ; car ce lieu est le lieu de la conversation de Dieu avec les hommes, et où il se communique à eux par une grande profusion de grâces et de bénédictions ; c'est pourquoi l'Eglise au jour de la Dédicace, l'appelle la demeure de Dieu avec les hommes, *Tabernaculum Dei cum hominibus* : de sorte que nous pouvons dire, que dans ce lieu il se communique à

nos âmes, comme il se communique dans le ciel aux bienheureux. Il y a cette différence qu'il se communique aux bienheureux clairement et à découvert par la lumière de la gloire et à nous obscurément par la lumière de la foi ; manière de se communiquer, qui n'est pas moins solide ni certaine que celle du ciel ; car outre que ces deux sortes de communications ont un même objet, c'est que la foi nous le représente tel qu'il est en soi sans diminution quelconque, selon l'étendue de /81/ toutes ses perfections infinies. Il est bien vrai, que nous n'en retirons pas une si entière satisfaction que les bienheureux, qui ravis de la beauté incompréhensible de cet Objet infiniment aimable, ne peuvent qu'ils ne l'aiment et qu'ils ne le louent incessamment ; mais cela fait, que nous pouvons rendre une gloire particulière à cette souveraine Majesté, que les bienheureux ne rendant pas ; en ce que notre action requiert une force, une constance, et une ferveur, à laquelle nous contribuons avec peine et liberté, et partant nous donne un nouveau mérite : Je dirais volontiers, que comme leur chasteté est plus heureuse, et la nôtre plus forte, plus laborieuse, et méritoire ; de même notre action de louer Dieu est plus forte, plus laborieuse et méritoire, quoique moins heureuse et délicate./82/

La manière de bien s'acquitter de cette sainte action, en vue de la Présence de Dieu

SECTION II.

L'office divin étant une action publique, instituée pour louer et honorer la souveraine Majesté de Dieu, vous êtes obligé d'y apporter plus de diligence et de circonspection qu'à pas une autre. C'est pourquoi disposez-vous y premièrement par une sainteté de vie, en faisant toutes vos actions en Présence de Dieu, avec l'esprit et la perfection, que l'état et la vie que vous professez requièrent de vous ; car cette disposition est la meilleure, étant véritable que si vous ne quittez point de vue cette aimable Présence durant la journée, que ce /83/ vous sera chose facile et agréable de l'entretenir durant le divin service.

En après soyez diligent de vous transporter promptement au chœur dans la vue de cette Divine Présence, car il y a des bénédictions particulières du ciel pour ceux, qui quittant toute occupation s'y rendent diligemment, pour mieux disposer leur esprit à une si digne action.

L'excellence et la sainteté du lieu vous oblige en entrant, à une adoration très profonde devant la divine Majesté, qui y est présente d'une présence particulière, pour y être révéérée, louée, et glorifiée des anges et des hommes.

Présentez-vous à cette action avec une profonde humilité, comme indigne d'un si haut ministère, vous estimant insuffisant de vous en acquitter comme il faut ; et pour ce demandez instamment à Dieu cette capacité, /84/ surtout au commencement de chaque office, en disant *Deus in adiutorium*. Comportez-vous y avec une grande modestie et révérence, tant intérieure qu'extérieure, toujours dans la vue de cette Divine Présence ; car puisque vous y conviez toutes les créatures, et les anges mêmes à louer Dieu, ce serait une honte à vous de n'y point correspondre de votre part. Acquitez-vous de cette obligation avec une grande fidélité, n'omettant rien de tout ce qui est ordonné, pour rendre honneur à cette suprême Majesté si présente en ce lieu ; comme sont les pauses, les révérences, les inclinations du corps ou de la tête, et autres cérémonies extérieures. Adorez-la en esprit autant de fois que vous ferez quelque inclination ; mais surtout durant le *Venite*, employez-vous à des adorations intérieures, assujettissant avec une grande soumission votre esprit avec /85/ toutes ses puissances à sa divine disposition, en reconnaissance de son excellence, et de son infinie grandeur et majesté.

Oubliez-vous vous-même et tous vos intérêts, afin de vous élever en Dieu, et vous rendre hostie de louange, pour dignement le glorifier au nom de toute l'Eglise, conviant toutes les créatures, surtout durant les Laudes, à rendre gloire à leur Créateur si digne d'honneur et de louange. Efforcez-vous (en souhaitant par des fervents désirs, que toutes les créatures soient employées à glorifier une Majesté si digne de gloire) d'apaiser son ire, pour tant de blasphèmes que les mauvais chrétiens prononcent contre son saint nom : et rendez mille actions de grâces à cette divine bonté, vous voyant devant son aimable Présence chantant ses louanges en repos, tandis que les /86/ mondains sont inquiétés et tourmentés de leurs soins déréglés. Réjouissez-vous en le louant, vous voyant employé à recueillir mille bénédictions du ciel, pendant que les gens du monde travaillent à empoigner le vent des vanités, à ramasser avec peine les pailles sèches des plaisirs d'ici-bas, et les poignantes épines des richesses passagères. Tressaillez de joie, en glorifiant cette adorable Majesté si présente en ce lieu, vous voyant ramasser en une action toute divine la Manne de piété et de dévotion, tandis que ceux du monde aspirent après les aulx, et les poireaux d'une vie sensuelle et vicieuse. Et puisque le lieu où vous vous acquitez de cette action si sainte est un vrai paradis terrestre, employez-vous-y à accueillir les fleurs des vertus et de dévotion, dans les parterres des divins mystères, y employant à cet effet les actes /87/ de foi, d'espérance, de charité, et des autres vertus, selon les Fêtes que vous célébrerez, et les psaumes que vous chanterez. Mais surtout arrêtez-vous sur la belle fleur du champ, et le lys des vallées ; je veux dire Jésus notre médiateur, *Ego flos campi et lilium convallium*. Cant. 2. Fleur du champ, qui exhale ses agréables odeurs de grâces et de bénédictions sur les âmes, qui s'en approchent par de ferventes affections ; Lys des vallées, qui prend son plaisir de faire sa demeure dans les cœurs, qui aiment l'abaissement et l'humiliation : mais Fleur et Lys sur lequel comme une avette sacrée vous pouvez composer le miel du saint amour, qui vous doit servir de nourriture pour l'entretien de la vie de votre âme.

Vous pourrez, prendre votre retraite comme une chaste tourterelle, à l'imitation de la sainte amante, /88/ dans les pertuis de la pierre, *In foraminibus petrae* Cant. 2 dans les plaies de Jésus, qui est la pierre toujours pleine de pertuis que l'amour y fait. O que vous pourrez faire un heureux séjour durant un si saint exercice dans ces sacrés pertuis ! Où vous trouverez des douceurs dans son fiel, des délices dans ses douleurs, de la gloire dans ses mépris, une divine force dans ses langueurs, une joie toute céleste dans ses angoisses, une assistance particulière dans son délaissement, et une vie dans sa mort. Que si les bienheureux puisent une partie de leur béatitude, dans la contemplation des grandeurs de Jésus glorieux dedans le ciel, tirez la vôtre de la considération de ses abaissements ; et s'ils vivent en Jésus en le contemplant dans sa gloire, vivez aussi en Jésus en le considérant dans ses souffrances ; qu'importe que ce soit au ciel /89/ ou en la terre, pourvu que vous viviez en lui et par lui ce vous doit être assez.

Enfin vous ne manquerez pas de bons entretiens durant une action si sainte, si vous assistez devant cette Divine Présence avec amour : Quand vous ne lui diriez autre chose sinon que vous l'aimez, et qu'il est lui seul digne de louange et d'amour, il se contentera. Que s'il ne vous donne rien, et que votre esprit ne vous fournisse aucune bonne pensée, ou que vous soyez comme dans une impuissance de produire aucun acte intérieur, contentez-vous d'accompagner les anges, vous tenant avec eux en sa Présence avec respect et révérence, et vous estimant bienheureux quand vous n'auriez autre faveur. La reine de Saba ayant reconnu la sagesse de Salomon, et ne le pouvant assez admirer, estimait même les serviteurs de ce Prince /90/ très heureux, à cause du bonheur qu'ils possédaient d'assister en sa présence ; et ne vous estimerez-vous pas bienheureux, quand vous n'auriez autre faveur que d'assister en la Présence de la souveraine Majesté de Dieu, devant laquelle les chœurs des anges assistent avec crainte et tremblement, ne disant autre chose que *Sanctus, Sanctus, Sanctus*. Et quand vous n'auriez autre présence que celle de Jésus dans le très Auguste Sacrement, encore auriez-vous toute une autre faveur que les serviteurs de ce roi, qui n'en était que la figure, *Et ecce plus quam Salomon hic*. Mat 12. O oui celui qui y est présent, est infiniment plus que Salomon ; c'est un Dieu humanisé qui y est, c'est la parole éternelle qui y est pour parler à vous, et vous faire entendre les volontés de son Père, et les conseils de la divinité.

Vous pourrez par une manière /91/ plus relevée concevoir Dieu présent, occupé à se glorifier soi-même et ses perfections infinies, vous réjouissant de ce que lui seul est si rempli de perfection et de majesté, qu'il puisse se glorifier soi-même comme il faut, et vous complaisant de ce qu'il est, et que vous n'êtes rien ; et ainsi allez vous perdre dans ses perfection incompréhensibles, imitant les Séraphins, lesquels assistants devant cette adorable Grandeur, resserrent leurs ailes, comme se trouvant insuffisants de l'honorer avec le respect convenable.

Pour mieux vous entretenir en cette Divine Présence durant une si sainte action, ayez recours si vous voulez aux pieuses affections, qui sont à la fin de la seconde partie.

De tout ce que nous venons de dire, vous pourrez recueillir ce qui vous aidera davantage, pour vous bien acquitter de l'office divin le /92/ disant en particulier ; durant lequel vous pourrez considérer Dieu présent en vous comme dans son temple, selon que vous l'êtes en effet ainsi que dit saint Paul, pour y être loué, glorifié, respecté, et adoré par les actes de foi, d'espérance, de charité, de religion, et autres vertus ; y apportant toujours une révérence extérieure en la posture du corps, ou si quelque incommodité vous en empêche, tâchant de suppléer par un plus grand recueillement intérieur ; ne vous acquittant jamais de cette obligation par coutume ou par acquit, mais toujours avec une particulière dévotion, en telle sorte qu'elle vous serve pour vous recueillir en la Présence de Dieu, lors même que vous en seriez distrait. /93/

INSTRUCTION VI.

Comme nous devons faire exercice du matin, nos confessions, examens et lectures, et nous relever de nos fautes particulières en la Présence de Dieu

Vous devez surtout en l'exercice du matin, renouveler le regard amoureux de l'intime Présence de Dieu, afin de lui rendre vos premiers devoirs, et lui offrir les prémices de cette journée, faisant les actes d'adoration et d'offrande dans la vue de cette aimable Présence. Et pour vous obliger à lui garder une fidélité inviolable durant tout le jour, formez un acte de foi, par lequel vous croyez fermement qu'il aura toujours l'œil sur toutes vos pensées, paroles et œuvres, sans /94/ que rien ne lui puisse être caché ; mais un œil tout d'amour, qui sera accompagné de mille bénédictions, si correspondant de votre part vous ne le quittez point de vue. Représentez-vous qu'il vous fait intérieurement la semonce, qu'il avait faite autrefois à sa chaste amante des Cantiques, Mettez-moi comme un cachet dessus votre cœur, comme un cachet dessus votre bras. Cant. 8 comme vous invitant à le conserver toujours présent, autant que votre faiblesse le pourra permettre, et intérieurement en vos pensées et actes intérieurs (ce qui est représenté par le cachet imprimé sur le cœur) et extérieurement en vos œuvres (ce qui est signifié par le cachet imprimé sur le bras) qui est vous demander un souvenir actuel de sa Présence, afin qu'elle vous serve comme d'un cachet, pour former en votre âme ses divines perfections, et vous /95/ rendre tout semblable à lui. O que vous serez heureux, si vous imprimez bien cette Présence de Dieu au milieu de votre cœur et dessus votre bras, pour ne rien penser ni faire qui ne lui soit agréable : Prenez-en la résolution ; et pour la rendre plus efficace, faites une fidèle réflexion sur vous-même, pour découvrir ce qui vous fait perdre de vue durant la journée cette douce Présence, ouvrant votre cœur à ce Dieu d'amour avec une confiance filiale, et le suppliant qu'il vous fasse voir clairement ce qui met de l'obstacle entre lui et vous, et qui vous empêche de vous rendre vôtres ses divines perfections ; vous rendant

soigneux de bien travailler à la destruction de ce qu'il vous fera connaître désagréable à ses yeux. Ecoutez les beaux préceptes que vous donnera ce divin maître, si intimement présent en /96/ vous, pour bien vivre cette journée ; et ne sortez point de ce petit exercice, qu'avec un ardent désir et une constante résolution, de lui conserver une fidélité inviolable aux occasions qui se pourront présenter, et d'avoir toujours sur lui un regard plein d'amour, qui ait quelque réciproque à celui qu'il a sur vous : résolution que vous renouvellerez, sitôt que vous vous apercevrez de quelque refroidissement ; et principalement sur le midi, vous ferez une petite revue sur vous-même, pour reprendre des nouvelles forces, afin d'avancer toujours en cette pratique. Ne négligez point je vous prie cet exercice du matin, car de celui-ci dépend beaucoup votre avancement.

Quand vous irez à confesse, ou que vous ferez votre examen du soir, vous devez concevoir Dieu présent en vous-même, comme /97/ dans son trône pour faire un jugement de vous ; et comme une sainteté très parfaite et accomplie avoir en horreur vos imperfections, et en demander une satisfaction comme juge très équitable ; et qu'à cette fin il vous prévient de ses grâces, afin de vous obliger d'en prendre la punition, et à vous convertir à lui par une sainteté de vie : car comme il se glorifie soi-même, en sa sainteté, aussi veut-il être glorifié de nous, en la sainteté que nous embrassons par une sainteté de mœurs ; et comme il se glorifie en sa justice, aussi veut-il être glorifié de nous, par la justice et punition que nous prenons de nos péchés . C'est pourquoi il fait découler dessus nos âmes de ces deux attributs divins, des saintes affections de pénitence et de sainteté de vie. Procédez toujours en cette pratique par la voie d'union, et /98/ puisqu'elle vous donne entrée dans les perfections de Dieu même, rendez-vous sa justice et sa sainteté propres, en faisant des fruits dignes de pénitences, et en embrassant fervemment une sainteté de mœurs. Et ne vous présentez jamais au sacrement de confession, que vous n'ayez formé actuellement un regret de vous être éloigné de Dieu, si présent en vous, par votre infidélité, et un ferme propos de vous approcher à l'avenir de plus en plus, par une entière fidélité, de cet unique objet de perfection. Vous pourrez vous servir pour les actes de contrition, tant en vos confessions, qu'en vos examens, et fautes particulières, des affections qui sont mises à cet effet à la fin de la seconde partie.

Mais prenez garde, sous prétexte que vous serez déjà avancé dans la perfection, ou sous quelque prétexte /99/ que ce soit, de ne jamais quitter votre examen, ou de le faire avec une certaine nonchalance, vous contentant d'une vue générale sur vos fautes ; car quand une fois le diable a gagné sur nous de nous faire négliger cet exercice, il nous fait perdre insensiblement le désir de nous avancer, et nous conduit bientôt en des mauvaises habitudes : à raison que ne rentrant pas sérieusement en nous-mêmes, pour connaître nos défauts en particulier, nous n'en procurons pas l'amendement, et ainsi nous nous fortifions dans nos perverses inclinations, nous négligeons notre avancement et nos obligations ; et ce qui est pire, nous perdons peu à peu la connaissance de nous-mêmes si importante à notre salut, si bien que nous devenons pleins d'imperfections sans que nous le connaissions.

Pour cette cause le divin époux /100/ des Cantiques, connaissant combien cette réflexion sur soi-même était nécessaire pour maintenir sa chaste épouse en son devoir, il lui recommande de n'en pas négliger la pratique ; Si tu te méconnaissais, sors dehors, et t'en va après les traces de tes troupeaux Cant. 1 comme lui voulant dire. Ta négligence t'a déjà fait oublier ce que tu es, mais de crainte que tu ne perdes entièrement la connaissance de toi-même, sans laquelle tu ne me peux être agréable, considère les traces et les vestiges des imperfections, que tes désirs superflus et tes affections dérégées ont imprimé en ton cœur.

Mais comme il l'exhorte à cette réflexion pour se perfectionner en la connaissance d'elle-même ; aussi lui commande-t-il, quand elle reconnaitra en son Examen être tombée en quelques infidélités, de ne point pour cela perdre courage, ains de /101/ retourner à lui promptement par une amoureuse confiance : *Surge propera amica mea et veni* Cant.2 *Revertere, revertere Sulamitis* Cant.6 Remarquez je vous prie en ces aimables sermons, l'ardent désir que Dieu a de notre retour : non ce Dieu de toute bonté, ne veut point que nous soyons privés davantage de la ferveur de son amour, que nous avons perdu par notre lâcheté ; il veut que nous retournions promptement vers lui, sans croupir davantage dans notre infidélité ; il est même impatient de notre retour, tant il est désireux de notre bien. C'est pourquoi secondant le désir de cette divine clémence, quand en votre examen vous reconnaitrez lui avoir été infidèle durant la journée, réparez cette faute en vous convertissant à lui par amour, et lui faisant comme une amende honorable de votre lâcheté de cœur, et ainsi vous /102/ conserverez toujours en vous la ferveur de son amour. Au reste comme vous aurez entrepris en l'exercice du matin, d'être fidèle à cette pratique de la Présence de Dieu durant la journée, vous devez voir en l'examen du soir, si vous y avez appliqué le soin et la diligence requise, et faire toujours des nouvelles résolutions de vous y rendre plus affectionné.

Quand vous serez tombé en quelque faute, vous pourrez concevoir la Présence de Dieu, et vous convertir à lui comme dessus. Mais auparavant pour n'y point tomber, vous devez concevoir ce Dieu de bonté intimement en vous, vous pressant par une tendresse d'amour de lui donner entrée en votre cœur, par les paroles qu'il fait en semblable rencontre à sa bien-aimée des Cantiques : *Aperi mihi soror mea sponsa*, Ouvrez-moi ma sœur mon épouse. Cant. 5 comme /103/ voulant dire, Ne jetterez-vous pas la vue sur moi en cette occasion, qui ne vous quitte jamais de vue pour l'amour infini que je vous porte ? Ferez-vous plus d'état de ce vain plaisir, de cette passion, de cette créature, de ce point d'honneur, de cette suggestion du diable, etc. que des célestes vertus que je vous inspire maintenant ? Ecoutez-vous plutôt la vanité que la vérité ? Suivez-vous plutôt les mouvements vicieux d'une nature corrompue, que les saintes motions de mon esprit ? Certes si vous entrez comme il faut dans la pratique de cette divine Présence, vous ne tomberez jamais de propos délibéré en aucune faute ; car comment vous porteriez-vous à commettre une si grande ingratitude, que de vous opposer directement à cette bonté infinie, laquelle se rendant présente intimement à vous ne se contente

pas de vous communiquer /104/ la lumière naturelle de la raison, pour vous conduire dans la pratique des vertus ; mais aussi fait naître en votre cœur un témoin irréprochable de vos infidélités, qui ne manque jamais de vous faire un sévère reproche à chaque fois que vous y tombez ; et afin de vous rendre sans excuse, il vous prévient quasi à chaque fois de ses inspirations et semonces amoureuses, pour vous convier à lui garder la fidélité.

Mais ô chose déplorable, il n'y a point de réciprocité de notre part ! Ce Dieu d'amour a toujours la vue sur nous, mais nous la détournons de lui pour la jeter sur la créature ; tellement que ni la raison, ni la syndérèse, ni les inspirations et semonces divines, n'ont pas assez de pouvoir sur notre cœur, pour nous maintenir en notre devoir ? Et ce n'est pas de merveille, si nous /105/ tombons journallement dans des imperfections si continuelles et si notables ; voire dans un certain dégoût des choses du ciel, parce que nous rejetons un trésor de grâces qui nous est offert, que nous posséderions au-dedans de nous, si nous voulions nous rendre présents à Dieu par un regard réciproque. De quoi il est contraint de se plaindre par son prophète Isaïe, Remets moi en ta mémoire, et soyons jugés ensemble. Cap 43. Comme voulant dire. Je te permets de m'accuser, et de me reprendre de n'avoir point d'amour pour toi, si marchant en ma Présence je ne te donne abondamment mes grâces ? Et par son prophète Jérémie. Que toute la terre est désolée d'une grande désolation parce qu'il n'y a personne qui pense à moi de cœur. Cap. 11.

Et en effet n'attribuons point à autre cause la désolation de notre cœur, et le mauvais ordre où il se /106/ retrouve par ses infidélités continuelles, sinon que nous ne jetons pas la vue sur cette Divine Présence, pour nous former selon ses perfections, et les nous rendre propres par une union très étroite ; étant certain que le Royaume de Dieu et tout notre bonheur est au-dedans de nous, si nous voulons entrer fidèlement en cette pratique. *Regnum Dei intra vos est* Luc 17. dit notre Seigneur. Eh ! Pourquoi ne nous rendrions-nous bientôt parfaits si nous voulions, voire comme impeccables par le regard amoureux vers cet objet de perfection, vu que la vision béatifique produit cet effet aux bienheureux ? Sans doute nous pourrions au moins par cette pratique toute céleste, éviter les fautes volontaires, qui sont celles principalement qui empêchent l'opération de cette Divine Présence ; car les fautes qui sont annexées à la faiblesse de notre /107/ nature, et desquelles cette vie imparfaite ne peut être exempte, nous servent plutôt pour nous approcher plus près de Dieu par la voie d'humiliation, que pour nous en éloigner.

Lors que vous vous trouverez aux lectures qui se font régulièrement (si vous êtes appelé à la Religion) ou que vous en ferez en votre particulier, ou que vous vous appliquerez à l'étude, vous pourrez concevoir Dieu présent au milieu de votre cœur, comme son maître et son précepteur, opérant en vous non seulement par la puissance d'entendre, mais aussi tous les actes de votre entendement, lesquels dépendent davantage de cette première connaissance, que la lumière de l'air ne dépend du soleil : tellement que si vous parvenez à quelque vérité, cela vous vient de cette suprême vérité, et vous est communiqué du trésor de /108/ sa sagesse et

science infinie. Aussi est-il véritable, que c'est dans les bonnes lectures principalement que Dieu nous parle intérieurement, nous envoyant des célestes lumières, qui font connaître ses saintes volontés ; c'est pourquoi vous les devez faire non seulement avec révérence, mais aussi vous y devez ouvrir votre cœur à cette souveraine sagesse et bonté inconcevable, afin qu'il soit plus disposé de recevoir ses favorables influences. Que si vous ressentez de l'inclination à des bonnes lectures, et des saintes affections d'y profiter, vous devez croire que c'est par la moyen de cette intime Présence ; car comme Dieu se glorifie en sa sagesse infinie, aussi veut-il être glorifié en nous, dans la recherche que nous faisons des vérités surnaturelles, qui nous conduisent à un parfait amour de sa majesté : c'est pourquoi il nous porte par ses inspirations /109/ à des lectures profitables.

D'où vous pourrez conclure, combien nous déplaçons à cette Divine Présence, quand nous nous portons à des lectures curieuses, de nul profit, ou peu convenables à notre profession, et quand nous ne recherchons en elles que notre propre contentement et satisfaction ; car en ce faisant nous rejetons cette divine sagesse, pour nous arrêter à des connaissances inutiles et frivoles, indignes de la noblesse de notre esprit. Je passe sous silence la lecture des livres qui traitent d'histoires, qui ne sont propres que pour réveiller en nous l'inclination d'un amour sensible ou sensuel, de quel auteur ils soient (car ce n'est pas la qualité de l'auteur qui rend les livres bons ou mauvais, honnêtes ou peu honnêtes, mais les choses qu'on y traite, et la manière avec laquelle on le traite) étant certain /110/ que tels livres étouffent entièrement l'esprit de dévotion, et donnent souvent le coup de mort à l'âme.

INSTRUCTION VII.

*Comme nous devons comprendre et conserver
la Présence de Dieu en nos actions extérieures.*

Quand vous vous portez aux actions et travaux extérieurs par obéissance, ou par obligation de votre vocation, ou de votre liberté, vous devez considérer Dieu présent opérant en vous toutes ces choses par sa bonté infinie, et vous donnant la force et l'industrie pour les accomplir, se rendant présent même aux actions les plus basses, à ce que vous ne manquiez d'aucune choses pour votre service et soulagement. /111/ Mais prenez garde de ne point abusez de cette amoureuse Présence, pour vous porter à quelque action mauvaise, car ce serait la faire servir à votre péché : je m'explique.

Encore que Dieu ne soit et ne puisse être auteur du péché, si est-ce que c'est lui qui fait et qui opère en nous et avec nous toutes les actions, lesquelles nous rendons mauvaises par la malice de notre volonté. Par exemple je remue ma langue

pour détracter de la renommée de mon prochain, il est constant que c'est Dieu avec moi qui la remue, en sorte que je ne la pourrais remuer ni proférer aucune parole sans son concours, quoiqu'il ne soit pas cause de la malice de ma volonté, qui détermine et ordonne ce mouvement et cette détraction. Il faut dire de même de toutes les actions, lesquelles nous rendons mauvaises /112/ par notre propre malice. D'où vous pouvez inférer, que nous faisons servir cette bonté infinie, sinon en nos péchés, au moins aux actions que nous rendons méchantes par la malice de notre volonté. Ce qui nous doit porter dans une grande confusion, voyant que nous traitons si indignement cette adorable Majesté, au lieu de seconder son désir, nous en servant toujours en des actions qui lui soient agréables.

Cette ingratitude est si insupportable, que ce Dieu de miséricorde, qui souffre avec tant de patience nos infirmités, est contraint de se plaindre de la peine que les âmes infidèles lui donnent, en le faisant servir à leurs offenses. *Verumtamen servire me fecisti in peccatis tuis, praebuisti mihi laborem iniquitatibus tuis.* Isa. 43. Eh ! Que faisons-nous autre chose, quand nous nous servons des organes et des membres de notre corps pour l'offenser, /113/ sinon le faire servir en nos péchés ? Quand de nos yeux nous portons à voir les vanités du monde, de nos oreilles nous prenons plaisir d'entendre des paroles contraires à la charité ou à l'honnêteté, de notre goût nous savourons sensuellement les viandes, de nos mains et de notre corps nous faisons des actions contraires à son bon plaisir ? Que faisons-nous, dis-je, autre chose que de faire servir ce Dieu intimement présent en nos offenses, puisqu'il est constant que c'est lui qui donne l'être et l'opération à toutes choses ? Qui ne blâmerait un favori du roi, lequel ayant été gratifié de sa Majesté d'une grande somme d'argent, s'en servirait pour lui faire la guerre ? Et c'est ce que nous faisons tous les jours, quand nous nous servons des dons naturels que nous avons reçus de ce libéral bienfaiteur, pour lui /114/ faire la guerre par nos offenses ? Que si ce favori employait le roi contre lui-même, il commettrait une trahison inouïe, et néanmoins c'est ce que nous faisons, quand nous faisons servir ce Dieu intimement présent en nous, aux actions mauvaises qui lui sont directement opposées ?

Ne ferions-nous pas mieux de le regarder toujours présent par une reconnaissance cordiale, pour prendre l'ordre de sa sagesse infinie, afin de ne rien faire qui fut déplaisant à ses yeux ? Ne serions-nous pas plus avisés, si considérant l'entière dépendance que nous avons de sa Divine Présence en l'être de nature et de grâce, et en toutes nos opérations, nous étions soigneux de le glorifier en toutes les puissances de notre esprit, et en tous les organes et membres de notre corps ? *Confessio et pulchritudo in conspectu ejus,* disait David /115/ psaume 95. La confession de la louange et la beauté de l'âme, provient de la pratique de la Présence de Dieu, tout de même que la beauté du soleil produit la beauté des cieux. Et si nous nous y rendions fidèles, tout notre homme intérieur et extérieur serait si bien composé, qu'un chacun serait excité de glorifier Dieu en nous, et d'y reconnaître une splendeur toute céleste : car tout de même que les étoiles qui sont au ciel, recevant leur lumière par le continuel aspect du Soleil, nous la communiquent ici-

bas, et paraissent resplendissantes à nos yeux ; ainsi nous rendant fidèles à cette sainte pratique, nous recevrons une céleste splendeur par l'aspect de cette Divine Présence, que nous communiquerons encore au dehors par notre bon exemple.

Si vous conservez bien cette Présence de Dieu en vos actions extérieures, /116/ auxquelles votre condition ou l'obéissance vous obligera, vous y apporterez sans peine tout ce qui sera nécessaire, non seulement pour y bien édifier le prochain par un extérieur bien réglé, mais aussi pour les faire parfaitement devant Dieu, n'y mettant jamais aucune imperfection volontaire, ni dans l'intention, ni dans la fidélité avec laquelle vous les pourrez et devrez faire ; car si faisant une action en la présence d'une personne, à qui nous devons du respect, ou qui a quelque autorité sur nous, voire devant nos égaux, ou que nous ayons même crainte d'être vu de quelqu'un, nous apportons une si grande attention pour la bien faire, n'y mêlant rien qui nous puisse causer quelque mépris ou confusion ; combien davantage la Présence de cette adorable Majesté, nous doit-elle obliger à une exacte circonspection sur toutes nos /117/ œuvres. Certes si nous avons la foi que nous devrions avoir de cette Divine Présence, nous aurions honte de ternir nos actions de quelque tache de péché ou imperfection, puisqu'il est véritable, que toutes les fautes volontaires que nous y commettons, sont autant de protestations tacites que nous ne croyons pas que Dieu nous voit, car si nous le croyons d'une vive foi, nous ne serions pas si téméraires de l'offenser.

Pour mieux vous entretenir en la Présence de Dieu durant vos actions extérieures, vous pourrez avoir recours aux saintes affections qui sont à la fin de la seconde partie. /118/

INSTRUCTION VIII.

De la Présence de Dieu aux adversités.

Comme nous devons concevoir cette Divine Présence dans les adversités en général, avec les avis nécessaires pour nous y entretenir.

SECTION I.

Qui dirait que Dieu se trouve présent aux adversités, contrariétés, tentations, affronts, persécutions, etc. même en celles qui nous sont procurées, tant par la malice des hommes, que par l'artifice du diable ? Et néanmoins c'est une vérité de laquelle nous ne pouvons douter sans chopper en la foi ; car /119/ encore que cette

bonté infinie ait en haine l'impie et l'impiété, et qu'il ne puisse être auteur du péché (ainsi que nous avons déjà dit) toutefois, il le veut permettre très sagement, pour en retirer un plus grand bien, en sorte qu'il n'arriverait pas s'il ne le voulait permettre.

Nous devons donc considérer Dieu présent en toutes les calamités, soit publiques, soit particulières, soit maladies, perte de biens, déshonneurs, injures, persécutions, ou contrariétés telle qu'elles soient et de quel côté qu'elles nous arrivent, par inadvertance, par les causes naturelles, ou par la malice des hommes, ou des diables ; soit afflictions d'esprit, soustractions de grâces et divines consolations, sécheresses, tentations, etc. Nous devons, dis-je, concevoir Dieu présent en ces choses, comme en étant l'auteur /120/ en tant qu'elles nous exercent et qu'elles nous font souffrir, et par sa providence vraiment paternelle, nous procurant des biens spirituels par tels moyens, lesquels il juge expédients voire nécessaires, considérée la corruption de notre nature. Tellement que quand bien nous le considérerions en ces rencontres exerçant sa justice sur nous, néanmoins c'est un châtement de père qui tend à notre amendement ; c'est pourquoi nous faisant souffrir par ces choses contraires, il ne manque pas de nous donner de saintes affections de nous convertir à lui.

Mais les autres biens que cette bonté infinie nous procure par les tribulations innombrables ; si bien que nous pouvons considérer Dieu présent en celles-ci, autrefois avec un désir de nous relever d'une lâcheté et nonchalance dangereuse /121/ en son saint service ; tantôt nous voulant dégager d'une forte passion qui a trop d'emprise sur nous, et qui nous pourrait enfin conduire à un état dangereux ; maintenant nous apprenant une entière indifférence, et parfait abandon à son amoureuse conduite ; autrefois nous avertissant d'être sur nos gardes, et de nous perfectionner davantage en quelque vertu, de laquelle nous avons grand besoin, ce qu'il fait ordinairement par les tentations ; tantôt nous détachant d'une propriété ou affection déréglée vers ses grâces sensibles, ce qu'il opère en nous par la soustraction de ces mêmes grâces. Et ainsi aux autres occurrences, auxquelles ce Dieu présent intimement en nous, ne manque pas de nous prévenir de ses grâces, et de nous donner des saintes affections de nous y avancer conformément à son désir. /122/

Diriez-vous que dans les adversités nous acquérons une nouvelle Présence de Dieu ? Oui, Dieu est plus présent en nous qu'auparavant par son assistance, en telle sorte que si par l'impossible, il n'était point présent en nous, il y serait présent dans l'état de tribulation, d'une présence qui dénote une nouvelle conduite et direction de sa paternelle providence sur nous, d'une présence qui porte quant à soi une nouvelle grâce, un nouveau secours, et une nouvelle assistance en notre besoin. C'est le même Dieu qui nous assure par son prophète, *Cum ipso sum in tribulatione*. Ps. 90. Je suis avec l'âme, dit cette bonté infinie, dans sa tribulation, dans ses plus cuisantes douleurs, dans ses plus grandes angoisses ; je suis auprès d'elle pour ne pas la quitter de vue, *Juxta est Dominus iis qui tribulato sunt corde*. Paroles vraiment consolatives /123/ pour les personnes affligées, et qui vous doivent

faire résoudre à ne point désirer sortir de l'état de tribulation, quand il plaira à la divine providence vous y laisser, puisqu'en celui-ci elle y produit de si favorables effets quoiqu'insensiblement. C'est à vous de seconder son dessein, et d'accepter de bon cœur les croix qu'il vous enverra avec toutes les circonstances, vous rendant indifférent à celle-ci ou celle-là ; car ce n'est pas à vous à faire choix des croix que vous devez souffrir, vu que les croix pour être bonnes, doivent être entièrement de Dieu et quant à l'imposition et quant au choix. C'est pourquoi laissez-en la disposition toute entière à cette divine sagesse si présente en vous, vous contentant même de celles qu'elle vous enverra, sans en demander ni désirer d'autres ; souffrez-les avec une patience /124/ invincible sans plaintes et sans les faire tant paraître ; recevez-les dans la vue de son aimable Présence, persévérez-y, et vous y perfectionnez toujours dans une résolution inviolable.

Si vous aimez vraiment Dieu, vous irez par le chemin qu'il lui plaira vous conduire, ne vous souciant pas où vous allez, pourvu qu'il demeure avec vous. S'il vous attache sur la croix d'une grande maladie, ou qu'il vous fasse marcher sur les poignantes épines d'une angoisse spirituelle, vous y consentirez volontiers, et ce sera là où vous espérez cueillir le fruit le plus pur et le plus sain de son amour sacré. Eh ! Pourquoi n'appelleriez-vous pas votre époux, comme la sainte amante des Cantiques, votre bien-aimé, lorsqu'il vous sera un faisceau de myrrhe, vous vivifiant dans les plus grandes amertumes des /125/ souffrances ? *Fasciculus myrrhae dilectus meus mihi* Cant.1. Pourquoi ne le placeriez-vous pas comme elle, dessus votre cœur et votre sein vrai séjour de l'amour ? *Inter ubera mea commorabitur*, pour témoigner que vous n'avez jamais tant d'assurance que vous l'aimez, que lorsque vous êtes dans les adversités pour son amour ? Les grandes âmes n'ont point plus grand contentement, que de quitter le Thabor pour courir au Calvaire, quand la divine providence les y appelle ; et c'est un lâche trait à une âme appelée au christianisme, de reculer quand il est question d'être attachée en croix, étant véritable que si elle veut se rendre digne du titre de chrétien, il faut qu'elle ait le même sentiment des tribulations de cette vie, que le grand saint André avait de la croix où il mourut ; il faut qu'elle les adore, qu'elle les caresse, et qu'elle /126/ les prenne pour l'objet de sa complaisance, ne faisant jamais rien de son côté, qui témoigne un désir d'en être quitte, autrement elle n'est pas vraiment digne de ce nom.

Il est vrai que les adversités, considérées nument en elles-mêmes, ne peuvent être aimées, et ont nécessairement leur amertume naturelle, mais si nous les regardons en leur source qui est la divine providence, ô Dieu qu'elles sont aimables et adorables ! C'est dans cette volonté que le grand Abraham voyait son fils, lorsqu'il tenait l'épée nue sur son col, et se considérait comme serviteur et non comme père, comme sacrificateur et non comme homicide ; et cette considération arrêta toutes les contrariétés de la nature, et lui faisait également porter la main sur son fils et sur le bélier. Certes si ce saint /127/ patriarche marchant continuellement en la Présence de Dieu (car c'était la pratique qui lui fut enseignée du ciel pour arriver à la perfection ainsi que nous avons dit) fit un si heureux progrès, qu'il

acceptait toutes les volontés de Dieu, pour difficiles qu'elles fussent, avec une merveilleuse égalité d'esprit, cette même pratique produira en vous cette égalité très désirable, si vous y êtes fidèle.

Que nous serions heureux dans nos adversités, si renonçant à notre propre esprit, nous n'avions autre lumière et autre conduite que celle de Dieu intimement présent en nous ? Nous verrions alors toutes choses par la vue de Dieu et non par la nôtre ; c'est-à-dire que nous ne verrions plus les choses que comme Dieu les voit ; d'autant qu'il serait notre œil, notre vue, et notre lumière, qui fait que les croix /128/ paraissent si belles aux âmes avancées ? que les mépris, les humiliations, les persécutions, et les opprobres leur semblent si beaux ? C'est sans doute à cause qu'elles les regardent avec les yeux de Dieu présent en elles, et non avec leurs yeux propres ; et parce que les yeux de Dieu trouvent les croix belles et désirables, c'est pourquoi elles les trouvent belles et désirables, ne pouvant approuver que ce que Dieu approuve, ni rejeter que ce qu'il rejette. Au contraire les âmes imparfaites n'y trouvent que peines et difficultés, d'autant qu'elles les regardent avec les yeux chassieux de leur nature corrompue, ou de leur raison purement humaine, qui sont incapables d'en juger comme il faut. O que c'est une chose très parfaite, très digne et très relevée, de voir et de juger des choses dans la propre vue et jugement de Dieu ! C'est les voir /129/ et connaître véritablement ce qu'elles sont ; et c'est de ces âmes desquelles parle le prophète roi, quand il dit qu'il y en aurait un jour, qui marcheraient en la lumière de la face de Dieu, *Domine in lumine vultus tui ambulabunt* Ps. 88. Et c'est proprement la pratique de l'âme qui marche en la Présence de Dieu.

Pourquoi donc ne regarderons-nous les adversités qui nous arrivent, et corporelles et spirituelles, avec les yeux de Dieu intimement présent en nous ? Sans doute nous les jugerions belles et bonnes, puisque la sagesse infinie les juge telles, voire nécessaires pour notre avancement. Pourquoi ne seconderions-nous son dessein acceptant de bon cœur ce que sa divine providence nous ordonne ? Pourquoi ne recevrons-nous par inclination ses arrêts, puisqu'ils tendent à notre bien et perfection ? Et pourquoi n'y /130/ regarderions-nous ce Dieu présent en nous d'un œil vraiment filial, puisqu'il agit en notre endroit comme vrai Père ? Si les solides vertus ne se peuvent acquérir que dans l'exercice ; si les couronnes ne se gagnent pas que dans les combats ; et si nous ne parvenons jamais à une véritable tranquillité de cœur, qu'après avoir passé par les tempêtes et secousses des tentations ; Eh ! Pourquoi nous inquiéterions-nous, si ce Père plein d'amour désireux de notre avancement, nous exerce par les choses contraires à notre inclination ? Que plutôt recevons-les avec une joie intérieure, vu qu'elles donnent le coup de la mort à l'amour de nous-mêmes, qu'elles sont les mères nourrices des grâces et des vertus qui peuvent être en nous, et la ruine des vices et des mauvaises habitudes. Réjouissons-nous dis-je à leur bienvenue, car si nous sommes de /131/ fer elles nous purgeront, et si nous sommes de l'or nous demeurerons plus éprouvés ?

Que si après ces pressantes raisons, nous avons l'âme si lâche que de les redouter, suivons de l'œil de notre esprit Jésus crucifié pour notre amour, et pensons que comme il n'a jamais tant glorifié Dieu son Père, que lorsqu'il a été attaché en croix pour lui rendre une parfaite obéissance ; qu'aussi nous ne glorifierons jamais Dieu davantage, que lorsque nous nous laisserons de bon cœur attacher en la croix, qu'en la croix, qu'il plaira à sa divine Majesté : et comme il a été nécessaire que le même Jésus accomplit notre rédemption par la croix ; qu'aussi est-il nécessaire, que nous acquérions notre salut et perfection par la croix. Ne doutez pas que cette pratique, ne vous remette souvent devant les yeux cet amateur de la croix, surtout aux /132/ rencontres plus difficiles, puisqu'il nous a été donné par un excès d'amour pour modèle de notre perfection ; et qu'elle ne vous représente souvent cette vérité infaillible, qu'il n'y a et qu'il n'y aura jamais que les amateurs et serviteurs de la croix, qui trouvent le chemin de la vraie perfection, et le vrai repos d'esprit en cette vie.

Aussi est-il véritable, que la plupart des imperfections que nous commettons, et des inquiétudes qui nous travaillent, procèdent de ce que nous n'avons pas l'amour de la croix et de l'abjection, car si nous aimions Jésus crucifié, nous aimerions par conséquent ses douleurs, ses tourments, ses crachats, ses fouets, ses clous, et ses affronts ; et quand il nous arriverait quelque participation par l'ordonnance de la divine providence, nous l'embrasserions avec amour et allégresse, sans /133/ nous plaindre aucunement. Mais nous aimant nous-mêmes, et ayant les souffrances en aversion, nous sommes troublés à la moindre occasion. Pourquoi je vous prie sommes-nous empressés dans une sécheresse ? C'est que nous aimons la consolation ; pourquoi nous affligeons-nous dans l'obscurité ? C'est que nous aimons les lumières ; et ainsi des autres choses contraires à notre nature. Au lieu que nous devrions nous exciter à l'amour de ces croix, en considérant JESUS CHRIST dans toutes les souffrances qui lui sont arrivées, depuis sa naissance jusques à sa mort ; où nous remarquerions tant de mépris, tant de vitupères, tant de tourments, tant de délaissements et dérélictions de la part même de son Père, que nous nous condamnerions, sitôt que notre cœur formerait quelque plainte, dans les /134/ petits accidents qui nous arrivent en cette vie.

Quand vous serez accablé, soit par quelque infirmité corporelle, ou par des langueurs, sécheresses, ou impuissances spirituelles, produisez en la Présence de Dieu des actes de soumission, et d'acceptation des douleurs et des peines dans lesquelles vous vous trouvez, unissant votre volonté à son bon plaisir. Et ne vous persuadez pas, que cette langueur ou impuissance empêche votre progrès spirituel, mais seulement empêche que la nature ne soit si satisfaite ; et par conséquent elle vous doit assurer que Dieu est mieux servi, puisque sa seule volonté et non la votre est accomplie. Ne vous inquiétez pas non plus, si ce que vous faites dans cette langueur, vous semble fait avec répugnance et tiédeur ; mais contentez-vous du peu que /135/ vous faites, vous souvenant toujours de le faire dans la vue de cette aimable Présence.

Lorsque vous vous trouverez en quelque grande douleur, servez-vous de quelques saintes aspirations vers cette divine bonté, qui daigne vous visiter ; car puisque le mal vous fait souvent soupirer, il ne vous coûtera pas davantage de porter vos soupirs vers l'objet de votre amour, que de soupirer pour faire des plaintes inutiles. Si la seule présence du médecin soulage le malade, si celle d'un père ou d'une mère adoucit l'aigreur de la maladie d'un enfant bien né, et si celle d'un ami ou d'un époux apporte tant de contentement à un ami, ou à une chaste épouse qui serait oppressée de douleur ; combien davantage la Présence de ce Dieu de bonté, qui vous est plus que médecin, plus qu'ami, plus que Père, et plus /136/ qu'époux, vous doit-elle apporter de consolation dans vos adversités ? Elle vous doit sans doute obliger, d'avoir le même sentiment que le prophète royal en semblable rencontre, *Memor fui Dei et delectatus sum*, Ps. 76. Je me suis souvenu de Dieu, et j'ai expérimenté aussitôt une très grande joie en mon cœur.

Quand par tentation, ou par accident, ou en quelque manière que ce soit vous vous trouverez en quelque danger d'offenser Dieu, représentez-vous par un acte d'une vive foi, que cette souveraine Majesté si présente en vous, vous regarde pour éprouver, et récompenser par mille bénédictions du ciel, votre fidélité ; et ainsi vous ne ferez rien qui puisse offenser ses yeux. La pauvre Suzanne était sans doute perdue, si elle n'eut eu son refuge à un si puissant remède ; mais se remettant /137/ vivement devant les yeux, que son créateur ne la perdait point de vue, et qu'elle ne pouvait se cacher à ses yeux clairvoyants, elle aima mieux s'exposer au péril d'une mort honteuse, que d'offenser les yeux très purs de son unique amour par aucune impureté, *Melius est mihi absque opere incidere in manus vestras, quam peccare in conspectu Domini*. Daniel 13. Or que c'est un puissant et pressant remède, quand on se trouve en quelque extrémité de tentation, ou de quelque douleur bien sensible ; même au rencontre de quelque affront, injure, ou mépris notable, ou dans la nouvelle inopinée de quelque grande perte ou accident, ou de quelque autre adversité capable d'ébranler un bon esprit ; d'avoir recours à ce souvenir efficace de la Présence de Dieu. C'est ce qui rendit invincible un Job, un Abraham, un Moïse, un David, etc. /138/ parmi les plus rudes secousses des tribulations, et c'est aussi ce qui nous fera sortir victorieux de tous les combats, que nos ennemis visibles et invisibles nous pourront livrer.

Pour vous entretenir plus facilement et plus doucement en la Présence de Dieu dans vos tentations, surtout quand vous serez attaqué importunément et violemment par la passion ou tentation, ne la combattez pas tête à tête : car ses mouvements ne subsistent ordinairement en notre esprit, qu'à proportion que nous les regardons pour les rejeter. Et je tiens pour règle générale, que toute tentation et passion importune telle qu'elle soit, n'est jamais mieux rejetée, que par le mépris que nous en faisons ; c'est bien plutôt fait de négliger ses suggestions, et en détourner notre pensée autant subtilement et doucement que nous pourrons, pour l'occuper en quelque /139/ pensée de Dieu ; ayant un soin particulier de fortifier notre volonté, au cas qu'elle soit faible à résister. Que si la tentation vous presse de près, courez

promptement à cette bonté paternelle, si présente en vous, par une conversion amoureuse ; comme serait un enfant qui s'irait jeter entre les bras de son père à la vue de quelque chose qui l'épouvanterait : et embrassez-le en esprit, protestant que vous ne vous séparerez jamais de lui ; et en même temps séparez-vous de toute autre pensée, sinon de ne vous jamais séparer de son amour tant désirable ; vous donnant bien de garde de regarder tant soit peu la tentation, ni disputer aucunement avec elle, mais rejetez-la avec un grand dédain de ses premières attaques, comme vous étant suggérée de l'ennemi juré de Dieu votre unique amour.

*De l'état des peines intérieures, avec quelques avis
pour n'y point perdre de vue la Présence de Dieu.*

SECTION II.

A raison que Dieu nous conduit quelquefois par un état de peines et d'angoisses intérieures, où il semble nous laisser sans aucune assistance, quoiqu'en effet elle soit très grande (état où tout notre intérieur est tellement renversé, que nous n'avons n'y ouverture d'esprit, ni lumière, ni affection et dévotion tant soit peu sensible, ni pensée et application du regard des choses du ciel) je vous donnerai avis s'il vous conduit par cette voie de souffrance, de ne vous pas persuader que c'est un commencement de réprobation, un effet de ses jugements, /141/ et une marque que vous êtes déjà disgracié et séparé de lui ; et de vous donner de garde d'écouter les mouvements de votre nature angoissée, ni la tentation du diable qui accompagne ordinairement cet état ; autrement vous n'auriez que chagrins, murmures, inquiétudes, désespoirs, et semblables pensées qui affligeraient votre cœur. Persuadez-vous plutôt, comme il est vrai, que cet état est saint et sanctifiant votre âme ; et quoiqu'il semble vous éloigner de Dieu, il fait néanmoins en vous un effet tout contraire, vous liant et unissant à lui d'une sorte de liaison et d'union très particulière ; étant véritable (ainsi que nous avons dit ci-dessus) qu'en cet état que vous estimez si fâcheux et comme insupportable, vous acquérez une nouvelle Présence de Dieu, qui dit une très particulière assistance dans votre délaissement, et une /142/ nouvelle conduite sur vous.

Et ne vous laissez pas aller à cette tromperie, de penser que Dieu ne vous confère point de grâces, si vous ne les ressentez ; car il est certain, que ni l'habitude, ni les effets de la grâce, ni les vertus chrétiennes et surnaturelles ne sont de soi sensibles, puisqu'elles nous mettent en un état tout spirituel et divin, par lequel nous sommes élevés au dessus de nous-mêmes, à un être tout nouveau, et à l'homme spirituel qui est formé selon Dieu, et par conséquent insensible comme Dieu. Que si les effets de la grâce et des vertus chrétiennes nous sont quelquefois sensibles, c'est que la divine bonté les épand jusqu'aux puissances sensibles de

l'âme, à ceux qui en ont besoin pour être affermis dans la pratique de la perfection. Mais quand il les resserre dans le fond de l'âme, qui est leur propre /143/ demeure et résidence, elles ne sont aucunement sensibles ; et c'est pour lors que la pauvre âme pense être délaissée de Dieu, comme en effet elle l'est quant à la sensibilité de grâces, qu'il lui soustrait pour la porter dans une plus haute perfection ; quoiqu'elle soit en effet moins délaissée de lui, puisqu'il s'oblige de l'assister plus particulièrement que devant, et qu'il a des nouveaux desseins de l'élever à une plus grande sainteté, par une entière purgation de ce qui est imparfait en elle, et l'attirer à une plus étroite union. C'est pourquoi afin qu'en cet état vous secondiez heureusement son dessein, vous devez pratiquer trois choses.

La première que vous ayez la vue de votre esprit arrêtée sur lui opérant en vous cet état de peine, et non sur la peine et souffrance que cet état vous cause, comme /144/ désirant d'en être délivré ou soulagé : car encore que cette peine soit aimable et adorable, en tant qu'elle vient de Dieu, et qu'elle vous conduit à lui ; si est-ce que vous ne devez pas vous y arrêter ni occuper, comme aspirant après sa délivrance, ou recherchant quelque moyen de la diminuer. Et c'est en ceci que la plupart manquent, se laissant tromper par la subtilité de leur nature, qui fuit tant qu'elle peut cet état de souffrance. Vous devez donc passer de cette peine à Dieu qui vous est présent, et prendre sujet de là de vous unir plus parfaitement à lui en cet état ; lequel vous sera sans doute très favorable pour cet effet si vous y êtes fidèle, d'autant qu'il y a moins d'amour propre et plus de vertu à pratiquer, moins d'attache et plus de bonne volonté à témoigner, la nature y trouve moins à se reposer, et la grâce y trouve /145/ plus de disposition pour produire ses effets ; à raison que la nature et la grâce sont comme opposées l'une à l'autre, ou la nature a son règne, il n'est pas possible que la grâce opère ; au contraire quand la nature est mortifiée, abattue, et anéantie, telle qu'elle est en cet état, c'est alors que la grâce fait des merveilles, quoiqu'il ne nous semble pas.

Pour donc approcher plus près de Dieu en cet état, vous devez vous anéantir devant la grandeur de sa Majesté opérant ces souffrances en vous, et vous aller perdre dans cette incompréhensibilité, comme une petite gouttelette d'eau jetée dedans la mer, adorant cette grandeur inconcevable, et vous contentant qu'elle vous souffre en sa Présence, sans que l'éclat de sa gloire vous opprime et vous anéantisse. Au lieu de vous inquiéter de ce que vous n'avez aucune pensée ni /146/ sentiment de Dieu, soyez bien aise qu'il soit si grand, que les créatures n'en puissent rien connaître qu'il lui plait leur permettre ; et en particulier réjouissez-vous que vous n'êtes qu'un pur néant devant lui, reconnaissant que vous êtes indigne de penser à lui, et que l'un des plus grand honneurs que vous lui puissiez rendre, c'est de vous abstenir par respect et révérence de n'en rien penser ni dire, puisque tout cela est infiniment dessous de ce qu'il est en soi ; et ainsi unissant votre petitesse à sa grandeur, vous vous irez perdre dans cet océan de gloire.

Que si cet état vous accable par sa continuité, pensez que Dieu vous étant présent en celui-ci d'une présence particulière (comme nous avons dit) qu'il n'y est

pas inutilement, mais pour y opérer des choses grandes. Qu'il y produit des effets /147/ si favorables, pourquoi vous mettriez-vous en peine d'opérer de votre côté, vu que toute votre activité ne peut faire autre chose qu'empêcher son opération ; que plutôt quittant tout cet empressement, appliquez-vous à son opération, et soyez-y attentif et fidèle, consentant de bon cœur au changement qu'il veut faire en vous, et aux privations, destructions, et anéantissements qu'il y veut opérer pour sa gloire et pour votre avancement ; et ainsi sans rien faire de votre part, vous trouverez assez de quoi vous exercer et occuper dans l'acceptation de cet état de peine, et rencontrerez un sujet très propre pour vous unir étroitement à lui.

Pensez aussi que cet état étant un état de mort, il est absolument nécessaire que vous n'y cherchiez point du tout votre compte, mais que vous vous oubliez entièrement /148/ si vous voulez agréer à cette Divine Présence. *Qui odit animam suam in hoc mundo in vitam aeternam custodit eam.* Joan 12. Il n'est pas même expédient que vous fassiez beaucoup de réflexions sur vous-même, pour voir si vous y faites tout ce qu'il faut, vu que ce soin empressé n'est autre chose qu'une subtile recherche de votre nature, qui aspire après quelque soulagement. Enfin l'unique moyen d'y gagner le cœur de Dieu, c'est d'aimer d'y être purgé et humilié, et d'embrasser de bon cœur les moyens qui vous y seront offerts.

La seconde chose que vous devez pratiquer, est une patience invincible, acceptant humblement cet état, et vous raidissant constamment contre les lâchetés et abattements de votre nature, qui vous donnera sans doute de l'exercice, à raison de la violence qu'elle y endurera. Une des belles vérités que /149/ Jésus-Christ laissa à ses apôtres, c'est quand il les envoya par tout le monde, il leur dit qu'ils possèderaient leurs âmes dans la patience, *in patientia vestra possidebitis animas vestras.* Luc 21. Remarquez, je vous prie, le mot de possession, qui dit une certaine jouissance avec joie et contentement ; comme voulant dire que toutes les contrariétés, persécutions et adversités leur seraient douces par la pratique de cette vertu toute céleste ; vérité que vous expérimenterez en vous-même, si vous vous rendez constant dans cet état de souffrance.

Pour vous y exciter, vous devez vous souvenir, qu'avant le péché l'homme allait à Dieu par la joie et par le repos, mais depuis le péché il est condamné au travail, et ne peut espérer de recouvrer ce qu'il a perdu que par la peine et par la souffrance ; c'est la sentence que Dieu prononça /150/ contre lui quand il le chassa du Paradis terrestre. Il faut donc comme participant à cette punition ou pénitence donnée à l'homme durant le cours de cette vie, que vous alliez à Dieu par cette voie ordonnée de lui, vous abandonnant de bon cœur aux états de peine, par lesquels il plaira à son infinie sagesse vous conduire et vous soumettant humblement et patiemment à tous ses desseins, par ainsi vous posséderez votre âme en paix, vous exemptant de tout trouble et inquiétude. Et n'ayez jamais cette pensée, que Dieu qui vous est si présent vous manquera en cet état ; et ne perdez pas patience quand même vous y commettriez quelque faute, étant certain que quand nous sommes ainsi délaissés de nous-mêmes, c'est alors qu'il nous assiste plus particulièrement,

et qu'il supporte plus facilement nos infirmités : retournez à lui /151/ sitôt que vous lui aurez manqué de fidélité, et il sera toujours prêt comme un Père très débonnaire de vous recevoir.

La troisième chose que vous devez pratiquer, est un parfait abandon à la conduite de Dieu intimement en vous, et une indifférence par quelle voie il vous mène. Qu'importe par quelle manière vous alliez à lui pourvu que vous y alliez ? Qu'il vous donne beaucoup, qu'il vous donne peu, ou rien du tout ? Qu'il vous attire, ou qu'il semble vous rejeter ? Qu'il vous console, ou qu'il vous afflige, soyez résigné à tout ce qu'il voudra ? Tout ce qui vient de sa main est bon et adorable, mais bon pour vous, et meilleur que tout ce que vous pourriez désirer ; c'est pourquoi donnez-lui une entière liberté de vous mener par quelle voie il lui plaira. Aimez même que cette voie vous soit cachée, et soyez bien /152/ aise qu'il réserve cela à lui seul sans vous en faire connaître les causes et les raisons ; c'est à vous d'y entrer en aveugle par une fidèle correspondance et très humble soumission, sans y faire aucune réflexion et à lui, de vous conduire comme il trouvera bon.

Pour mieux seconder le dessein de Dieu si présent en vous dans les adversités tant corporelles que spirituelles, et ne le perdre de vue en celles-ci, vous pourrez vous servir des saintes affections qui sont à la fin de la seconde partie./153/

INSTRUCTION IX.

De la Présence de Dieu au saint sacrifice de la messe

et sacrement de l'autel, et du fruit que nous en devons retirer.

Ayant fait voir jusques ici, comme nous devons concevoir et entretenir en nous-mêmes cette Divine Présence dans nos principales actions, rencontres, et accidents de cette vie, reste maintenant à expliquer comme nous la devons concevoir et entretenir dans les créatures hors de nous. Et quoique mon principal dessein soit de donner une pratique de l'intime Présence de Dieu en nous, néanmoins tant s'en faut que la Présence de Dieu dans les créatures hors de nous, si nous la prenons comme il /154/ faut, nuise à la pratique de cette intime Présence, que plutôt elle y aidera beaucoup, surtout si nous la considérons avec rapport à nous-mêmes, ainsi qu'en effet je la prends aux instructions suivantes.

Or afin que vous entendiez mieux ce que nous dirons de cette Divine présence dans les créatures hors de nous, vous devez savoir, qu'encore que Dieu soit également présent en toutes choses par son essence, et que les comparaisons que l'on prend pour expliquer cette Présence dénotent une égalité ; comme de dire que tout le monde est dans Dieu comme une éponge au milieu de l'eau, ou comme un globe de ver qui est pénétré de toutes parts de la lumière du soleil etc. si est-ce

qu'il se rend présent aux créatures inégalement, si nous le considérons selon les effets qu'il y produit ; étant certain selon cette /155/ considération, qu'il est autrement présent en l'humanité sacrée de Jésus qu'en tous les autres hommes ; et autrement en la sainte Vierge qu'en tous les autres saints ; et généralement selon les diverses propriétés et excellences qu'il communique aux créatures, on peut dire qu'il y est inégalement présent, quoique sans aucun changement, demeurant toujours également par son essence en toutes choses.

Cette vérité présupposée, pour commencer par le saint sacrifice de la messe et sacrement de l'autel, vous y devez concevoir présente toute la sainte Trinité d'une manière particulière, car si par l'impossible elle n'était point partout, en vertu de ce sacrifice et sacrement, elle se trouverait présente à la sacrée humanité de Jésus ; et non seulement présente à son humanité, mais aussi produisant continuellement /156/ l'union du Verbe avec sa nature humaine, et l'union de Jésus avec les espèces du pain et du vin.

Mais ne concevez pas cette Présence de Dieu en ce sacrifice et sacrement nument, ains avec une très grande propension d'amour vers vous, et avec un ardent désir de vous transformer et transsubstantier en Jésus ; car comme Dieu se glorifie en Jésus-Christ, aussi veut-il être glorifié de nous en Jésus-Christ, c'est pourquoi il nous porte à nous unir au même Jésus, comme il est uni en ce sacrifice à l'humanité sacrée du même Jésus. Et puisque nous demande, je vous prie, autre chose ce Dieu trine et un, intimement présent aux espèces de pain et de vin, y produisant continuellement l'union du Verbe avec sa nature humaine, et l'union des mêmes espèces avec Jésus ; sinon que nous /157/ nous unissions très étroitement au même Jésus, par imitation et ressemblance de vie ? Et comme en opérant ces unions, il allie étroitement la faiblesse de la chair avec le Verbe, et les espèces du pain et du vin, qui sont vils accidents, avec Jésus-Christ ; aussi n'a-t-il autre désir, que d'unir notre faiblesse à la divinité même, ou plutôt de nous retirer de notre bassesse et corruption, pour nous élever à une heureuse union avec Jésus-Christ, en qui sont tous les trésors et toutes les richesses de la divinité. Et comme par cette intime Présence, il produit en l'humanité sacrée de Jésus la plénitude de grâces et de dons célestes, pour de là comme d'une source inépuisable les faire découler sur nous, aussi ne désire-t-il rien tant que nous soyons remplis de cette plénitude.

Considérez donc cette divine /158/ bonté si présente en ce sacrifice et sacrement, vous faisant offre de ce qu'elle a de plus cher et de plus excellent, savoir l'humanité sacrée de Jésus ; mais avec intention de vous enrichir par ce présent ineffable et inappréciable, de tous les dons et biens spirituels que vous pourriez souhaiter, voir de s'unir à vous très étroitement par le moyen de la même humanité, à laquelle elle est inséparablement unie. C'est pourquoi vous seriez insensible ; si ne correspondant point à cette si grande profusion d'amour, vous ne tâchiez de votre côté par une inclination amoureuse, de vous rendre réciproquement présent à cette tant aimable bonté, vous consacrant à elle de tout votre cœur, afin qu'elle opère en vous l'heureuse union qu'elle y souhaite si fort. Vous seconderez son dessein, si

vous vous efforcez de former en vous l'image de /159/ Jésus-Christ, je veux dire ses vertus et ses actions, en effaçant à même temps l'image du vieil Adam, car vous ne lui pourrez jamais être parfaitement agréable, qu'elle ne vous voie revêtu des livrées et des couleurs de Jésus, auquel elle prend tout son plaisir. Ne négligez pas la faveur qui vous est ici offerte, car vous vous rendriez criminel devant cette Divine Présence infiniment libérale en votre endroit.

Vous devez aussi considérer Jésus-Christ Dieu et homme réellement présent en ce sacrifice, pour y honorer, louer, et glorifier son Père ; car ce Fils très aimable et très aimé de son Père, ne se contente pas de s'être offert une fois à lui par un sacrifice sanglant, mais il veut continuer le même sacrifice sous les espèces du pain et du vin, et s'offrir à lui en holocauste jusques à la /160/ consommation des siècles, pour le salut des hommes. Mais comme il est tout amour pour nous, en s'offrant ainsi à son Père en sacrifice, il s'offre à nous en viande et breuvage, afin de se rendre plus présent à nous, et nous transformer en lui par amour : que s'il désiste d'être présent en nous dans nos communions quand les espèces sont consommées, c'est pour y produire une union morale non moins désirable que la réelle, puisqu'elle fait un sacré mariage de notre esprit avec le sien.

Que nous sommes riches si nous voulons ! Mais que nous sommes pauvres, de ne nous point approprier des richesses si ineffables qui nous sont offertes ! Et je ne doute point que ce qui nous sera plus sensible à l'heure de la mort, ce ne soit d'avoir négligé des si grandes profusions d'amour. Eh ! Ne demeurons plus rampant contre terre, menant une vie de /161/ sens indigne de notre extraction et de notre vocation ? Allons, allons nous unir à Jésus dans ce sacrement d'amour ; il nous y appelle ; il nous y convie ; et demeure les mains pleines de richesses pour nous les communiquer abondamment. Nous sommes déjà unis à la divinité par notre naissance, puisque nous y avons reçu son image ; nous lui avons encore été unis plus étroitement en notre justification, puisque nous avons reçu sa grâce, qui est une participation de sa divinité ; il ne reste plus que de nous unir à Jésus, ou plutôt d'être totalement changés en lui, afin de recevoir notre dernière perfection, car c'est celle-là que Dieu demande de nous. Si nous sommes fers ayant des qualités toutes terrestres, allons-nous jeter dans cette fournaise d'amour pour prendre les admirables qualités de ce feu divin ; il est là /162/ pour nous les donner si de bon cœur nous voulons les recevoir, sans y mettre empêchement par des affections étrangères.

Vous pourrez pratiquer ce que dessus, non seulement en assistant au sacrifice de la messe, ou recevant la sainte eucharistie, mais aussi lorsque vous serez dans l'église où ce sacré dépôt reposera dans le Tabernacle, car étant institué pour votre profit, la Présence de Dieu qui y produit des si grandes merveilles, et la Présence de la sacrée humanité de Jésus, vous enrichiront de biens célestes y assistant avec la révérence requise. /163/

INSTRUCTION X.

Comme nous devons concevoir la Présence de Dieu dans les créatures raisonnables, et nous en servir pour conserver l'union de charité.

Vous pourrez concevoir cette Divine Présence en toutes les créatures raisonnables généralement, tout de même qu'en vous, étant certain qu'elle se retrouve intimement en chacun de nous, pour être le soutien de notre être et de nos opérations tant de nature que de grâce, et y produire tous les dons naturels et surnaturels qui s'y retrouvent. Et pour nous exciter à la charité chrétienne et fraternelle, si absolument nécessaire à la perfection, vous pourrez concevoir cette Divine Présence, produisant en tous vos /164/ prochains les motifs surnaturels, qui vous obligent de les aimer d'un amour tout divin, non comme simples créatures, mais comme une appartenance de Dieu même. Mais que dis-je une appartenance, il semble que ce Dieu présent en nous, prend tout son plaisir à nous former sur ses perfections divines, afin de nous rendre un objet digne d'amour, et nous obliger par ce moyen à l'union de charité. S'il nous donne une âme, elle est douée d'entendement, de volonté, et de mémoire comme lui, la rendant même capable de la même gloire que lui, de laquelle elle jouit dès cette vie en espérance. Enfin il semble être dans son centre quand il se rend présent à nous, n'ayant autre désir, s'il ne trouve point /165/ d'obstacles, que de nous enrichir de ses propres biens ; il y est comme dans son héritage, dans sa propre maison, et dans son palais, ses délices étant d'être avec les enfants des hommes.

Ce qui nous doit obliger très étroitement de regarder notre prochain comme une petite divinité, et comme une chose tellement unie et liée à Dieu, que nous ne pouvons aimer l'un sans l'autre. Et je voudrais que vous eussiez cette industrieuse prudence pour la conservation de l'union de charité, de ne regarder jamais en votre prochain que ces excellences divines, bouchant la vue de votre esprit à tous les défauts et imperfections, ou l'imbécillité de sa nature le peut porter. Eh ! Pourquoi une petite imperfection naturelle, une faiblesse d'esprit, une légère impatience, une petite impertinence, ou autres choses semblables, vous feront-elles /166/ quitter de vue les excellentes participations qu'il a avec Dieu ? Si vous observez ce conseil, il sera toujours l'objet de votre amour aussi bien que Dieu.

Que si vous voulez avoir une conception encore plus relevée de la Présence de Dieu, généralement en tous les hommes, tendant aussi à cette vertu de charité : c'est que comme toutes les personnes divines très présentes en elles-mêmes, s'aiment d'un amour infini et inséparable ; aussi cette amoureuse Présence qui se retrouve généralement en un chacun de nous, tend à nous unir non seulement avec Dieu par amour, mais aussi entre nous. Et à cet effet elle nous fait découler de sa charité infinie, les vertus nécessaires pour l'entretien de cette charité fraternelle, la

mansuétude, l'humilité, la miséricorde, la tolérance des imperfections, le pardon, l'oubli /167/ des injures etc. Et comme cette bonté infinie qui est en nous, nous rende ses biens communs en nous les communiquant, afin de nous unir plus étroitement à soi ; aussi cette Divine Présence qui se retrouve en tous les hommes, fait que les biens que nous avons reçu de sa libéralité, sont communs à notre prochain et à nous, et qu'ils servent pour nous unir plus parfaitement avec lui par union de charité. Voilà comme cette aimable Présence nous unit non seulement avec Dieu, mais aussi entre nous très parfaitement, afin qu'étant ainsi unis par union de charité, nous retournions à lui comme à la souveraine unité.

Quant aux actions extérieures que vous faites pour le service des autres, vous pourrez concevoir Dieu présent en vous-même opérant toutes ces choses, et vous incitant à les faire avec une grande charité ; car comme /168/ il se glorifie en lui-même par la charité infinie qu'il a envers les créatures raisonnables, aussi veut-il être glorifié par ces mêmes créatures, dans les œuvres faites pour cette charité. Si bien que la charité qu'il vous donne pour le prochain est une participation de sa charité infinie envers les hommes, de laquelle vous participerez plus parfaitement, à mesure que vous vous rendrez plus fidèle dans l'exercice de cette vertu. Rendez-vous donc propre cette divine charité dans la fidèle pratique de cette Présence de Dieu, car il n'y a point de vertu où il prenne plus de plaisir. Si vous écoutez ce Dieu charitable présent en vous-même, vous vous emploierez avec prudence, ferveur, allégresse, et persévérance pour votre prochain, même avec détriment de vos intérêts, auxquels la vraie charité n'est point /169/ attachée. Il faut dire de même quand les autres vous rendent du service, car vous devez concevoir cette Divine Présence en eux, vous pourvoir par un amour infini qu'elle vous porte de toutes vos nécessités. Et de même des actions que vous faites pour votre service, car cette aimable Présence vous donnant la force et l'industrie d'opérer, vous pourvoit par vous-même de vos besoins.

Mais afin que secondant le désir de ce Dieu de charité, vous vous perfectionniez en cette vertu dans la pratique de cette Divine Présence ; vous devez savoir que comme Dieu a créé l'homme, à l'image et semblance de l'amour qui est du à sa divinité, que nous ne lui devons jamais dénier. C'est pourquoi nous ne devons pas avoir égard si /170/ notre prochain est sage, courtois, libéral, ou doué d'autres qualités pour l'aimer, c'est assez qu'il porte l'image de la première beauté et bonté qui est souverainement aimable ; nous le devons chérir, l'honorer, lui souhaiter mille bénédictions, et nous employer volontiers pour son service, non pour l'amour de lui (puisque nous ne savons pas toujours s'il est digne d'amour ou de haine) mais parce qu'il porte le caractère de notre Père et créateur ; qu'il est capable de participer à ses biens surnaturels de grâce et de gloire, comme son enfant adoptif ; qu'il est membre vivant de Jésus, son héritage et son acquisition, qui ne lui a pas moins coûté que son sang et sa vie, qu'il est appelé à une même créance que nous, et qu'il participe d'un même pain savoir le sacrement d'amour et d'union, etc. /171/

Je ne saurais vous trop recommander une certaine douceur et facilité de mœurs, humble et charitable, qui supporte et s'accommode volontiers aux infirmités du prochain, que le B. Monsieur de Genève a tant recommandé dans ses livres. Facilité ou douceur, qui ne veut pas dire une mollesse ni un artifice politique, mais une vertu, qui prend son origine de la vraie charité et de la plus généreuse humilité : de sorte que si vous voulez avoir cette douceur si désirable envers votre prochain, il est nécessaire que vous ayez des entrailles d'amour pour lui, qui vous fassent compatir à ses infirmités tant corporelles que spirituelles, et en outre une connaissance de vos propres misères, qui affermira votre volonté dans le support de ses infirmités : car si vous ne l'aimez d'une véritable charité, ses infirmités ne vous toucheront pas ; et si vous avez /172/ l'orgueil dedans le cœur, vous n'en voudrez rien souffrir, mais le moindre mépris qu'il fera de vous, et la moindre de ses imperfections qui s'opposera à votre humeur ou inclination, vous portera dans le chagrin et impatience.

Cette douceur nous est si absolument nécessaire, que sans elle nous sommes incapables de conversation, à raison des humeurs des personnes qui sont si différentes, et le plus souvent opposées : ceux même qui font profession d'une piété particulière dans une vie commune ou religieuse, ressentent souvent des mouvements contraires à la charité, au moins en la partie inférieure. C'est cette douceur qui ôte tout ce qu'il y a de sauvage dans notre naturel, qui modère notre activité, qui apaise notre chagrin, et qui envoie des douces influences de bienveillance dans nos cœurs. Si vous avez /173/ cette vertu, elle ne vous permettra pas de reprendre une faute au même temps qu'elle aura été commise, car il arrive rarement que les esprits soient capables de correction en ce temps-là, mais vous attendrez le temps propre. Elle ne vous permettra pas aussi de vous opposer au mal qu'avec une mure délibération, de crainte que vous ne fassiez quelque faute en voulant empêcher des fautes ; et vous apprendra, qu'il est souvent nécessaire de souffrir que les affaires n'aillent pas si bien, afin de maintenir la paix. Elle fera que vous serez obligeant et respectueux envers tous, jusques à vous incommoder pour les accommoder ; que vous serez affable en vos paroles, selon les personnes, les temps, et les nécessités, sans toutefois dire à tout propos des paroles emmiellées qui sentent la flatterie ; et que vous conserverez toujours une sainte joie, qui /174/ modestement répandue sur vos actions et paroles, donnera de l'édification à ceux qui vous verront. Enfin cette douceur fera, que dans les infirmités et parmi les plus grandes amertumes, conserverez une suavité envers votre prochain, qui se perd ordinairement en cet état si on n'est bien sur ses gardes. Et ne perdez pas courage pour nous voir continuellement dans les occasions de contrariétés, car cette douceur ne s'acquiert jamais parfaitement si elle n'est pratiquée entre les répugnances, aversion, mauvaises humeurs, etc. la vraie paix ne consistant pas à ne point combattre, mais à vaincre.

Finalement pour vous rendre parfait en la vertu de charité aimez vraiment Dieu en la créature raisonnable, et la créature raisonnable en Dieu, en telle sorte que

personne ne vous soit rien, et que vous ne soyez rien à personne hors /175/ de Dieu ; car par ce moyen vous serez assuré, que les œuvres de charité que vous ferez au prochain, ne seront point mélangées de considérations humaines, ni attachées au sang, aux inclinations naturelles, et acceptions de personnes, telles que sont en vérité la plupart, qui n'ont que l'apparence de charité, à cause qu'elles n'ont pas de véritables motifs de charité.

INSTRUCTION XI.

Comme nous devons comprendre et entretenir la Présence de Dieu dans les créatures raisonnables, selon le rapport qu'elles nous ont.

Supposé ce que nous avons dit ci-dessus, que Dieu est inégalement présent dans les créatures, si nous les considérons selon les effets qu'il y produit, nous pourrons concevoir cette Divine Présence aux /176/ créatures raisonnables diversement, selon leurs offices et qualités, et selon le rapport qu'elles ont avec nous, et que nous avons avec elles.

Ainsi en nos supérieurs, nous pourrons concevoir Dieu présent leur donnant son autorité pour nous gouverner, et leur communiquant de sa sagesse, pour prudemment ordonner ce qui est nécessaire ; de sa providence, pour pourvoir charitablement à nos besoins ; de son amour pour compatir à nos infirmités ; et les autres vertus nécessaires, pour l'acquiescement de leur devoir. Et en nous comme sujets et inférieurs, nous le pourrons concevoir présent nous communiquant la révérence, la crainte, l'amour, et l'obéissance que nous leur devons ; et surtout un œil simplifié, qui ne considère en eux que l'autorité de Dieu, et Dieu même, en faisant abstraction de tous leurs défauts naturels ; car comme /177/ cette souveraine Majesté, se glorifie en lui-même de sa providence très ordonnée dans le gouvernement de ce monde ; de même il se glorifie, quand l'ordre qu'il a établi entre les supérieurs et les inférieurs est parfaitement observé. Remarquez bien, que tous les manquements que vous commettez contre la perfection de la vertu de l'obéissance, ne proviennent d'ailleurs, sinon de ce que vous détournez les yeux de votre esprit de dessus cette autorité, pour les jeter sur les défauts de vos supérieurs ; et que jamais vous ne serez parfait obéissant, jusques à tant que bouchant toutes les puissances de votre âme à leurs imperfections, vous considériez seulement en eux ce qu'ils ont de Dieu sur vous. Et quoiqu'il soit très convenable, que ceux que Dieu a appelés pour commander aux autres, soient doués de grande perfection ; si /178/ est-ce qu'ils ne sont point affranchis d'imperfections pour avoir la qualité de supérieur, mais il y sont sujets comme les autres.

Ainsi aux prêtres, nous le considérerons présent comme leur conférant une puissance et autorité toute divine ; et à nous une sainte affection de leur porter du

respect. Ainsi aux prédicateurs, et ceux qui nous enseignent la voie du ciel nous le concevrons présent, leur faisant découler de sa sagesse infinie les instructions qui nous sont profitables ; et à nous un désir de nous avancer dans la perfection. Ainsi aux personnes douées de sainteté, nous passerons jusques à Dieu présent en elles, et le concevrons comme une source de toute sainteté et vertu, leur départant la sainteté qu'elles ont, et à nous, une sainte affection de les imiter. Ainsi aux pécheurs, nous le considérerons présent comme recevant /179/ une injure d'eux, portant une grande haine à leurs péchés, tâchant comme un bon Père de les ramener dans leur devoir par ses grâces prévenantes, et en nous, nous incitant à une grande patience de leur malice ou faiblesse, et à un désir charitable de leur conversion. Et ainsi des autres personnes qui ont quelque rapport avec nous.

INSTRUCTION XII.

De la Présence de Dieu dans les créatures irraisonnables, et du profit que nous en devons retirer.

Quant aux créatures irraisonnables, qui sont comme autant de messagers qui nous annoncent la grandeur de Dieu et nous portent à sa connaissance (dit saint Paul) nous y devons considérer la Divine /180/ Présence les conservant et les gouvernant avec une sagesse infinie ; et se glorifiant en celles-ci, et rapportant à soi-même comme à leur source les perfections qui sont en elles ; et nous incitant par conséquent à lui référer toutes les excellences que nous y remarquons, le louant, bénissant, et lui rendant mille actions de grâces, de ce qu'il les a toutes anoblies de leurs belles propriétés pour notre service. Nous devons donc concevoir, qu'il nous fait du bien par ces créatures irraisonnables au moyen de sa Divine Présence ; qu'il nous échauffe par le feu ; qu'il nous rafraichit par l'eau ; qu'il nous fait respirer par l'air ; qu'il nous recrée par le vin ; qu'il nous nourrit par le pain et les viandes : qu'il contente notre vue et notre odorat par l'admirable diversité des fleurs ; et généralement qu'il nous oblige d'autant de bienfaits, comme il y a de propriétés dans les /181/ créatures destinées à notre service.

D'où vous pouvez tirer des saintes affections pour entretenir cette Divine Présence ; Lorsque vous prenez votre repas, admirant l'excès de cette bonté infinie, qui ne dédaigne point de vous nourrir dans les créatures ; Lorsque vous vous promenez en quelque jardin, lui référant et lui rendant mille actions de grâces, des belles propriétés que vous reconnaissez aux plantes, aux arbres, aux fleurs, etc. Et généralement lorsque vous recevez quelque soulagement dans vos nécessités par leur entremise, ou que vous jetez la vue sur celles-ci, vous devez concevoir Dieu présent en elles, leur communiquant les propriétés qu'elles ont, et vous élever à même temps à la considération de ces perfections infinies. Ainsi considérant la grandeur des cieux, vous vous porterez à penser à l'immensité de Dieu ; entendant

les foudres et les /182/ tonnerres, vous pourrez vous exciter à la crainte de ses jugements ; en voyant le soleil, la lune et les étoiles, vous inférerez sa beauté inconcevable ; en remarquant une si grande fécondité de la terre, vous admirerez son infinie libéralité envers les hommes ; et en la regardant dans sa fermeté et solidité, vous vous arrêterez sur son immutabilité. Et ainsi des autres créatures privées de raison selon la propriété qui reluira davantage en elles, les considérant comme autant d'ombres de la divinité.

Par ce moyen dans tous les services et les contentements que les créatures irraisonnables vous donneront, soit à vos sens extérieurs, soit à votre esprit, vous porterez votre pensée droit à Dieu qui y est présent opérant toutes ces choses et comme l'auteur et la source de toutes propriétés et de tout vrai plaisir, vous faisant goûter en elles /183/ ces petites parcelles de délices, afin de vous faire soupirer après lui votre unique plaisir et béatitude, dans le déplorable exil de cette vie.

O que nous serions heureux, si nous regardions Dieu en toutes les créatures, selon les desseins pour lesquels il y est présent, et que nous lui référions toute la beauté, toute la force, toute l'industrie, et toute la perfection que nous y remarquerions ; tant s'en faut qu'elles nous apporteraient du détriment (ainsi qu'en effet il arrive trop souvent, lorsque détournant notre vue de cette Divine Présence, nous nous arrêtons seulement sur ce qui flatte nos sens) que plutôt elles nous serviraient comme autant d'échelons pour monter à Dieu, suivant le dessein qu'il a eu en les créant ; car il les a tellement créées pour notre service et contentement, qu'elles nous /184/ doivent encore porter à l'aimer ; si bien qu'en toutes les choses créées, nous n'y devons rechercher que le créateur, et nous exciter comme par autant de témoignage de son amour à l'aimer plus parfaitement. D'où vous pouvez inférer combien notre aveuglement est déplorable, quand nous laissons arrêter notre affection, par les choses qui nous devraient aider à l'aimer davantage.

Vous pourrez pour conclusion, considérant les créatures en général, penser qu'elles sont toutes pleines de Dieu ; c'est pourquoi vous ne devez pas vous peiner pour trouver cette Présence tant aimable, non plus que les poissons se travaillent pour trouver de l'eau, et les oiseaux pour rencontrer l'air, vu qu'elle remplit toutes choses, et toutes choses sont en Dieu, comme une goutte d'eau au milieu de la mer.

Fin de la première partie.

LA VRAIE
PERFECTION
DE CETTE VIE
DANS L'EXERCICE
DE LA PRESENCE DE DIEU.

SECONDE PARTIE.

*Contenant les effets que cet exercice
Produit en l'âme, qui sont autant de
Degrés, par lesquels elle pourra par-
Venir à la perfection et union avec
Dieu.*

PREFACE.

Comme l'amour tend toujours à l'union, Dieu ayant été incité par amour, de se rendre présent à nous par l'être qu'il nous /186/ a donné en notre naissance, et de nous communiquer par sa Présence très féconde ses perfections divines, il n'y a point de doute que son but et son dessein, en se rendant ainsi présent à nous, ne soit de nous unir à lui, et qu'ainsi tous les effets de sa Divine Présence ne tendent à l'union. Je n'aurais jamais fait, si je voulais mettre ici tous les effets de cette Présence de Dieu, vu que nous lui sommes redevables de tous les dons de nature et de grâce que nous pouvons avoir ; ni pareillement si je voulais montrer comme ils tendent tous à l'union, vu qu'il n'y a rien en la nature et en la grâce, qui ne nous fasse retourner à la souveraine unité qu'est Dieu, si nous en faisons un bon usage.

Mais ayant entrepris par cette pratique de vous conduire à la perfection, qui n'est autre chose que l'union avec Dieu, je me contenterai de vous faire voir, que vous y rendant fidèle, vous y serez conduit comme par la main. Et d'autant que /187/ nous ne pouvons pas espérer d'y parvenir que par degrés, à cause de la corruption de notre nature, je mettrai ici six degrés, qui sont les principaux effets de cette Divine Présence, par lesquels nous pourrons monter à la perfection, et parvenir à cette union si désirable. C'est à savoir, le dépouillement de l'âme, l'ornement de l'âme par l'acquisition des vertus, la pureté d'intention, la connaissance et amour des divines volontés, l'abandon et repos en la conduite de Dieu, et l'union avec Dieu.

INSTRUCTION I.

Du dépouillement de l'âme, premier effet de cet exercice, et le premier degré pour parvenir à la perfection.

La nécessité et les avantages de ce dépouillement pour arriver à la perfection.

SECTION I.

Il y a de si bons auteurs qui ont traité de la mortification de l'homme intérieur et extérieur, qui n'est autre que ce dépouillement de l'âme, que je serais accusé de redites si je voulais m'y étendre en ce lieu, mais présupposant que sa pratique est assez amplement enseignée dans les /189/ livres qui traitent de cette matière, j'en donnerai seulement la moelle et la substance.

Mais auparavant je vous donnerai avis, de ne point regarder ce dépouillement et premier degré comme une géhenne d'esprit, ou comme un retranchement continu qui se fait avec des convulsions de notre nature ; car la plupart quand on leur parle de dépouillement, ils se persuadent que c'est un tourment continu, et cela vous donnerait de l'épouvante le considérant avec cette face. Ains regardez-le plutôt (ainsi qu'il est en effet) comme un état tout divin, qui décharge votre cœur de mille soucis inquiets de vous-même, des cruelles tyrannies de vos passions, et des géhennes insupportables de vos perverses inclinations. Ah oui cette heureuse purgation fait que notre âme ne voit plus que /190/ Dieu chez soi, au lieu qu'auparavant elle n'y voyait que la créature ; c'est elle qui répare toutes les pertes que nous avons fait par le péché d'Adam, et nous rejoint parfaitement à Dieu.

Or afin que vous puissiez dans ce premier degré seconder le dessein de Dieu intimement présent en vous, et vous rendre capable de ce premier effet que produit en nous sa divine Présence ; vous devez savoir, que l'homme participant selon la raison ou partie supérieure de son âme à la nature de Dieu, étant fait à son image, et selon son appétit sensitif ou partie inférieure participant à la nature des bêtes, il peut faire choix, doué de liberté comme il est, de mener ou une vie céleste et divine, ou une vie terrestre et animale. S'il vit selon la raison (principalement quant elle est éclairée de la lumière de la foi, /191/ et des dons surnaturels de la grâce) sa vie sera toute divine, n'ayant que des pensées du ciel, conversant familièrement avec Dieu, et étant tout occupé à faire ses saintes volontés. Mais s'il vit selon les mouvements déréglés de ses passions, sa vie sera toute bestiale, et il deviendra semblable aux animaux en ses désirs et en ses actions. C'est pourquoi le psalmiste déplorant le mauvais choix que le premier homme avait fait par sa chute, dit que n'ayant pas fait d'état de l'honneur qu'il avait reçu en sa création, il est devenu

comme les animaux sans raison : *Homo cum in honore esset non intellexit, comparatus est jumentis*, etc. Ps.48.

Et d'autant que ce péché héréditaire étant descendu jusques à nous, a tellement blessé notre nature, que nous ne pouvons nous porter à Dieu qu'avec peine et répugnance, /192/ principalement de la part de notre appétit sensitif, qui s'étant perverti, se porte plus ordinairement à des objets contraires à la loi de Dieu, nous ne pouvons espérer de parvenir à cette vie divine et céleste, qu'en lui déniait ce qu'il demande contre la droite raison, et contra la volonté de Dieu ; ce qui se fait par le moyen de cette purgation ou dépouillement. De sorte que ce degré nous fait remonter au premier état de notre création, sinon parfaitement, dans une entière correspondance de tout l'homme intérieur avec son créateur, au moins dans l'ordre que Dieu demande de nous en cette corruption de nature, savoir que notre raison soit entièrement obéissante à sa Majesté, et qu'elle ne se rende point servante et esclave de notre appétit par une volontaire condescendance.

Et je dirais volontiers que toute /193/ la perfection de l'homme, si nous la considérons de sa part, consiste en ce dépouillement, d'autant que par celui-ci il perd ce qui est du sien, pour acquérir ce qui est de Dieu. Je dis (si nous la considérons de sa part) car il y a une perfection qui dépend de notre coopération aux grâces de Dieu, qui consiste à ôter de nous ce qui empêche son union ; et il y en a une autre qui dépend plus immédiatement de Dieu, et à laquelle la créature contribue peu ou point, qui n'est autre chose que cette même union. Or pour acquérir cette première perfection qui est celle proprement que Dieu demande de nous, il est absolument nécessaire que nous travaillions par la pratique d'une fidèle purgation, afin de détruire les habitudes du péché qui sont en nous, pour y établir à même temps les vertus chrétiennes ; et quand l'âme est entièrement /194/ purgée, et qu'elle n'a plus d'obstacles qui l'empêchent de s'unir à Dieu, c'est à lui à faire le reste, et l'attirer au degré d'union qui lui plait : si bien que tout notre soin, tout notre travail, et toute notre industrie, doit être employée pour parvenir à ce tant désirable dépouillement, qui nous rend capables d'une si heureuse union.

C'est pourquoi nous devons aimer ce de gré, en la vue de la gloire de Dieu et de notre intérêt, plus que tous les autres, étant si absolument nécessaire, tant pour conserver ce qu'il y a de plus noble et d'excellent en notre nature, savoir une inclination et capacité de nous unir à Dieu, que pour lui en ôter les empêchements : car tout de même que le feu étant retenu d'élaner les flammes par quelque empêchement, si on lui ôte cet empêchement, soudain s'élève vers le /195/ ciel qui est son lieu naturel ; ainsi notre âme qui est une substance spirituelle et créée pour Dieu seul, si elle vient à être affranchie du poids et des liens de ses passions dérégées, qui la tiennent engagée aux choses d'ici-bas, se portera et s'élanera incontinent à Dieu comme à son centre et à sa fin, pour y trouver son repos. Et cela est commun à toutes les choses créées, de ne point trouver de repos que dans la jouissance de leur fin, et de s'éloigner autant qu'elles le peuvent de tout ce qui les en détourne. Et notre âme toute spirituelle, sera-t-elle inférieure en cela aux choses

inanimées ? Mais plutôt ne se portera-t-elle pas vers sa fin, qui est Dieu, avec d'autant plus grande activité, qu'elle ne trouve que trouble et inquiétude hors lui ? Et ne se fera-t-elle pas quitte vite de tout ce qui l'empêche de s'y aller unir heureusement ? Que /196/ si les dérèglements de nos passions, comme une matière étrangère, la tiennent attachée ici-bas, et l'empêchent de se porter vers cette fin tant aimable, pourquoi ne prendrions-nous peine de rompre promptement ces liens importuns, par la fidèle pratique d'une sainte purgation ?

C'est nous rendre ennemi de nous-mêmes, et le tyran de notre cœur que d'en négliger les pratiques, étant véritable, que toutes les peines et troubles intérieurs qui nous travaillent, ne proviennent que du dérèglement de notre nature, et que tout esprit immortifié sera le bourreau de soi-même, et ne jouira jamais d'aucun repos ; car comme pourrait-il demeurer en paix, en s'opposant au dessein que Dieu a eu en le créant ? Comment pourrait-il jouir d'une vraie tranquillité, tandis qu'il s'éloigne de ce /197/ qui seul lui en peut donner la jouissance ? Et ne nous laissons pas séduire (je le répète encore) par l'ennemi juré de notre perfection, nous persuadant que la pratique de ce saint dépouillement nous met dans des continuelles tristesses et angoisses d'esprit ; mais plutôt suivant le conseil de saint Jacques, faisons une fidèle recherche de la source de tous les chagrins et inquiétudes que nous ressentons, et nous trouverons que ce n'est autre chose que le dérèglement de notre appétit, *Unde bella et lites in vobis nonne ex concupiscentiis vestris ?* Jc 4.

Et quand nous n'aurions autre tourment et géhenne d'esprit, en suivant les mouvements déraisonnables de nos passions, que les remords de conscience qui ne nous laissent pas un seul moment en repos, nous devrions nous résoudre à leur déclarer une guerre irréconciliable. /198/

Je voudrais que ces âmes aveuglées, voulussent faire leur profit des semonces et remontrances pleines d'amour, que Dieu intimement présent en elles leur fait si souvent ; car je ne doute point que ce Dieu de bonté, si désireux de notre perfection, ne leur dise souvent les paroles au fond de leur cœur, qu'il commanda autrefois à son prophète Jérémie de dire au peuple juif, pour le ramener à son devoir, *Usquequo deliciis dissolveris filia vaga ? Revertere revertere ad civitates tuas istas.* Cap 31. Comme s'il disait : Pauvre âme appelée à une vie toute divine, à une vie de paix et de repos, pourquoi te laisses-tu ainsi dissiper dans la recherche inquiète des vains contentements des sens ? Pourquoi quittant la vue de mon aimable Présence te rends-tu vagabonde, pour chercher parmi les choses créées quelque contentement étranger ? Eh ! Retourne, retourne /199/ dans ta vraie demeure et dans ton lieu de délices ; retourne à moi, car je suis l'unique objet qui te peut contenter ; je suis ta fin et tout ton bonheur, et jamais ton cœur n'aura un moment de repos dans la poursuite de toute autre chose. Tu te trompes de penser trouver ton compte, en accordant à tes désirs ce qu'ils te demandent ; tu n'y trouveras que peine et inquiétude ; et je te fais juge toi-même, si jusques à présent tu

y as trouvé aucun vrai repos ; que plutôt, tu n'as été troublée en ton cœur, qu'autant que tu t'es abandonné à l'immortification de tes passions. /200/

Suite de la même matière, et que la pratique de la Présence de Dieu est un puissant motif pour parvenir à ce dépouillement.

SECTION II.

Pour preuve de ce que nous venons de dire, je voudrais que nous fissions une fidèle revue sur notre vie passée, et nous y remarquerions clairement cette vérité, que nous n'avons jamais été blessés que par nous-mêmes, et que notre appétit immortifié a été le tyran et le bourreau de notre cœur. Voyez-moi, je vous prie, une personne qui a ses intérêts en affection, et qui prend ses désirs et inclinations pour règle de ses actions, à peine est-elle une heure sans être travaillée en son cœur de nouvelle peine ; tantôt la /201/ passion de colère la troublera, au moindre obstacle qui s'opposera à ses desseins ; maintenant elle sera agitée du vent de vanité ; autrefois elle sera secouée de la passion de jalousie, ou d'ennui ; tantôt les aversions la travailleront ; autrefois la tristesse l'accablera ; maintenant elle sera dissolue en des vaines allégresses ; et si elle se porte à aimer dérèglement quelque créature, ô Dieu quel tourment elle endurera tôt ou tard ! Et ainsi des autres passions, qui ne la laisseront pas un moment en repos. Et c'est un objet digne de compassion de voir, qu'autant que cette personne s'étudie à se satisfaire elle-même, autant multiplie-t-elle son tourment intérieur, qui s'augmentera toujours davantage, à proportion que ses inclinations et passions se fortifieront par des mauvaises habitudes.

Au contraire une âme qui entreprend /202/ ce saint dépouillement, elle vit en un grand repos, et jouit d'un calme tout à fait désirable ; elle n'est point sujette à ces tyrannies, son intérieur est en paix et en liberté, et semble être rentrée dans l'heureux état, d'où elle était déchue par la chute d'Adam. Que si ses passions se réveillent parfois, comme la raison leur a toujours commandé, leurs mouvements sont bientôt apaisés ; ou si elle ne peut tout à fait les réprimer, elle les souffre avec patience, en vue de son unique amour, qui lui est présent, sans que son cœur en soit beaucoup troublé, d'autant qu'elle ne s'en rend pas esclave par une volontaire condescendance. Et qui est-ce qui sera si stupide et si aveuglé, qui n'accorde que cette âme jouit d'un contentement tout autre que celui des sens, et que son état ne soit mille fois plus désirable, que celui d'une âme qui ne veut /203/ point entreprendre ce saint dépouillement.

Il est vrai que ses commencements semblent difficiles, surtout aux personnes qui ont fortifié leurs mauvaises inclinations par des longues habitudes ; et c'est la cause pourquoi elles trouvent ce dépouillement si affreux, et qu'elles reculent au moindre obstacle qui se présente, se persuadant qu'elles n'y pourront jamais arriver. Que si elles l'entreprenaient avec une constante résolution, elles trouveraient toujours le travail plus léger dans la continuité, et expérimenteraient qu'il y a encore moins de peine dans les violences de ce commencement, que d'être exposées à la tyrannie de leurs passions comme devant. Mais pourquoi dans les répugnances et difficultés que nous y rencontrerons, ne nous rendrions-nous aux douces mais pressantes semonces de ce Dieu /204/ d'amour si présent en nous, qui nous y convie sans cesse ? Pourquoi ne ferions-nous mourir cette nature corrompue, puisqu'elle ne portera jamais les fruits d'une véritable perfection si elle ne meurt ? Allons, allons à la destruction et totale ruine de notre vie imparfaite, puisqu'elle nous sert de passage à une si éminente ; Quittons promptement tout ce qui flatte nos sens, chatouille nos pensées, et fomenté nos passions, puisqu'il n'y a que du créé à perdre, et un bien infini à gagner ; de l'imperfection à laisser et de la perfection à acquérir ; Quel plaisir d'avoir Dieu placé dans notre cœur, et goûter à longs traits la douceur et suavité de son esprit, au lieu d'être tyrannisés par nos passions ? Rompons les chaînes qui nous ont si fort garroté jusques à présent, et usons hardiment de la liberté des enfants de Dieu qui nous est offerte ; ne /205/ soyons plus captifs et prisonniers à l'avenir sous la tyrannie de si cruels bourreaux, ains secouant ce joug insupportable, jouissons de l'heureuse tranquillité de ce saint dépouillement : Et puisqu'il le faut nécessairement entreprendre, si nous voulons arriver à quelque perfection, ne différions point davantage, car nous ne ferions autre chose qu'augmenter la difficulté.

Nous ne pouvons point avoir un motif plus puissant pour y parvenir, et passer constamment par-dessus toutes les difficultés qui l'accompagnent, que le pratique de la Présence de Dieu ; c'est le plus pressant aiguillon que nous pouvons prendre, pour nous faire quittes promptement de tout ce qui nous empêche de nous unir à lui : car quand nous penserons sérieusement, que par une inclination vraiment affectueuse, il se rend intimement présent /206/ à nous, afin de nous attirer et lier à soi, comment ne mettrions-nous la main à l'œuvre, pour ôter ce qui est déplaisant à ses yeux, et nous rendre capable de son union ? Et puis sa Divine Présence faisant découler sur nous la raison, qui est un rayon de son infinie sagesse, nous fait voir clairement, que c'est une chose si propre et si naturelle à l'homme de vivre selon celle-ci, qu'à même temps que nous nous en éloignons, pour nous donner lieu au dérèglement de quelque passion, nous ressentons aussitôt une sévère répréhension en notre propre conscience, laquelle étant aussi un effet de cette Divine Présence, nous instruit par là, que nous devons retourner à lui par la pratique d'une fidèle mortification. Ajoutons à cela le mauvais traitement, et la tyrannie que Dieu permet que nos passions exercent sur nous, lorsque nous leur /207/ obéissons. Mais surtout l'inclination qu'il donne à notre âme, de trouver seulement son repos en lui, inclination qui nous devrait obliger, de ne détourner jamais notre vue de cet objet

infiniment parfait et accompli : ce qui nous causerait en peu de temps une entière purgation de tout ce qui est dérégulé et imparfait en nous ; car comme le soleil chasse les ténèbres de la nuit, ainsi cette Divine Présence bien pratiquée, chasserait toutes nos imperfections jusques aux plus petites ; et comme les métaux se purifient dans le feu ; de même notre âme se purifierait en la Présence de ce Dieu divin.

Eh comment le dérèglement de nos passions pourrait-il subsister, avec la pensée que ce Dieu de paix fait sa demeure en nous ? Comment donnerions-nous lieu à la première passion qui est l'amour, en nous laissant aller à l'affection imparfaite des créatures, /208/ si nous pensions que cette beauté et perfection infinie, qui seule nous peut contenter, se rend présent à nous, avec un si grand désir de nous enrichir de ses propres biens ? Qui osera se laisser aller aux sentiments de haine et d'aversion contre le prochain, s'il considère que Dieu qui lui est présent, tolère les pécheurs avec tant de douceur, et lui commande si expressément d'aimer le prochain conjointement avec lui ? Qui ne réprimera les mouvements d'une bouillante colère, en la Présence de ce Dieu pacifique, qui ne fait sa demeure que dans un cœur humble et débonnaire ? Qui se donnera en proie à la tristesse pour les accidents de cette vie, ayant au-dedans de soi la vraie joie et liesse ? Et si le soleil arrivant sur la terre réjouit toutes choses, combien davantage cette Divine Présence, vraie lumière de notre âme, la doit-elle /209/ réjouir ? Qui se laissera aller à des craintes et des appréhensions mal fondées, ayant au-dedans de soi pour sa défense et protection le même Dieu ? Et ainsi des autres passions.

Je laisse à part l'inclination que l'on pourrait avoir au péché mortel, car qui serait si hardi, que de se bander directement contre celui, qui est dedans soi le soutien de sa vie, son souverain bienfaiteur, et son unique espérance ? Qui serait si téméraire, que de donner consentement aux suggestions du diable, et se ranger de son parti, en la Présence de cette Majesté redoutable, qui a le pouvoir de le livrer à la rage de cet ennemi de son salut ? Qui serait si impudent, que d'accepter dans son cœur les sales importunités de la chair, en la Présence de celui qui le peut anéantir ? Ô il ne faut point douter, que cette pratique ne produise en l'âme une grande affection vers la /210/ pureté : c'est pourquoi ceux qui ressentent de l'inclination vers les plaisirs sensuels, ne peuvent pas prendre une pratique plus utile que celle-ci ; car comme la cire de soi jaune et pâle exposée au soleil, devient toute blanche, de même une personne qui aura inclination à ses plaisirs, étant toujours exposée à ce soleil de la Divine Présence par une fidèle pratique, deviendra enfin toute blanche en pureté. Eh comment demeurerait-elle dans l'impureté, parmi l'heureuse familiarité qu'elle aurait avec ce Dieu de pureté ? Comment oserait-elle caresser sa chair, en la Présence de cette Majesté son roi et son époux qui n'a rien tant en horreur que les impuretés volontaires ? Et ainsi des autres péchés. D'où vient que le psalmiste, donnant la raison pour laquelle le pécheur s'abandonne si librement au péché, dit que c'est à cause qu'il n'a /211/ pas Dieu devant les yeux, *Non est Deus in conspectu ejus, inquinatae sunt viae ejus* Ps 9. Et l'Écriture sainte parlant de la réprobation du perfide Caïn, ne dit-elle pas qu'il sortit de la Présence de Dieu,

Egressus Cain a facie Domini. Gn 4. Et l'enfant prodigue, pour avoir quitté la Présence de son père qui le maintenait en son devoir, ne se précipita-t-il pas en un abîme de péchés ?

Il est donc certain que la Présence de Dieu donne le calme à toutes nos passions, voire c'est elle qui règle la partie supérieure de notre âme, et tout notre extérieur, si elle est fidèlement pratiquée de nous ; car comment appliquerions-nous notre entendement à des connaissances curieuses, pendant que cette Divine Présence ne nous convie qu'à des vérités toutes célestes et surnaturelles ? Comment ferions-nous notre propre volonté au détriment de celle /212/ de Dieu, vu que l'un des principaux effets de cette Présence Divine (ainsi que nous verrons ci-après) est de nous faire connaître et aimer ses volontés ? Enfin comment tout notre extérieur ne sera-t-il composé modestement en la Présence de cette Majesté, vu que la présence de quelque personne de qualité nous oblige si fort à cela ?

Mais remarquez que cette purgation ne se doit pas entendre généralement d'un dénuement de toutes nos passions et inclinations, ains seulement des mauvaises ; d'autant qu'il y en a qui nous peuvent servir pour aller à Dieu, lesquelles il ne faut pas détruire, mais seulement ôter ce qui est d'imparfait, et les perfectionner toujours davantage. En après ne pensez pas qu'il soit toujours en votre pouvoir d'empêcher les mouvements des passions, ou sentiments de nature aux contraires événements, /213/ c'est assez que vous soyez éloigné du consentement de ceux, qui auraient quelque apparence de péché. Et c'est en cela proprement que consiste l'état de dépouillement, de réprimer autant qu'il est en nous les dérèglements des passions ; ou si nous ne pouvons totalement empêcher leurs sentiments, de ne les pas au moins accepter dans la partie supérieure, mais continuer d'agir selon celle-ci nonobstant leur importunité ; ce qui est vivre selon l'esprit et non selon la chair, selon Dieu et non selon la nature.

Au reste je vous donnerai ici un avis fort important. C'est que quand vous serez purgé des affections mauvaises, et que tout votre désir sera de plaire à Dieu, et de vous avancer dans la perfection, si les divines consolations vous sont offertes (comme c'est l'ordinaire de Dieu de les élargir en cet /214/ état, afin d'affermir la volonté dans le bien) de prendre garde de ne les pas recevoir avec avidité ; mais plutôt d'y renoncer de temps en temps, les acceptant humblement dans le dessein de Dieu présent en vous, non pour autre fin que pour vous porter dans la perfection. Que si vous les convertissiez à votre propre goût, comme tout affamé de ces douceurs célestes, vous vous en rempliriez avec tant d'appétit que vous seriez dans des convulsions insupportables lorsque Dieu vous les ôterait, qui serait tôt ou tard, étant nécessaire qu'il vous en dépouille, pour empêcher que vous ne vous en rendiez propriétaire.

Comme nous devons prendre ce dépouillement dans celui de Jésus se mortifiant pour notre amour.

SECTION III.

Encore que je n'ai pas mis l'imitation de Jésus-Christ entre les effets de la Présence de Dieu, néanmoins il n'y a point de doute, que ce ne soit son principal ; et que comme le Père éternel l'envoyant sur la terre par une souveraine dilection, nous a commandé très étroitement de l'écouter et de le suivre ; ainsi continue-t-il par son intime Présence, de nous inspirer avec la même dilection l'imitation de ce sien Fils, prenant tout son plaisir en lui, et en ceux qu'il voit revêtus de son Esprit ; car comme l'objet et le contentement de la vue, est la couleur et la lumière ; ainsi /216/ l'objet et le contentement du Père éternel, n'est autre que cet unique bien-aimé, et ceux qu'il voit teints et colorés de la très belle couleur de son imitation, et resplendissant de la lumière éclatante de ses divines vertus. Aussi la cause principale pour laquelle il nous l'a donné si libéralement, n'est autre que pour nous faire recouvrer sa divine semblance, que nous avons perdus par le péché héréditaire ; d'autant que tout le désir de ce Père céleste, est d'avoir des enfants qui lui ressemblent en toutes choses ; et comme nous ne pouvons espérer de parvenir à cette heureuse ressemblance en cet état de corruption, Dieu étant un pur esprit et nous n'étant que chair ; pour s'accommoder à notre faiblesse, il nous a envoyé ce sien Fils très parfait imitateur de soi-même, pour prendre ici-bas une chair mortelle, y mener une vie, et y exercer /217/ des actions humainement divines et divinement humaines, afin que nous perfectionnant sur lui, nous puissions recouvrer cette divine ressemblance. C'est pourquoi puisqu'une si grande faveur nous est offerte, rendons-nous semblables à notre Père céleste, dans la vue de son intime Présence, en imitant celui qui lui est entièrement semblable, et qui contient en soi toutes ses perfections infinies.

Or pour y arriver, il faut commencer par ce dépouillement ; et le grand apôtre nous le propose en sa 2^e aux Cor. 4 comme l'unique moyen pour manifester en nous la vie de Jésus-Christ, et faire connaître comme nous faisons profession de l'imiter, étant véritable que nous ne pouvons former en nous l'image de ce nouveau Adam, que nous ne brisons l'image du vieil Adam ; si bien que ce serait rejeter la perfection que /218/ Jésus-Christ nous est venu prescrire en terre, que de rejeter ce dépouillement. Sur quoi vous devez savoir, qu'encore que la chair mortelle et passible de Jésus fut très innocente et sans tache, néanmoins elle était l'image et la figure de la vie imparfaite et vicieuse, que nous avons héritée par le péché de notre premier père. Pour cette cause, comme il a été nécessaire, que ce réparateur de notre nature expirât sur le calvaire, pour trouver dans sa mort une vie nouvelle et glorieuse, exemptes de toutes les misères de cette vie, et de tous les abaissements qu'il avait pris volontairement pour notre amour ; aussi est-il nécessaire, que nous procurions en nous la mort du vieil Adam, et l'anéantissement de ce que le même

apôtre appelle le corps du péché, pour nous revêtir de la ressemblance de la vie de Jésus le nouveau Adam, créé en justice et /219/ sainteté. Tellement que la vie de Jésus se mortifiant, à cause des marques et images qu'il avait de nos péchés, est l'exemplaire de ce dépouillement, que nous devons embrasser pour arriver à la perfection.

Représentons-nous donc souvent, que Dieu intimement présent en nous, nous propose ce divin réparateur de notre nature, pour modèle d'un parfait dépouillement. Et commençant par les mortifications extérieures, desquelles suivent ordinairement le règlement des puissances intérieures, pensons qu'il nous remet devant les yeux la dureté de la crèche de ce dauphin du paradis en sa naissance, les rigueurs de l'hiver dans cette étable toute déchirée, et le fâcheux exil qu'il fut contraint d'entreprendre ; pour nous apprendre, que dès son bas âge il a aimé les pratiques de mortifications. /220/ Autrefois qu'elle nous représente, combien sa vie cachée a été austère, pauvre, et laborieuse, travaillant de ses mains ; mais surtout comme il a passé ses dernières années en veilles, jeûnes, oraison, solitudes, voyages pénibles, prédications, et autres fatigues ; et enfin qu'il l'a voulu finir dans l'ignominie, dans les infections, et dans les plus cuisantes souffrances et horribles tourments qui ont jamais été ; pour nous apprendre une belle leçon, de laquelle nous devons faire un grand état, puisqu'elle nous est tracée par les caractères de son sang ; De faire un entier divorce avec tous les plaisirs de nos sens, qui nous peuvent éloigner de la perfection ; et de faire un fort petit état de notre corps durant cette vie, et de nous soucier fort peu de le voir souffrir par maladies, infirmités, pauvretés, et autres mésaises, /221/ qui nous arrivent par l'ordre de la divine providence.

N'est-ce pas bien la raison que nous le traitons de la sorte, puisqu'il ne veut point s'accommoder aux volontés de Dieu, et qu'il tâche de nous perdre par ses importunités déraisonnables. Et ce serait un trop grand désordre de le laisser régner en cette vie, puisqu'il est destiné par la malédiction de Dieu à la peine et au travail ; il s'est rebellé contre son Dieu, il faut qu'il en fasse la pénitence, sur l'espérance d'être glorieux en l'autre vie avec l'âme ; c'est là son partage il faut qu'il ait patience. Et nous le devons dresser à cela, si nous voulons arracher nos mauvaises habitudes, acquérir les vertus qui nous sont nécessaires, et conserver en nous le trésor de la grâce ; étant véritable, que les mauvaises habitudes s'insinuent, et s'entretiennent doucement dans notre cœur parmi /222/ une trop grande délicatesse, les vertus n'y trouvent point d'entrée, et la grâce s'y dissipe petit à petit. Mais prenez garde sous ce prétexte, de ne point entreprendre des austérités indiscretes, ains suivez en cela exactement l'ordre qui vous sera donné par votre directeur, de crainte que votre indiscretion ne vous conduise dans une impuissance de ne jamais rien faire qui vaille.

Formez si vous pouvez votre extérieur, sur l'admirable modestie qui paraissait en ce divin exemplaire lorsqu'il était sur terre ; et ne négligez pas les mortifications des sens, sous prétexte qu'elles semblent peu de chose, mais faites-

en d'autant plus d'état, que le dérèglement de l'intérieur commence par l'extérieur. Souvenez-vous, que le péché est entré au monde par l'immortification de la première femme qui se laissa aller à écouter curieusement /223/ le serpent, et à regarder, toucher, et goûter le fruit défendu. C'est pourquoi commencez par votre extérieur de rétablir en vous le vel ordre, qui était en ce premier état de la justice originelle, fermez vos y eux, et bouchez vos oreilles et tous vos autres sens à tous les objets, qui peuvent apporter quelque trouble à votre intérieur, et vous faire perdre de vue la Présence de Dieu.

Quand à la mortification de l'appétit sensitif, encore que l'humanité sacrée de Jésus ne fut sujette aucunement aux dérèglements, que nous ressentons en cette partie inférieure de notre âme, à cause qu'il la maintenait en un si bon ordre, qu'elle ne prévenait jamais la raison, cela étant du à la dignité de sa personne ; si est-ce que Dieu intimement en nous-mêmes, nous propose pour modèle du bel ordre qui doit être /224/ en notre appétit, celui qui était en ce divin sauveur, puisqu'il nous a été donné, pour nous faire rentrer autant parfaitement que nous pourrions, par l'exemple de sa vie, dans le premier état de notre création d'où nous étions sortis par le péché. Et quoiqu'il n'y ait eu par conséquent aucun dérèglement aux passions (si je les osais ainsi appeler) de son appétit, ainsi que nous expérimentons en nous-mêmes, mais qu'elle aient été en lui des saintes affections naturelles, que sa raison excitait pour faire paraître la vérité de sa nature humaine ; néanmoins nous le devons prendre pour modèle d'une sainte modération dans nos passions, puisqu'il nous a été donné du ciel, pour nous enseigner les sujets et les objets, pour lesquels nous devons avoir des passions, l'empire que nous devons avoir sur elles, et les circonstances et modérations /225/ avec lesquelles nous en pouvions et devons user.

Pour cette cause il a voulu expérimenter les effets d'une extrême tristesse, et d'une crainte excessive du genre de mort qui lui était préparé ; pour nous apprendre, d'avoir recours à Dieu en l'oraison quand nous en serions assaillis. Il a donné lieu à sa colère, en reprenant aigrement S. Pierre, de ce qu'il le détournait du dessein qu'il avait de souffrir l'ignominie de la crois ; pour nous enseigner, comme nous devons nous opposer constamment à ceux, qui nous détourneraient du chemin du ciel. Il s'est laissé emporter plusieurs fois au zèle qu'il avait pour l'honneur et la gloire de son Père, comme il fit, quand il chassa du Temple ceux qui le profanaient en vendant leurs denrées ; pour nous apprendre le zèle que nous devons avoir de la gloire de Dieu. Il a témoigné de la haine contre /226/ les vices, et surtout contre l'hypocrisie des pharisiens, pour nous enseigner combien nous devons avoir le péché en horreur, et surtout une sainteté simulée si contraire à l'humilité, qu'il était principalement venu prêcher au monde. Et ainsi des autres propassions qui étaient en son appétit sensitif.

En quoi nous avons des obligations infinies à cet aimable rédempteur, de s'être abaissé jusques à ce point, que de nous avoir voulu enseigner par lui-même la mortification de la puissance, qui est demeurée plus dérégulée par le péché, nous

acquérant à cet effet par sa mort, une grâce et une force toute divine, par laquelle nous la pourrions ramener à son devoir. Cette sagesse était réservée à cette sagesse incarnée, et n'y avait qu'elle qui nous la pût enseigner comme il fallait, et nous ne pouvions jamais espérer /227/ de jouir d'une vraie paix intérieure, pour le grand dérèglement de cette puissance, si ce Dieu de paix ne fût venu nous l'annoncer en personne, et fortifier nos cœur d'une vertu toute céleste, contre les mutineries et s éditions de ce petit peuple de nos passions. Or quoique la grâce fasse le principal en cette guerre, néanmoins il est absolument nécessaire que nous prenions les armes en mains, pour coopérer avec celle-ci, et en empêcher les dérèglements : mais surtout nous devons être attentifs de réprimer les mouvements de la passion qui aura plus d'empire sur nous.

Et d'autant que la passion d'amour est celle qui donne le branle à toutes les autres, nous devons surtout empêcher, qu'elle ne se porte vers aucun objet sensible, qui soit préjudiciable à la perfection ; car elle soulèverait à même temps subtilement toute cette mutine populace des passions, /228/ qu'il ne nous serait pas aisé d'apaiser par après. Si nous voulons aussi l'entretenir en son devoir, n'entreprenons jamais rien avec un dé sir passionné d'en venir à bout, car notre cœur serait troublé au moindre obstacle qui se présenterait ; mais remettons-en l'événement, à ce qu'il plaira à la divine providence en ordonner, et terminons s'il est possible tous nos désirs, et toutes nos affections à Dieu seul intimement présent en nous : par ce moyen, nous anéantirons bientôt tous les dérèglements de cette passion, et lui ferons prendre une vie toute sainte, dans l'unique poursuite du divin amour.

Que si nous ne pouvons vivre sans aimer sensiblement, ce Dieu présent en nous, nous convie de terminer tout notre amour et tous nos désirs en Jésus, l'objet sensible le plus aimable qui ait jamais été, et qui seul mérite d'être aimé de tout notre /229/ cœur. C'est dans l'amour de ce divin objet que nous devons faire trépasser favorablement toutes nos affections, leur faisant perdre la vie et le mouvement pour toute autre chose. Et le plus court moyen d'anéantir bientôt tous les dérèglements de nos passions, et surtout de cette première et principale, c'est de poursuivre uniquement son amour, dans lequel elle prendra une vie toute céleste et surnaturelle. Qui nous empêchera, je vous prie, d'avoir de l'amour sensible pour celui, qui a perdu pour notre amour tout sentiment et sa propre vie ? Et puis, tout ce qui peut contenter notre désir se retrouve parfaitement en lui : Désirions-nous de la beauté ? Il est Dieu et homme tout ensemble, et contient toutes les beautés naturelles et surnaturelles que nous pouvons souhaiter. Nous plaisons-nous à une douceur et affabilité ? Il a pour devise, je suis doux et /230/ humble de cœur, et le miel de douceur distille continuellement de ses lèvres. Désirons-nous des caresses amoureusement sensibles ? Nous ne les expérimenterons que trop, si quittant l'affection des créatures, nous nous donnons tout à son amour.

Qui nous empêchera encore d'employer vers cet objet infiniment aimable, les mouvements de notre cœur, que nous exercerions vers quelque créature que nous aimerions sensiblement ? Pensons à lui, sinon continuellement, au moins le plus

souvent que nous pourrons. Témoignons-lui plusieurs fois le jour la fidélité que nous lui avons promise. Excitons-nous à son amour, par la considération de ses perfections ravissantes. Embrassons-le saintement en esprit, mais avec un grand respect, en témoignage que nous /231/ sommes tout à lui. Mettons notre bouche avec toute révérence dessus la plaie sacrée de son côté, et là suçons à longs traits ce sang virginal, qui a la force de faire perdre le souvenir de tout amour sensible, et sensuel vers les créatures. Enfin unissons notre cœur et notre esprit heureusement au sien, afin que tout transformés en lui, nous vivions de sa vie et opérions selon ses volontés. Ceci soit dit pour confondre ces épouses infidèles de Jésus, lesquelles après lui avoir consacré entièrement leur cœur, vont recherchant du contentement dans l'amour sensible des créatures, comme si ce divin objet n'avait pas tous les attraits, qui les peuvent obliger de l'aimer si elles s'y laissaient gagner : et que ces âmes ravalées, n'espèrent jamais aucune perfection, tandis qu'elles se donneront en proie à cet amour imparfait, lequel est d'autant plus contraire à la /232/ perfection qu'il désunit notre cœur de Dieu pour le donner à la créature.

Si vous avez soin d'ôter à cette première passion tout ce qui lui peut causer du dérèglement, vous n'aurez pas beaucoup de sujet de vous colérer ; car la colère ne s'excite ordinairement en nous, que lorsque nous sommes contrariés dans la poursuite d'une chose que nous affectionnons, pour repousser les obstacles qui nous empêchent, ou son acquisition, ou sa jouissance. Cette passion étant une des plus importunes et des plus fréquentes, à cause des événements contraires qui se présentent sans cesse durant cette vie, vous devez avoir un soin particulier de réprimer la violence de ses mouvements, par un doux mais attentif et sérieux recueillement en Dieu intimement présent en vous, sitôt qu'elle commencera, ne lui donnant facilement lieu sous quelque prétexte apparent ; vu qu'il est bien /233/ plus sur et plus aisé de ne se point courroucer du tout, que de savoir user de son courroux avec modération ; et qu'il vaut mieux perdre tout que de perdre la patience, puisqu'en la perdant, nous offensoons cette Divine Présence, et perdons l'occasion qui nous était offerte d'acquérir une nouvelle perfection, et un nouveau degré de grâce et de vertu, qui vaut mieux que tout ce que nous pourrions perdre des choses de cette vie. Souvenez-vous, que le débonnaire Jésus a mieux aimé, durant tout le cours de sa Passion, endurer tant d'horribles tourments, que de donner lieu à son juste courroux ; nous apprenant par là, de ne jamais nous courroucer pour les choses qui touchent notre intérêt.

Donnez-vous de garde de la passion de tristesse, si votre tempérament vous y porte, car elle n'est pas peu préjudiciable à la perfection, qui demande /234/ une certaine joie intérieure et liberté de cœur, quoiqu'elle soit ordinairement sans culpé ; c'est pourquoi divertissez-vous en tant que vous pourrez, soit par quelque considération propre pour cet effet, comme est celle des plaisirs et délices éternels pour lesquels vous êtes créé, ou par semblables pensées qui pourront donner de la joie à votre cœur ; soit par quelque honnête récréation ou divertissement conforme à votre condition etc. Quant aux tristesses, qui vous pourraient arriver par les accidents

contraires à votre inclination, ou par la présence de quelque mal tel qu'il soit, vous les éviterez, si vous en attendez la délivrance avec patience de la bonté de Dieu, si présent en vous-même. Que si vous en recherchez le soulagement avec un désir empressé, la tristesse s'augmentera davantage vous voyant frustré de votre désir ; et tomberez bientôt dans /235/ l'inquiétude, qui est l'un des plus grand maux que l'âme puisse avoir après le péché, à cause que notre cœur étant inquiet, nous n'avons plus de force pour résister aux tentations du diable, qui ne perd pas le temps de pêcher en eau trouble. C'est pourquoi, le plus excellent moyen d'arrêter les mouvements importuns de cette passion, c'est de terminer tous nos désirs à la volonté et bon plaisir de Dieu, dans une parfaite conformité en tous les événements contraires de cette vie. Et c'est celui que Jésus-Christ nous a enseigné, car proche de sa Passion, ayant permis à son cœur, d'exciter une crainte et un tristesse mortelle, du tourment et de l'ignominie de la croix qu'il devait souffrir, il termina aussitôt tous les désirs qu'il eut pu justement former d'une mort plus tolérable, dans le bon plaisir de son Père, comme dans la seule chose qui le pouvait soulager. /236/

Donnez-vous de garde aussi de la passion de crainte, car si vous écouter ses mouvements, vous n'aurez jamais une parfaite confiance en Dieu, laquelle est la clef qui ouvre les trésors du ciel, et élargit abondamment les richesses et faveurs de Dieu aux nécessiteux. Rejetez constamment, en vue de la Présence de Dieu, toutes ces défiances de sa bonté, ces appréhensions empressées de faillir à chaque moment, et ces abattements de cœur à la moindre faute commise, vu que ce sont autant d'empêchements, qui nous retardent notablement au chemin de la perfection.

/237/

Continuation de la même matière.

SECTION IV.

Je passe les autres passions qui sont moins communes ; seulement je vous dirai, que vous devez être attentif généralement à réprimer, dans la vue de la Présence de Dieu, les mouvements de toutes vos passions dès le commencement, et de veiller sur vous-même, pour découvrir leurs embuches et prévenir leurs coups, ne vous laissant pas prendre au dépourvu, car si une fois vous leur donnez pied en votre cœur, elles se rendront les maitresses.

Vous empêcherez leurs insolences, si vous ne prenez pas vos imaginations pour des vérités, notre imagination étant celle, qui donne le lustre et l'apparence à tout ce que nous /238/ aimons, ou désirons contre raison ; et pour ce nous devons examiner sérieusement et sans nous flatter, si ce qu'elle nous persuade est conforme à la raison et à l'esprit de Dieu. Toutefois ne vous inquiétez pas pour vous voir travaillé de mauvaises images contre votre volonté, d'autant que cette puissance étant la plus volage, elle est fort susceptible de toutes sortes d'impressions, et plutôt de mauvaises que de bonnes, à cause de la corruption de notre nature ; ains tâchez de les rejeter, en vue de la Divine Présence, avec plus d'industrie que de force,

faisant glisser subtilement en leur place quelque pieuse représentation ou pensée, que vous jugerez plus propre pour occuper fortement votre esprit. Et ayez une grande patience en mortifiant cette puissance si légère, et ne vous étonnez pas, si vous êtes même contraint quelquefois de souffrir, qu'elle vous travaille /239/ d'imaginaires mauvaises ou extravagantes, sans que vous puissiez vous en défaire, n'étant quasi pas possible durant cette vie de la bien régler, tant elle est peu soumise à la raison. Vous aurez patience dans ses importunités, si vous pensez que votre aimable sauveur, s'est ravalé jusques à ce point pour votre amour, que d'avoir été attaqué de Satan par diverses représentations et suggestions, afin de vous en donner l'exemple. Et n'importe qu'elles aient été plus extérieures qu'intérieures, c'est assez qu'il s'est abaissé jusques là, que d'être assailli de cet ennemi de notre salut, qui est une humiliation du tout admirable. Et c'est faire trop le délicat pendant cet exil, que de ne vouloir être travaillé d'aucune imagination ou tentation, après que cette sagesse incarnée s'y est soumise pour notre amour.

Et puis n'est-ce pas bien la raison, /240/ qu'après avoir tant négligé les considérations très aimables des beautés et perfections divines, pour nous arrêter à des pensées vaines, frivoles, et de néant, nous supportons avec une humble résignation toutes ces imaginaires importunes ; vu même que nous pouvons en retirer un grand fruit, au lieu de nous en inquiéter, à l'imitation du grand saint Paul, qui ne se glorifiait qu'en deux choses, en la croix de Jésus-Christ, et en ses propres infirmités. *Mihi absit gloriari nisi in Cruce Domini nostri Iesu-Christi.* Gal 6. *Pro me nihil gloriabor nisi in infirmitatibus meis.* 2 Cor 12. En quoi il nous apprend une belle philosophie chrétienne, qu'acceptant nos propres infirmités, corporelles ou spirituelles telles qu'elles soient, dans l'ordre de la divine providence, nous les unissons à la croix de Jésus ; et que considérées de la sorte, elles doivent être l'objet de notre volonté et complaisance, /241/ en tant qu'elles nous exercent, et qu'elles nous font souffrir. C'est en cette manière qu'il considérait l'aiguillon de la chair, qui lui donnait un continuel exercice, et ses autres infirmités. Et c'est aussi la manière que nous devons considérer toutes les infirmités, qui procèdent de la faiblesse de notre nature ; par ce moyen nous convertirons nos plus grandes faiblesses en autant de sujets de mérite, et porterons toujours au-dedans et autour de nous la mortification de Jésus.

Venons à la partie supérieure de l'âme, qui a encore besoin d'être purgée : et comme nous avons appris de Jésus à mortifier les puissances de la partie inférieure, aussi devons-nous apprendre de lui, le dépouillement des puissances de la supérieure. Et pour commencer par la mémoire, ne permettons pas de se ressouvenir des objets illicites, vains ou superflus ; /242/ mais obligeons-la, en vue de la Présence de Dieu, de seulement se remettre devant les yeux, les choses qui regardent sa gloire, et l'avancement de notre perfection. En quoi certes nous devons admirer l'extrême mortification de notre Seigneur en cette puissance, d'avoir voulu toujours conserver devant ses yeux la mémoire de sa Passion, qui bannissait de lui toutes sortes de joies et plaisirs sensibles. Hélas combien de fois s'est-il troublé

intérieurement, dans le ressouvenir des horribles tourments, et des ignominies si indignes de sa personne, qu'il devait souffrir en Jérusalem (ainsi que rapportent les Evangélistes) se procurant par ce moyen une passion intérieure ! Ce qui nous doit faire cesser l'étonnement que nous pourrions avoir, de ce que ce divin rédempteur n'a jamais rit durant /243/ sa vie ; car comment eut-il pu prendre quelque plaisir sensible, qui produit le ris en la face, dans le continuel souvenir des choses si éloignées de l'excellence de sa personne ? Ce qui nous doit porter dans une grande confusion, lorsque nous nous attristons et inquiétons, quand par la conduite de la divine providence, ou par notre propre faiblesse ou infirmité, quelque obscurité, impuissance, sécheresse, ou autre peine intérieure nous arrive.

Quant au dépouillement de notre entendement et volonté, ô que nous en avons un exemple admirable en ce modèle de notre vie ! Et quoi qu'il n'y eut jamais de meilleur jugement que le sien, ni de volonté si réglée que la sienne, néanmoins toute sa vie a été un continuel dépouillement de l'un et de l'autre, pour suivre en toutes choses le jugement et la volonté de son Père, et des /244/ personnes qui semblaient avoir quelque pouvoir sur lui. Et quoique cette sagesse incarnée, sut parfaitement tout ce qu'il était convenable de faire, pour la gloire de son Père, et pour la rédemption des hommes, et qu'il eut un extrême désir de l'accomplir bientôt, pour l'excès d'amour qu'il avait pour son Père et pour les hommes ; si est-ce qu'il ne voulut jamais rien entreprendre que par l'ordre de son Père, crayonné par les ombres et figures de l'ancien Testament, et déclaré par les prédications des prophètes, jusques à un iota. Avez-vous jamais fait réflexion sérieusement, sur l'excellente pratique qu'il nous a laissée en son oraison du jardin ; car ayant permis à sa raison humaine, pressée de vives appréhensions d'une mort non moins infâme que douloureuse, de représenter à son Père, que son pouvoir n'était pas terminé à ce genre de mort pour sauver /245/ les hommes, à même temps il soumit ces deux puissances à son bon plaisir ; et comme s'il eut eu crainte ce semble que son Père s'inclinât à sa prière, il dit aussitôt, ô non mon Père que ma volonté ne soit pas faite mais la vôtre ! D'où nous devons apprendre une divine leçon, de faire perdre notre raison dans la conduite de Dieu, intimement présent en nous, en tout ce qu'il lui plaira ordonner de nous, sans jamais lui opposer les raisons que notre esprit nous pourrait fournir, et d'avoir patience quand nous ne serons pas exaucés en nos oraisons. Chose admirable, que ce divin sauveur, pour nous apprendre la perfection de ce dépouillement, se détache de telle sorte de sa volonté pour se retrouver dans la volonté de son Père, qu'il ne laisse point d'habit sur son corps, de peau sur sa chair, de chair sur ses os, et de sang dans ses veines, qu'il /246/ n'abandonne à la discrétion des bourreaux. Il n'a pas été moins soumis à ceux qui semblaient avoir de l'autorité sur lui, comme sa Mère et saint Joseph, quoiqu'il eut une sagesse et prudence toute autre, adorant en eux la volonté de son Père éternel. Ne feignez donc jamais, de quitter de bon cœur votre propre jugement et volonté, sitôt qu'ils s'opposent à quelque pratique de vertu, ayant toujours cette vérité devant les yeux ; Que toute la répugnance et la peine que vous pouvez ressentir, en cédant au

jugement et volonté d'autrui, n'est point comparable au moindre degré de grâce et de perfection, que vous acquérez par le dénuement que vous en faites.

Enfin moulons-nous sur la vie de Jésus se mortifiant pour notre amour, et pour l'extrême nécessité que nous en avons. S'il s'y présente quelque /247/ occasion où il faille renoncer à nous-mêmes, considérons-le attaché en croix nous conviant à une parfaite abnégation. Si nous avons de la peine à nous résoudre à un total dépouillement des choses extérieures et intérieures, représentons-nous la dérélition inconcevable, où se trouva cet homme de douleur tout nu sur le lit de la croix, jusques à être délaissé de son propre Père. Et ainsi des autres pratiques. Eh pourquoi ne ferions-nous proprement mourir toute cette mauvaise race du vieil Adam, puisque pendant qu'il vivra, nous ne pouvons être agréable aux yeux de Dieu qui est présent en nous ? Il faut que le nouveau en prenne possession, et que nous soyons animés de l'esprit de Jésus se mortifiant, si nous voulons avoir le regard favorable de Dieu présent en nous, et être l'objet de sa complaisance. Quel heureux échange, de mener ici-bas une vie toute céleste, dans /248/ la jouissance de l'esprit mortifiant de Jésus, au lieu des vains et imparfaits plaisirs de la terre dans une vie animale, accordant à nos sens ce qu'ils nous demandent importunément ? Ah ne faisons plus d'état d'autre gain que de l'entière perte de nous-mêmes, dans l'exercice de l'heureux dépouillement, que Jésus nous est venu enseigner par ses paroles et par sa vie mortifiée. Détestons la vie misérable de nos sens et de nos passions, qui a pour gage la mort éternelle ; vie indigne du nom de vie, qui nous est une véritable mort, puisqu'elle nous prive de la vie de Jésus.

Ne négligez point (je vous prie, je le répète encore) ce saint dépouillement, sous prétexte que vous y trouverez de la difficulté, surtout au commencement ; mais plutôt que ces difficultés vous le fassent embrasser avec une constance invincible. Excitez-vous-y par la considération de l'extrême /249/ nécessité que vous en avez, de la paix intérieure qui vous en reviendra, de la tyrannie que vous endurez si vous le négligez, et de l'étroite obligation que vous avez de l'entreprendre, étant le degré de perfection que votre unique amour, intimement en vous, demande principalement de votre fidélité. Si vous suivez mon conseil, vous entrez facilement, voire avec contentement dans tous les autres degrés ; car le second l'accompagne et le suit nécessairement, en sorte que votre âme sera autant ornée des vertus, que votre dépouillement sera parfait : c'est pourquoi vous trouverez à la fin de cette partie, les saintes affections propres pour ces deux degrés jointes ensemble. Quant aux trois degrés suivants, ils appartiennent à la perfection de ces deux premiers, et ai jugé nécessaire de les ajouter, pour rendre l'âme entièrement disposée à l'union avec Dieu ; union qui est /250/ souvent empêchée par les subtiles recherches, que la nature lui propose en ses intentions et en ses désires et volontés, que je lui découvre suffisamment, en lui enseignant comme elle doit aller droit à Dieu dans ses intentions et faire mourir tous ses désirs et toutes ses volontés dans le bon plaisir divin.

INSTRUCTION II.

De l'ornement de l'âme par l'acquisition des vertus, second effet de cet exercice, et le second degré pour arriver à la perfection.

Que l'exercice de la Présence de Dieu est un moyen efficace pour acquérir les vertus, et comme il faut pratiquer les trois vertus théologiques en vue de cette Divine Présence.

/251/

SECTION I.

Comme il y a d'excellents auteurs qui ont traité du dépouillement de l'âme, dont nous venons de parler, aussi y en a-t-il qui ont traité des vertus chrétiennes et religieuses, qui sont proprement ce second effet ou degré, que la Présence de Dieu produit en nos âmes ; c'est pourquoi je n'en donnerai ici que la moelle et la substance, comme j'ai fait du précédent.

Personne ne peut douter, que la Présence de Dieu fidèlement pratiquée ne produise en nous ce second effet ; car comment serait-il possible, que l'âme qui regarderait toujours cet objet infiniment parfait, lequel se rend présent à nous par une propension d'amour, pour nous communiquer ses divines perfections, ne */252/* formât enfin une image en elle-même de toutes ses vertus. Et s'il est vrai que nous devenons méchants avec les méchants, et bons avec les bons, comment ne deviendrions-nous saints avec ce saint des saints, par la familiarité que nous aurions eu avec lui, dans cette pratique toute céleste ? C'est de quoi nous assure le sage, quand il dit Eccles 2. Que ceux qui craignent Dieu sanctifieront leurs âmes dans le souvenir de sa présence.

Et en effet, n'est-ce pas vraiment sanctifier notre âme, que de nous vider de nous-mêmes pour nous remplir de Dieu ? Et c'est proprement ce que fait cette pratique de la Présence de Dieu. Où vous devez apprendre qu'il y a en nous l'être et le néant, et qu'à mesure que Dieu nous communique quelque être ou perfection de nature ou de grâce, nous perdons de notre néant pour acquérir une nouvelle perfection ; si bien que tant plus nous */253/* avons de perfections, nous avons moins de néants ; et au contraire tant moins nous avons de perfections, nous avons plus de néants. Or Dieu, qui est intimement en nous, étant l'unique principe de tous les êtres et perfections que nous pouvons acquérir, entrant fidèlement dans la pratique de sa Présence, il ne sera pas possible que nous ne puissions toujours quelque nouvelle perfection de cet océan de perfection, puisqu'il ne se rend présent à nous pour autre

fin, que pour nous les communiquer abondamment s'il y trouve de la disposition, et qu'ainsi nous ne quittions peu à peu tous les mauvais néants qui sont en nous, et que nous ne parvenions enfin à la vraie perfection. Tellement qu'il y a ce semble une manière de pacte entre Dieu et l'homme, par lequel Dieu s'oblige d'être lui-même son conducteur, et de dresser tous ses pas au chemin des vertus et de la /254/ perfection, pourvu qu'il s'étudie de l'avoir toujours présent. Et c'est ce que nous a voulu enseigner le même sage, quand il a dit, *In omnibus viis tuis cogita illum, et ipse diriget gressus tuos.* Prov 3.

Ce second effet ou degré s'ensuit nécessairement du premier, car la Présence de Dieu nous délivrant des péchés et imperfections, elle nous porte par une conséquence nécessaire dans la pratique et dans l'acquisition des vertus, auxquelles consiste proprement l'ornement de l'âme. Vertus que nous pouvons distinguer en trois chefs ; le premier contient celles qui regardent Dieu directement : le second celles qui nous regardent, et le troisième celles qui regardent le prochain. Celles qui regardent Dieu immédiatement sont celles qui nous sont données pour le connaître, l'aimer, et le servir ; comme sont la foi, l'espérance, la charité, la /255/ religion et les branches qui en dépendent. Celles qui nous regardent, sont celles qui nous établissent dans une paix et sérénité d'esprit, nous faisant vivre selon la raison et selon Dieu ; telles que sont la prudence, l'humilité, la force, la tempérance, la patience, la chasteté, le règlement de la langue, etc. Celles qui regardent notre prochain, sont celles qui nous dressent pour nous acquitter des devoirs que nous lui devons rendre, et qui nous enseignent comme il nous faut comporter selon Dieu dans la conversation parmi les hommes ; ainsi sont la modestie, la bénignité, la libéralité, la douceur, la miséricorde, la justice etc.

Or comme chaque vertu à ses actes intérieurs et extérieurs, aussi la peut-on pratiquer intérieurement ou extérieurement. C'est la pratiquer intérieurement, que d'en produire des actes intérieurs ; par exemple de l'aimer, de l'estimer, faire résolution de l'embrasser /256/ aux occasions, avoir un regret de l'avoir négligé, etc. C'est la pratiquer extérieurement, que d'en exercer quelque acte extérieur. Ainsi vous pratiquerez la vertu de l'aumône intérieurement, si voyant un pauvre, et ne lui pouvant faire aucune charité, vous avez pour le moins compassion de lui, et lui feriez volontiers du bien s'il vous était possible. Vous la pratiquerez extérieurement, si en effet vous lui faites l'aumône.

Mais avant que d'entrer dans la pratique des vertus en particulier, je vous donne avis de pratiquer les vertus, même les plus communes et les plus ordinaires, soigneusement et parfaitement, avec une attention et intention à l'intime Présence de Dieu, désirant de lui plaire et de vous unir à lui le plus parfaitement qu'il se peut. Aussi est-il vrai qu'à mesure que vous avancez dans les vertus, vous vous revêtez de ses divines qualités, et vous vous unissez /257/ plus parfaitement à lui. Si vous marchez en sa Présence, les actions de vertus que vous ferez, ne seront pas des fantômes de vertus, mais des vrais et solides vertus ; car les faisant devant lui et pour lui plaire, elles auront son témoignage et son approbation, et ainsi elles seront

vraies actions de ver tus : au contraire si vous ne les faites qu'en la présence des hommes, elles n'auront qu'un témoignage incertain, puisqu'ils ne peuvent pas pénétrer dans le secret du cœur, et partant elles n'auront que l'apparence de vertu. Prenez garde au reste de les pratiquer sans mine et appareil, et quasi sans qu'on s'en aperçoive, suivant le conseil de notre Seigneur.

Produisez souvent dans la vue de cette Divine Présence des actes de la vertu qui vous est la plus nécessaire, sans toutefois vous opiniâtrer à une si grande continue ou répétition, /258/ mais seulement par intervalle ? Et lorsque les occasions se présenteront ; et quand vous aurez quelque acte héroïque de vertu à pratiquer, renouvelez par une vive foi la pensée de la Présence de Dieu, afin de vous animer par ce moyen à lui être fidèle en ce rencontre.

Enfin appliquez-vous davantage à pratiquer les vertus qu'à haïr les vices, étant certain que l'amour et l'exercice du vrai bien, porte infailliblement avec soi la haine et l'éloignement du mal : c'est pourquoi quand vous serez spécialement combattu de quelque vice, embrassez avec diligence la vertu contraire, sans tant réfléchir sur vos péchés passés ; car toutes ces réflexions vous pourraient apporter des grandes inquiétudes, et peut-être des imaginations importunes et fâcheuses, y ayant des péchés (tels que sont ceux contre la chasteté) desquels le /259/ ressouvenir ne cause rien de bon en l'âme.

Si vous voulez donc seconder le dessein de Dieu si présent en vous, et vous rendre capable de son opération dans ce second degré, il est nécessaire que vous ayez un grand soin d'acquérir et de perfectionner en vous les vertus, et surtout celles sur lesquelles principalement notre perfection est établie.

La foi (que Dieu intimement présent en nous nous fait découler de son infinie connaissance) est la première que vous devez toujours perfectionner davantage, vu que de celle-ci toutes les autres vertus prennent leur force et leur mesure : si votre foi est vive, les autres iront de même pas, si elle est morte et languissante, elles n'auront pareillement point de force ni de vigueur ; votre perfection même sera grande ou petite, selon la grandeur ou /260/ petitesse de votre foi, de sorte que vous perfectionnant en cette vertu vous acquerrez bientôt une haute perfection.

Produisez donc souvent, en vue de la Présence de Dieu, des actes de foi dans les occasions. Êtes-vous agité de pensées de crainte et de défiance de la divine bonté ? Produisez un acte de foi de la vérité que la même foi nous enseigne, touchant la bonté et miséricorde infinie de Dieu. Êtes-vous travaillé de quelque tentation qui ébranle votre résolution ? Faites un acte de foi du secours infaillible que Dieu, qui nous est si présent, nous promet dans nos besoins, et envisagez-le toujours comme votre bon Père tout prêt à vous aider. Voulez-vous vous exciter à une révérence en l'Eglise ? Formez un acte de foi, de la Présence réelle de la Majesté de Dieu, qui y est accompagnée /261/ des anges. Avez-vous besoin de confiance en Dieu en vos prières ? Faites un acte de foi du désir qu'il a de vous

secourir, et du commandement qu'il vous fait d'avoir recours à lui. Recevez-vous quelque sacrement ? Produisez un acte de foi de la grâce invisible qui vous y est donnée. Et ainsi en toutes occurrences vous pourrez vous avancer en cette vertu, et acquérir une perfection solide et relevée, étant certain que tout le secret de la vie spirituelle, consiste à vivre selon la raison éclairée de la lumière de la foi ; car par ce moyen nous arrivons à la vie de l'esprit, et faisons mourir tous les mouvements de notre nature viciée, au dessus de laquelle la foi nous rehausse, retirant notre esprit de toute inclination terrestre, et de toute imperfection.

Et en effet une personne qui est mue par les vérités et principes de /262/ la foi, elle regarde toujours Dieu en tout ce qui lui arrive, et demeure toujours égale parmi les adversités qui lui sont envoyées de sa paternelle bonté. Toutes les difficultés qu'elle peut avoir en la poursuite de la perfection lui semblent légères, dans la considération de l'excellence du bien qui lui est offert. Elle estimerait même peu de chose d'exposer sa vie, pour acquérir un seul degré de grâce, dans la pensée que le bien-aimé du ciel a donné son sang et sa vie, pour nous la communiquer. Elle ne se soucie ni de son honneur, ni de sa vie, ni de ses commodités, et toutes les choses de la terre lui sont à dégoût, quand elle pense qu'elle est appelée à la jouissance de Dieu même. Au contraire une âme qui ne prend point cette conduite, mais qui marche à tâtons par la voie des sens, et de la simple raison humaine /263/ toute obscurcie, elle tombe souvent de péché en péché, et devient toute terrestre. Que s'il lui reste quelque perfection en apparence, ce n'est qu'un petit rejeton de la nature qui ne peut être de durée, semblable à ces mourants efforts des anciens philosophes, qui suivant les règles d'une raison humaine, ont paru pour un temps avec quelque perfection morale. Mettez donc tout votre bonheur, tout votre contentement, et toutes vos richesses à vivre selon les lumières et les principes de ce don surnaturel, et estimez une mort de vivre de l'esprit de nature : esprit animal et ravalé, qui doit être l'objet de votre haine, puisqu'il vous éloigne de l'esprit de Dieu ; mais l'esprit de la foi doit être l'objet de votre amour, puisque seul vous le fait acquérir, en vous revêtant des perfections de Dieu même. /264/

Si votre foi est vive, forte et vigoureuse, votre espérance le sera aussi, d'autant qu'elle va de même pas que la foi, qu'elle présuppose, et qu'elle regarde comme son appui et son fondement. Certes vous devez tirer cette consolation de la pratique de la Présence de Dieu, d'avoir ce bonheur d'être sous l'heureuse et assurée protection de la divinité ; et cette pratique entre toutes les autres doit produire en votre cœur une certaine assurance, vous voyant protégé par la paternelle bonté et par la toute-puissance de Dieu même, chassant toute crainte et pusillanimité de votre esprit en la poursuite de votre salut, dans la pensée que Dieu intimement présent en vous est votre force et votre secours ; car que pouvez-vous craindre ayant la force de Dieu en vos mains, s'il faut ainsi parler, et étant à couvert sous /265/ une défense si assurée. Que si les bienheureux ont cette consolation par-dessus nous, qu'ils ne peuvent déchoir de leur bonheur ; aussi avons-nous cette

consolation par-dessus eux, que nous espérons et pouvons en effet croire en grâces, en mérites, et en perfection.

Produisez donc souvent, en vue de cette Divine Présence, des actes intérieurs de cette sainte vertu, avouant de tout votre cœur que Dieu est tout bon et tout puissant pour accomplir les promesses qu'il vous a faites, et qu'il vous oblige d'espérer touchant la bienheureuse éternité. Perdez plutôt tout que de perdre la confiance en lui : que si vous ne pouvez vous considérer sans misères, aussi ne devez-vous jamais regarder Dieu en votre âme sans une extrême miséricorde.

Ce n'est pas assez de vous perfectionner en ces deux vertus, si vous /266/ n'avancez dans l'amour de Dieu, sans lequel elles ne peuvent être parfaites en vous ; aussi serait-ce peu de chose de croire et d'espérer en Dieu, si nous ne l'aimions. C'est pourquoi ce Dieu de souveraine dilection, se rendant présent à nous avec un ardent désir de nous communiquer ses divines perfections, ne se contente pas de nous faire découler de sa sagesse et toute puissance infinie, les saintes habitudes de foi et d'espérance, par lesquelles nous entrons dans ses connaissances surnaturelles ; mais aussi il nous fait dériver de son amour et bonté souveraine la sacrée dilection, par laquelle nous sommes portés à l'aimer. O que la Présence de cette divine bonté produit en nous de puissants motifs pour nous y obliger ! La lumière naturelle qu'elle nous fait découler nous y incite, puisque par celle-ci /267/ nous portons l'image de la divinité, qui nous convie incessamment de retourner par amour vers son prototype et son exemplaire. L'être très excellent qu'elle nous donne et conserve nous oblige, puisque ne pouvant être satisfait ni rassasié d'aucune créature, il est comme contraint de se rendre à son auteur pour y rencontrer son contentement. Aussi est-il bien convenable que le ruisseau retourne à sa source, que la ligne tire vers son centre, et que le rayon se réunisse à son soleil ; et puisque cette aimable bonté, qui nous est si présente, est la source et le centre de notre être, et le beau soleil que nous devons incessamment contempler par affection, pourquoi en détournerions-nous notre regard ? Et si elle est la vie de notre vie et l'âme de notre âme, pourquoi ne serait-elle pas notre amour ? /268/

Le disciple d'amour nous donne des paroles toutes d'amour, qui nous doivent obliger d'être toujours dans l'exercice de l'amour sacré, par la pratique de cette aimable Présence. Deus charitas est, et qui manet in charitate in Deo manet et Deus in eo. 1 Joan.4. Comme si ce bien-aimé de Jésus eut voulu dire, que l'âme qui aime vraiment Dieu, est toujours en Dieu par un regard d'amour vers lui, et que Dieu demeure en elle lui augmentant son amour, et lui communiquant une vie toute d'amour par un regard réciproque.

Produisez donc souvent des actes d'amour vers cet objet si digne d'amour. Réjouissez-vous de ce qu'il est ce qu'il est, et que lui seul est souverainement parfait et accompli. Ayez des souhaits que toutes les créatures raisonnables soient appelées à sa connaissance, et sue /269/ toutes l'aiment, le servent, et l'adorent à jamais. Soyez marri de tant de péchés qui se commettent contre son honneur et son

amour, et surtout des vôtres. Protestez-lui souvent que vous l'aimerez à jamais etc. vous servant si vous voulez des saintes affections qui sont à la fin de cette seconde partie.

*Comme nous devons prendre cet ornement des vertus dans l'imitation
de celles de Jésus.*

SECTION II.

Vous ayant enseigné en la section précédente, comme vous devez entrer dans la pratique des trois principales vertus, la foi, l'espérance, et la charité, je vous veux proposer en celle-ci et en la suivante, la pratique des autres vertus en /270/ la personne de Jésus ; car comme toutes choses ont été faites et refaites par ce réparateur de notre nature, aussi devons-nous remonter à Dieu par l'exemple de sa vie et de sa mort. Je ne vous l'ai pas proposé pour modèle et exemple de votre foi et espérance, car quoi qu'il nous ait été donné de son Père par une souveraine dilection, pour nous enseigner les vérités de la foi, et pour nous donner espérance étant notre médiateur, néanmoins son âme bénite ayant toujours eu la vision de Dieu, n'avait pas besoin de ces saintes habitudes, vu que cette heureuse vision les contient éminemment. Quant à la charité, puisqu'il l'a eue en un souverain degré, et que tout le cours de sa vie a été un continuel exercice de l'amour incomparable qu'il portait à son Père, et de l'exacte obéissance qu'il lui voulait rendre, vous pourrez /271/ former sur ce divin exemplaire une vie toute d'amour, qui soit employée à honorer et glorifier souverainement Dieu si présent en vous.

Or pour mieux entrer dans l'imitation de cet exemplaire de notre vie et perfection, vous devez savoir que l'homme ayant péché, perdit à même temps deux paradis qu'il possédait ; le paradis de son corps, savoir le paradis terrestre, d'où il fut chassé, lieu vraiment de délices, qui était rempli de tout ce qui pouvait donner de la satisfaction aux sens corporels ; et le paradis de son âme, qui n'était autre que la Présence de Dieu, lui communiquant la justice originelle en laquelle il avait été créé, Présence qu'il perdit quant à cet effet ; et étant ainsi déchu de si excellentes prérogatives, le voila l'objet de l'ire de Dieu. Mais non disons plutôt qu'il est l'objet de ses divines misérations, /272/ car ce miséricordieux créateur ne pouvant laisser son chef-d'œuvre en un si déplorable état, se délibère de le remettre dans ses honneurs, et de faire de nouveau sa demeure en lui, ses délices étant de converser familièrement avec lui : et employant sa bonté et sa sagesse infinie en cette réparation, il envoie son Fils en terre se revêtir de notre nature, pour nous enseigner par sa vie et par ses actions, comme nous devons recouvrer sa Divine Présence quant aux grâces qui en procédaient, et nous rendre une digne demeure de sa Majesté.

Pour donc nous rendre capables des influences très favorables de la Présence de Dieu, nous devons employer toute notre industrie pour nous revêtir de l'esprit de Jésus ; car étant celui auquel le Père prend tout son plaisir, l'unique moyen de nous rendre sa Présence favorable, /273/ est d'entrer parfaitement dans l'imitation de sa vie et de ses vertus. Et comme dans l'éternité il prend une extrême complaisance de demeurer en ce sien Fils bien-aimé par une identité de nature, à cause qu'il le voit tout semblable à lui, et infiniment parfait come lui ; ainsi prendra-t-il un singulier plaisir de faire sa demeure en nous, s'il nous voit orné des vertus de son unique, vertus qui sont les siennes propres, ni ayant rien en ce Dieu fait homme qui ne soit sien.

Moulons donc notre vie sur la sienne, puisqu'il nous est envoyé du ciel pour en être le modèle et l'exemplaire. Soyons vraiment religieux comme lui, rendant à Dieu intimement présent en nous, l'honneur et la révérence qui lui est due par un culte intérieur et extérieur, comme il l'a rendu à son Père. Prions-le comme lui avec une /274/ profonde humilité et amoureuse confiance. Sacrifions lui tout nous-mêmes comme il a fait ; ou plutôt joignons-nous à lui pour offrir conjointement avec lui, à cette souveraine Majesté, le sacrifice de son corps et de son sang, qui est la plus digne, la plus agréable, et la plus sainte offrande que nous lui pouvons présenter ; vu que par cette unique offrande nous le reconnaissons très hautement notre souverain, le remercions très dignement de ses bienfaits continuel, lui satisfaisons amplement et condignement pour nos péchés, et obtenons de lui infailliblement les choses nécessaires à notre salut et perfection.

Soyons parfaits en l'obéissance comme lui, et tâchons de l'imiter en cette vertu, par laquelle il s'est soumis si parfaitement à son Père, qu'il n'a jamais outrepassé un seul /275/ point de ses volontés, aux choses les plus difficiles qui ont jamais été commandées aux hommes. Mais pour vous obliger à cette vertu si nécessaire, ne s'est-il pas soumis parfaitement à sa Mère et à saint Joseph, quoiqu'il les surpassât infiniment en toutes choses , Et ce qui donne de l'étonnement aux anges et aux hommes, il s'est rendu obéissant à des gens pervers, à des juges iniques, et à des bourreaux inhumains, en des choses très injustes qu'il lui faisaient souffrir ; ce lui était assez de savoir la volonté de son Père, pour se soumettre à leur rage. Et nous devons aussi, en vue de la Présence de Dieu, nous soumettre au moins de bon cœur aux volontés de ceux qui ont son autorité sur nous, quoiqu'ils manquent en quelque circonstance puisque c'est son bon plaisir que nous leur obéissions. /276/

Moulons-nous sur son incomparable charité envers les hommes, et observons exactement les aimables préceptes, et les conseils salutaires qu'il nous a donné du saint amour du prochain ; et ce sera un moyen très efficace de nous rendre favorable la Divine Présence, et de vérifier en nous ces paroles du disciple d'amour en sa première épître chap 4. Si nous nous aimons l'un l'autre, Dieu demeure en nous, paroles qui dénotent une Présence de Dieu particulière, par la communication de spéciales grâces. Sa vie nous est une continuelle recommandation de cette vertu.

S'il vient en terre accomplir l'ineffable mystère de son incarnation, c'est par le motif de la grande charité qu'il nous porte. S'il chemine, s'il travaille, s'il va par les villes et bourgades annoncer les vérités de l'Évangile, s'il fait des miracles et des /277/ guérisons innombrables, c'est pour gagner les hommes à soi, et rapporter dessus ses épaules cette brebis égarée notre nature perdue. Enfin ce charitable rédempteur de nos âmes a exercé cette vertu, dans toute l'étendue de sa perfection, et en des actions très fâcheuses et très difficiles. Chose admirable, que ce doux agneau le plus persécuté et le plus mal traité d'entre tous les hommes, n'ait jamais appelé aucune créature mortelle du nom d'ennemi ! Il appelle Judas son ami, au temps même qu'il trame contre lui la plus perfide et exécrationnelle trahison qui ne fut jamais. On le calomnie contre toute la raison, on l'accuse faussement, on le méprise à tort, on lui crache au visage par indignation, on le soufflette par risée, on le couronne d'épines par moquerie, on le traite outrageusement, on le fait enfin mourir avec ignominie ; et parmi /278/ tout cela il n'a que des pensées d'amour pour ceux qui le traitent de la sorte, il les excuse, il ne parle que de pardon et de réconciliation pour eux auprès de son Père.

O non ce céleste exemplaire de notre perfection ne nous a rien commandé ni conseillé touchant cette vertu, qu'il ne l'ait pratiquée dans une extrême rigueur. S'il nous a conseillé de tendre la joue gauche à celui qui nous aurait frappé la droite ; eh n'a-t-il pas exposé tout le temps de sa Passion sa sacrée Face, que les séraphins adorent avec toute révérence, aux crachats, soufflets, et buffetades des soldats impitoyables ? S'il nous a conseillé de quitter notre manteau à celui qui voudrait nous ôter notre tunique par procès ; hélas il a quitté tous ses habits, étant près de mourir, pour satisfaire à l'avarice des soldats. S'il nous a conseillé d'acquiescer à celui /279/ qui nous voudrait charger de quelque fardeau durant le chemin, et d'aller encore plus loin qu'il ne nous aurait demandé ; c'est ce qu'il a voulu accomplir parfaitement, ne se contentant pas de porter le pesant fardeau de la croix qui lui fut mise sur ses épaules, mais aussi il voulut perdre la vie pour notre amour. Et tout cela pour nous apprendre, que chose quelconque ne nous devait séparer de cette charité, même envers nos plus grands ennemis.

Imitons cette mystique colombe en sa douceur, patience, et bonté, vertu que les prophètes entre tous les autres, ont donné pour marque de sa venue sur terre, *Ecce tuus venit tibi mansuetus* Matth 21. Aussi l'a-t-il toujours conservé parmi les affronts, injures, et persécutions de ses ennemis ; et ce sera une marque assurée que Dieu prendra son plaisir /280/ de demeurer en nous, si nous sommes doux et débonnaires envers notre prochain.

Suite de la même.

SECTION II.

Apprenons encore du même Jésus la vertu d'humilité, vertu qui lui a été si propre, que lui seul l'a pratiquée en son dernier degré et perfection ; lui seul a voulu paraître ignorant, étant la sagesse du Père ; lui seul ayant voulu paraître pécheur, étant la même sainteté ; lui seul ayant voulu être estimé insensé, furieux, et possédé du démon, à cause qu'il chassait les diables des corps, Marc 3. étant la même sagesse. Il a voulu naître en une pauvre étable, afin de cacher sa naissance que les autres publient ; et a voulu mourir sur le calvaire, lieu /281/ d'infamie, mais élevé, pour être vu de tout le monde, être l'opprobre et la risée du peuple. Enfin il n'a pas laissé passer aucune occasion qu'il n'ait pratiqué cette vertu, si bien que c'est avec raison qu'il se l'est attribuée particulièrement. Et en effet elle lui a été tellement propre, que nous ne pouvons pas parfaitement l'imiter en celle-ci ; car n'étant rien de nous-mêmes quant à l'être naturel et surnaturel, et d'ailleurs le péché nous ayant ravalé au dessous du néant, nous ne saurions avoir des reconnaissances si basses de nous, qu'elles ne soient infiniment au dessus de ce que nous sommes ; et ne saurions nous soumettre à aucun mépris, que nous n'en méritions un plus grand ; mettons-nous au centre de la terre, abaissons-nous jusques aux enfers, le péché est encore au dessous de tout cela.

Aimons donc cette vertu, et /282/ chérissions les occasions que Dieu si intimement en nous-mêmes nous fait naître par sa providence pour la pratiquer, nous représentant qu'il nous dit au fond de notre cœur ces paroles, Apprenez de Jésus à être doux et humble de cœur. N'en laissons pas passer aucune sans en faire notre profit, afin que nous acquérions au moins quelque degré de cette céleste vertu, et que possédant quelque parcelle de l'esprit de l'humble Jésus, notre cœur puisse être une demeure, où la Majesté de Dieu prenne plaisir d'habiter. O que nous serions heureux, si nous avions l'esprit de l'humilité ! Plusieurs ont quelque vertu de l'humilité par le moyen de plusieurs actes qu'ils ont exercés ; quelques uns ont l'habitude pour s'y être enracinés par un long exercice : mais bien peu ont l'esprit de l'humilité, qui dit une transformation de l'âme aux humiliations de Jésus, un /283/ parfait anéantissement de tout soi-même dans la grandeur de Dieu, et un entier abandon à sa conduite, soit directement par lui-même, soit indirectement par les créatures, se soumettant même à des personnes que l'on aurait quelque droit de contrarier. Aimons de tout notre cœur l'humble Jésus dans son anéantissement, et pensons que Dieu qui nous est si présent nous en fait offre surtout en cet état, pour être notre exemplaire et notre vie. Chérissons-le principalement dans ses hontes, dans ses mépris, et dans ses ignominies, et aimons à l'imiter surtout en ces choses ; car il ne les a aimées et pratiquées, que pour nous obliger à les aimer et pratiquer, dans l'absolue nécessité que nous en avons ; étant arrêté par la divine préordination, que

comme l'orgueil nous a chassés du paradis, aussi n'y pourrons-nous jamais rentrer que par la voie de l'humiliation. /284/

Tenons cette vertu très précieuse dans la vie spirituelle, parce que c'est elle qui paie à Dieu toutes les imperfections, que nous mélangeons imperceptiblement dans la pratique des vertus, et répare les fautes que nous commettons, par l'humble aveu de les avoir faites. Tirons toujours de nos chutes une véritable reconnaissance de notre faiblesse devant la Présence de Dieu, et forçons notre naturel à cela ; car c'est un grand gain que nous faisons sur l'amour de nous-mêmes, qui nous porte toujours dans l'inquiétude, par une impatience qu'il a de se voir humilié par le péché et l'imperfection, au lieu de nous porter dans cette humble confession, qui est souvent plus agréable à Dieu, que notre faute ne lui a été désagréable. Mais surtout fuyons avec l'humble Jésus les honneurs et les applaudissements, et ne soyons pas si /285/ aveuglés, que de nous nourrir du vent de l'estime des hommes. Ne faisons pas notre croix de cette fumée, ainsi que les âmes imparfaites ; car la plupart des afflictions d'esprit qui arrivent dans le monde, proviennent de l'état que l'on fait de cette poignée de vent, un chacun s'employant pour la conserver, comme si de là dépendait tout le bonheur de l'homme.

Aimons aussi la pauvreté sœur germaine de l'humilité que ce Dieu fait homme a pratiquée très parfaitement ; non qu'il y eut danger, que ce Dieu incarné fît un mauvais usage des richesses de la terre, mais connaissant le grand péril qu'il y avait de notre part à les posséder, il nous a voulu enseigner les pratiques de cette vertu à ses dépens, et nous apprendre le mépris que nous devons faire des biens de la terre et de n'y pas mettre notre cœur ni /286/ notre amour. C'est une marque qu'il y a du dérèglement en notre affection, quand nous désirons avec inquiétude les biens que nous n'avons pas, quand nous craignons si fort de perdre ce que nous possédons ou que nous nous affligeons par trop lorsqu'il nous arrive quelque perte, et que nos affaires ne réussissent pas comme nous désirons. O que cette vertu est une excellente disposition pour posséder vraiment Dieu si présent en nous, et être possédés de lui ! Oui voulez-vous le posséder vraiment, et vous revêtir de ses perfections divines ? Soyez détachés des choses de la terre comme le pauvre Jésus, soyez même élevé de terre comme lui, nu comme lui, n'ayant chose aucune où vous puissiez vous appuyer, car ce sera pour lors que vous aurez Dieu pour votre héritage. Mais surtout, la divine providence vous donne /287/ pour partage la riche pauvreté, ne négligez pas une si belle occasion d'une très haute perfection : et pour vous consoler dans les mésaises inséparables de la pauvreté, remettez-vous souvent devant les yeux la naissance, la vie, et la mort du pauvre Jésus ; et faisant comparaison de votre pauvreté à la sienne, réjouissez-vous en esprit si vous y reconnaissez quelque ressemblance, et chérissez-la comme un moyen très efficace, pour approcher plus près de cet amateur de pauvreté.

Apprenons de lui la vertu du silence, ne proférant aucune parole qui ne soit ou pour la gloire de Dieu ou pour la charité et l'édification de notre prochain, ou pour quelque autre raison honnête ou utile, et toujours en vue de sa Présence de Dieu.

Imitons-le encore, en nous acquittant fidèlement devant cette /288/ divine Présence, des obligations propres à l'état auquel nous sommes appelés de sa bonté ; que nous pouvons nommer actions de justice, puisque le même Jésus les a ainsi appelées, lorsque saint Jean refusant par respect de le baptiser, il lui dit qu'il le laissât faire, et qu'il fallait qu'il accomplît toute justice, Math 3 par où il entendait les obligations annexées à l'office de médiateur qu'il avait entrepris, desquelles il se rendit si religieux observateur, que jamais il ne s'en dispensa d'un seul point, quoiqu'elles fussent très répugnantes à la nature. Et nous devons à son imitation être exacts en l'observance des lois, et des règles annexées notre vocation, et à notre charge.

Enfin que notre vie soit l'image de celle de Jésus, puisqu'il nous est donné à cet effet par un excès d'amour. Qu'il soit à jamais notre pensée et notre parole, puisqu'il est /289/ l'unique parole du Père éternel. N'ayons autres pensées, autres paroles, ni autres action que celles de Jésus, car celles-là seules sont agréables à Dieu. Ne faisons état que des sentiments et des lumières que nous tirons de la vie de Jésus, et rejetons tout ce qui vient de notre nature corrompue comme autant d'extravagances ? Souvenons-nous que son Père voulut qu'il fut appelé du nom d'Emmanuel, qui veut dire (Dieu avec nous) pour nous apprendre, que nous le devons toujours avoir présent en notre esprit, pour la pratique des vertus chrétiennes. Et n'importe qu'il ne soit pas réellement présent avec nous selon sa sacrée humanité, qui est seulement présente au ciel et au sacrement de l'autel ; c'est assez qu'il est uni à notre nature, par une union plus parfaite que Dieu puisse jamais opérer, et qu'il nous assiste et nous communique les /290/ influences de ses grâces, comme s'il était présent en vérité avec nous ; c'est une présence morale, de laquelle nous devons faire autant d'état comme si elle était réelle. Et c'est cette Présence que l'Eglise, conduite par le Saint Esprit, nous a voulu remettre à toute heure devant les yeux, quand elle a institué que le prêtre, en célébrant le sacrifice de la messe, dirait au peuple, Dominus vobiscum, comme souhaitant en la personne de l'Eglise, que les effets de cette Présence morale nous soient amplement communiqués par le même sacrifice.

Vous devez donc avoir toujours Jésus présent pour la réformation de vos mœurs, car comme il vous regarde sans cesse par une propension d'amour, pour vous enrichir de ses biens ; tantôt comme votre chef, pour donner les mouvements surnaturels à toutes vos actions ; maintenant /291/ comme votre sauveur, pour vous laver de tous vos péchés ; tantôt comme votre médecin, pour vous guérir de vos infirmités ; autrefois comme votre pasteur, pour vous mener dans les agréables pâturages de ses grâces, et vous convier à le suivre pas à pas ; et ainsi des autres bons offices, qu'il exerce continuellement en votre endroit par son infinie charité : aussi devez-vous avoir réciproquement un regard amoureux sur lui, accompagné d'un ardent désir de vous revêtir de son esprit. Et ce serait vous retirer d'un souverain bien, que de vous séparer volontairement de sa Présence morale, et commettre une ingratitude qui vous rendrait criminel devant cet époux de votre âme,

et vous rendre indigne des effets favorables de l'intime Présence de Dieu qui vous en fait offre. /292/

Soyez donc une bonne ouaille auprès de ce divin pasteur, ne vous séparant jamais de lui, et suivant la voix de ses inspirations sitôt qu'il vous appellera. Recevez comme l'un de ses membres tous les mouvements de ce chef, ne faisant jamais aucune action par un mouvement de nature. Enfin tirez toutes les pratiques des vertus sur ce divin exemplaire, jusques à ce que vous en ayez formé une vive image en vous, qui sera l'image de Dieu même et de ses perfections. Eh pourquoi n'imiterions-nous pas ce réparateur de notre nature ! C'est la vie de notre vie et l'âme de notre âme, c'est celui que nous devons regarder incessamment, pour y remarquer l'esprit véritable de Dieu.

/293/

INSTRUCTION III.

De la connaissance et amour des volontés de Dieu, troisième effet de cette pratique, et le troisième degré pour parvenir à la perfection.

Comme nous connaissons la volonté de Dieu en toutes choses, et combien la pratique de la Divine Présence nous y peut aider.

SECTION I.

Les deux degrés précédents, pratiqués dans une entière fidélité, pourraient suffire pour nous disposer à l'union avec Dieu ; néanmoins pour faciliter davantage le chemin de cette union, j'ai jugé nécessaire d'y ajouter /294/ les trois degrés suivants, lesquels étant les principaux effets de la Présence de Dieu tendant à cette union tant désirable, je n'ai du les omettre, vu qu'ils battent en ruine les principaux obstacles qui nous en éloignent, savoir la propre volonté, les recherches de nature dans nos intentions, et quelques restes de désirs imparfaits qui mettent quelque opposition à la conduite de Dieu sur nous, et par conséquent empêchent encore l'union qu'il désire opérer en nous.

Pour donc parler ici du troisième degré, qui est la connaissance et l'amour des volontés de Dieu, nous devons avouer avec une humble reconnaissance de sa divine libéralité en notre endroit, que l'une des grandes miséricordes que nous avons reçues de lui, a été qu'il nous a manifesté clairement ses volontés, et nous a obligé à les suivre ; /295/ car s'il nous eut laissé sous la conduite de notre propre volonté, hélas en quel abîme de péchés fussions nous tombés : puisqu'il est vrai que notre propre volonté, n'ayant pour partage que l'inconsistance et la malice, ne peut rien produire de bon, que plutôt elle est la source et l'origine de tous maux. Mais nous ayant déclaré ses divines volontés, il nous a donné en même temps des règles

infaillibles de vertu et de sainteté, puisqu'il est constant que la volonté de Dieu est tellement la règle de toute rectitude, que ni la volonté de l'ange ni celle de l'homme, ne peut être bonne ni droite sans celle-ci.

Ce Dieu de bonté a commencé à nous déclarer quelques siennes volontés par son serviteur Moïse dans le Décalogue, et consécutivement par les autres prophètes. Et surtout il nous les a manifestées amplement /296/ par son bien-aimé Fils, qu'il nous a envoyé en terre par une souveraine dilection, pour nous déclarer si clairement tous ses conseils et tous ses commandements, que nous n'avons plus d'excuse si nous venons à les négliger. Il a néanmoins cette différence entre ses commandements et ses conseils, que ses commandements nous déclarent clairement et absolument ses volontés ; et les conseils nous donnent à entendre que nous devons au moins faire grand état des choses conseillées de lui, quoiqu'il ne nous y oblige pas comme aux choses qu'il commande.

Davantage le premier homme s'étant rendu indigne par son orgueil et par sa désobéissance, que Dieu seul le conduisit par soi-même ; comme il s'était rendu semblable par son péché aux animaux sans raison, sa providence ordonna qu'il /297/ serait soumis à un autre homme ainsi qu'un animal ; d'où sont procédées les puissances et autorités spirituelles et temporelles qui dominant sur nous, auxquelles nous sommes étroitement obligés d'obéir, comme nous étant données et ordonnées par la divine sagesse ; en telle sorte que quiconque résiste à ces puissances, il résiste aux ordonnances divines, et s'acquiert une damnation éternelle, dit l'apôtre Rom.13. Et cette divine ordonnance est tellement générale, qu'il n'y a personne qui en soit exempt, un chacun ayant quelque supérieur d'une façon ou d'autre.

De sorte que les commandements de ceux que Dieu a mis sur nos têtes, nous déclarent absolument ses volontés. Ainsi les commandements de l'Eglise et des souverains pontifes, manifestent les divines volontés à tous les chrétiens, d'autant /298/ qu'ils ont son autorité sur eux. Ainsi les commandements des rois et des princes, sont marques assurées de ses volontés au regard de leurs vassaux ; les commandements des évêques au regard de leurs diocésains, et ceux des curés au regard de leurs paroissiens ; les commandements des supérieurs des Ordres au regard de leurs sujets ; les commandements des magistrats au regard de ceux qui sont sous leur ressort ; les commandements des pères et mères au regard de leurs enfants et ceux des maîtres au regard de leurs serviteurs, les commandements de la règle, des constitutions, et statuts au regard de ceux qui en ont fait profession, et les commandements, ordonnances, et obligations de la qualité et condition d'un chacun, soit prince, seigneur, magistrat, ecclésiastique, religieux, laïc, marié ou non marié, etc. Tous ces commandements /299/ dis-je, et ordonnances sont marques assurées des divines volontés, d'autant qu'ils procèdent de l'autorité de Dieu même. Et nous ne pouvons avoir en cette vie un témoignage plus assuré de la volonté de Dieu, après la déclaration de ses divins commandements, que lorsqu'une chose nous est commandée par ceux qui ont son autorité sur nous ; car c'est Dieu proprement qui nous conduit, et qui nous commande par ceux qu'il a établi nos supérieurs ; ou bien

sont nos supérieurs qui nous conduisent et qui nous commandent par la puissance et l'autorité que Dieu leur a données sur nous ; c'est pourquoi nous ne pouvons négliger ou mépriser leur autorité, que nous ne négligions ou méprisions l'autorité de Dieu même.

Cette connaissance des volontés de Dieu, ne nous est pas peu éclaircie /300/ et augmentée par la pratique de la Présence de Dieu, et pouvons dire qu'elle est comme une divine lumière, qui nous fait voir les volontés de Dieu, ainsi que la lumière du soleil nous fait voir les couleurs. Certes comme les bienheureux dans l'aspect de la Divine Présence, connaissent clairement les volontés de Dieu ; aussi regardant fixement cette Divine Présence, nous découvrirons tout ce que Dieu demande de nous. Eh pourquoi pensez-vous que ce Dieu intimement présent en nous, fait découler sans cesse sur notre âme la raison, qui est un rayon de sa divine sagesse, si ce n'est pour nous servir de guide dans la voie de ses volontés ? C'est une loi naturelle, qui est une parcelle de la loi éternelle qui est en lui, laquelle si nous observions exactement, nous serions toujours dans l'accomplissement de son bon /301/ plaisir. Pourquoi cette syndérèse, qu'il fait naître en notre cœur pour le tourmenter, à chaque fois que nous faisons la moindre chose contre cette loi, sinon pour nous punir de notre faute, nous reprocher notre désobéissance, et nous ramener dans l'amour et dans l'exécution de ses volontés ?

Et quoique cette raison ou loi naturelle, devrait mettre un si bon ordre en tout notre homme intérieur, et extérieur, qu'on y reconnut toujours une parfaite dépendance et subordination au bon plaisir de Dieu ; néanmoins ayant été notablement obscurcie et affaiblie par le premier péché de nos parents, cette divine bonté si présente en notre âme, nous communique les excellentes habitudes surnaturelles de la foi, espérance, charité, et autres vertus, qui chassent les ténèbres que le péché y /302/ avait apporté, et nous font discerner clairement les divines volontés. O que ces saintes habitudes (et surtout celle de la foi) produisent en nous de célestes lumières et de principes infaillibles, pour connaître avec assurance les volontés de Dieu !

C'est par l'habitude de foi que nous connaissons, que tous les maux de peine qui arrivent au monde, soit corporels ou spirituels, soit généraux ou particuliers, même ceux qui suivent des péchés et de la malice des hommes, nous sont envoyés par la volonté et l'ordonnance de Dieu ; et qu'il ne les permet pas simplement ainsi qu'il permet les péchés, mais qu'il les veut effectivement, intentione saltem secundaria, non per se sed per accidens, quatenus ei bonum aliquod conjungitur, et qu'il les ordonne par sa providence paternelle pour le bien particulier ou général /303/ de l'homme ; c'est pourquoi la volonté par laquelle il veut permettre les péchés, est appelée volonté simplement permettante ; et la volonté par laquelle il veut les maux de peine, est appelée volonté ordonnante. De sorte que nous devons mettre pour fondement, que Dieu voulant et ordonnant tous les maux de peine qui sont au monde, sa volonté est par conséquent que nous les recevions et acceptions de sa main, comme en étant la principale et la première cause, la créature n'en étant

que l'instrument ; et n'y a point de doute, que rien de réel (tels que sont les maux de peine) n'arriverait au monde, si Dieu ne le voulait et ne l'ordonnait ; tellement que c'est une suffisante marque de sa volonté aux contraires événements, quand ils nous arrivent, d'autant qu'ils ne nous arriveraient pas si Dieu ne le voulait. C'est par /304/ la même foi et par les autres habitudes de vertus, que nous connaissons que sa volonté est, que nous fuyions le mal et embrassions le bien, que nous devons sans intermission mortifier les dérèglements de notre intérieur et extérieur, pratiquer fidèlement les vertus dans les occasions, et faire tout ce qui est nécessaire pour arriver à la perfection.

En après ne se contentant pas de nous avoir envoyé son bien-aimé Fils pour nous annoncer toutes ses volontés, il nous donne encore par son intime Présence de célestes lumières, pour nous faire voir plus clairement ces mêmes volontés lorsque l'exécution s'en présente, nous faisant au fond de notre cœur comme un nouveau commandement, ou de fuir le mal défendu, ou d'embrasser le bien commandé. Si bien que cette Présence de Dieu bien pratiquée, nous sert comme de /305/ prédicateur pour nous annoncer de nouveau les divines volontés, ou comme d'un céleste flambeau pour nous faire voir clairement les mêmes volontés, empêchant que notre entendement ne s'aveugle en une connaissance si importante.

Il ne se contente non plus de nous avoir déclaré, que sa volonté était que nous fussions soumis aux personnes, auxquelles il a donné son autorité sur nous ; mais même il prévient par son intime Présence notre entendement de ses divines lumières, pour lui faire voir que c'est notre repos et notre assurance de vivre sous la conduite d'autrui. C'est lui qui nous fait considérer en nos supérieurs une vertu toute divine et non ordinaire, qui opère des merveilles en nous, quand même leur intention serait sinistre, et leur jugement moins solide qu'il ne devrait, et qu'il semblerait qu'ils /306/ nous gouverneraient plutôt par humeur ou fantaisie, que par raison : que sa divine providence, qui nous régit par eux, fait toujours réussir toutes choses au but et au point que sa sagesse a déterminé : et que jamais les conduites particulières de notre jugement, ne seront si bonnes pour nous ni si certaines, que celles de nos supérieurs (n'était qu'elle fussent manifestement mauvaises, et contre la loi de Dieu) encore que d'ailleurs nos sentiments et nos pensées fussent ce semble mieux fondés en raison ; c'est assez que c'est sa divine providence qui nous gouverne par cette voie, puisque c'est elle qui élève et affermit les puissances.

Souvenez-vous que quand les Israélites captivaient leur jugement et leur volonté sous la conduite de Moïse, qui leur était donné de Dieu pour supérieur, que les /307/ bénédictions du ciel leur venaient en abondance ; mais sitôt qu'ils s'y opposaient par leurs murmures, ils étaient aussitôt punis de Dieu. Et me semble que ce peuple rebelle est la vraie image de ces personnes religieuses, qui veulent examiner et éplucher avec leur jugement purement humain tout ce que leurs supérieurs ordonnent, et qui ne sont jamais contentes de leur gouvernement, qu'autant qu'il est conforme à leur inclination ; ce ne sont que plaintes, ce ne sont que murmures, et n'ont des yeux, comme ce peuple grossier, que pour considérer en

leurs supérieurs le naturel, l'humeur, les défauts, et ce qui paraît en eux extérieurement, sans regarder l'autorité qu'ils ont reçue de Dieu, sur laquelle néanmoins elle devraient surtout jeter les yeux : aussi ne doivent-elles jamais espérer aucune perfection, /308/ tandis qu'elles demeureront dans ces mauvaises pratiques ; et doivent craindre d'être exclues de la bienheureuse éternité, comme ce peuple rebelle fut exclu de la terre promise à cause de ses désobéissances.

Au reste quoique Dieu nous ait laissé plusieurs choses indifférentes à notre choix, que nous pouvons laisser ou entreprendre sans péché, comme libres de commandement et de défense ; si est-ce que nous ne laisserons pas de faire sa volonté si nous les faisons pour lui agréer, car puisqu'il ne demande autre chose de nous en ces actions indifférentes, sinon que nous les fassions (comme dit le grand apôtre) en son nom et pour lui plaire, nous ferons sa volonté en les faisant en sa Présence pour lui agréer, quoiqu'il nous les ait laissées à notre liberté.

Quant aux choses importantes et de conséquence, ou la volonté de /309/ Dieu ne nous est pas connue par aucun commandement ou défense, nous devons avoir recours au conseil de quelque sage directeur, et recevoir et suivre son avis comme la volonté de Dieu. Mais si nous n'avons personne de qui nous puissions prendre conseil, adressons-nous à Dieu intimement présent en nous avec une confiance filiale, le suppliant de nous faire connaître sa volonté par quelque mouvement particulier ; et puisque nous recevons de lui continuellement le bénéfice de la raison pour la conduite de nos actions, nous y devons aussi avoir recours, et suivre ce qu'elle nous dictera conjointement avec l'inspiration de Dieu. Que si c'est une chose où il y ait danger que l'amour de nous-mêmes ait la meilleure part, il faut suivre le côté qui sera plus ennemi de notre sensualité et propre volonté, puisque la volonté de Dieu /310/ est que nous ayons un grand soin de rejeter tout ce qui flatte nos sens, foment nos passions, et entretient notre propre volonté.

Par ce que nous avons dit en cette section, il sera aisé de reconnaître la volonté de Dieu en toutes choses, même aux plus petites, car il ne faut pas penser que la divine volonté se retrouve seulement aux choses de conséquence, elle se retrouve aux actions les plus petites et les plus viles, et l'âme spirituelle la doit toujours envisager en toute ses pensées, paroles, et œuvres sans aucune exception. Avant que proférer quelque parole il faut qu'elle ait une connaissance au moins virtuelle ou habituelle, que ce qu'elle doit dire est le mouvement de la volonté de Dieu présent en elle, comme n'étant qu'un instrument ou un truchement pour exprimer sa volonté : elle ne doit non plus accepter aucun /311/ entretien volontaire dans l'esprit, que par ce mouvement : et ne doit faire ni entreprendre aucune action pour petite qu'elle soit, qu'elle n'y reconnaisse cette divine volonté, n'y ayant aucun temps ni aucune occasion, en laquelle nous ne soyons obligés de suivre cette volonté, soit dans la tribulation ou la prospérité, soit dans la sécheresse ou la consolation ; et généralement il la faut toujours pratiquer : et c'est ce toujours qui donne le lustre et l'excellence à cette pratique, vu que par ce moyen nous ne quittons pas de vue la Majesté de Dieu si présent en nous, et opérons avec elle et par elle toutes les

actions de notre état. Que si notre faiblesse ou infidélité nous fait sortir de cette pratique, il faut pour lors ramener doucement et amoureusement notre esprit en la Présence de Dieu, et reprendre aussitôt sa volonté par le mouvement /312/ qu'il nous en donnera ; et faut faire cette rentrée amoureuse sans s'inquiéter autant de fois que nous en serons sortis, jusques à ce que nous ayons enfin acquis par l'aide de ses grâces une sainte habitude de nous conserver en sa Présence, et de prendre de lui les mouvements de ses volontés.

*Combien nous devons aimer les volontés de Dieu,
et que cette pratique nous y conduit efficacement.*

SECTION II.

Ce serait peu de chose de connaître les volontés de Dieu, si nous ne joignons l'amour à cette connaissance, et le plus grand regret des réprouvés dedans les enfers, c'est qu'ayant connu les divines volontés, il les ont méprisées, au lieu de les aimer comme ils étaient /313/ obligés en les observant fidèlement ; et ce qui nous sera plus sensible à l'heure de la mort, ce sera qu'ayant reçu cette grâce en cette vie de connaître toutes les volontés de Dieu, nous n'en aurons pas fait l'état que nous devons. Ne sommes-nous pas bien aveugles quand nous préférons notre volonté à celle de Dieu, puisque c'est une vérité du ciel, que la volonté de Dieu est la règle infaillible de tout bien et de toute vertu, et le jugement divin est la mesure certaine de toute vraie sagesse et prudence ; et que tout ce qui n'a ni conformité, ni ordre, ni dépendance avec la volonté et le jugement divin, est défectueux et vicieux ; et partant que notre volonté et notre jugement ne seront droits, qu'autant qu'ils auront de convenance et de conformité avec la volonté et le jugement de Dieu. Et c'est en ceci que /314/ consiste la propre volonté et le propre jugement, quand ils nous sont tellement propres, qu'ils n'ont rien de commun avec la volonté et le jugement divin, vu qu'étant hors de Dieu, ils sont en eux-mêmes, et partant dans le défaut.

Cette règle de la volonté de Dieu est d'autant plus certaine, qu'elle est fondée sur deux de ses attributs, à savoir sa bonté et sa sagesse : comme souverainement bon il ne peut rien vouloir qui ne soit très bon ; comme infiniment sage, il ne peut rien ordonner que très sagement. D'où vous pouvez voir combien nous nous trompons, quand nous mettons en arrière la volonté de Dieu pour suivre la nôtre, car c'est laisser la règle de toute bonté et de toute sainteté, pour suivre la source de toute malice et de tous péchés ; c'est quitter la cause de toute droiture, pour prendre ce qui n'a /315/ que défaut et tortuosité ; c'est postposer Dieu à la créature ; c'est lui dire en un mot, sinon formellement au moins tacitement, ces paroles, J'aime mieux ô Dieu faire ma volonté que la vôtre, j'aime mieux me conduire moi-même et me confier au soin que j'en aurai, que de m'abandonner à l'ordre de

votre volonté et de votre providence. Et n'y a point de doute que nous tenons ce langage en notre cœur, autant de fois que nous faisons notre volonté, au préjudice de la sienne qui nous est clairement connue.

S'il est vrai que nous devons être totalement à Dieu et non à nous-mêmes, vivre en Dieu et non en nous-mêmes, étant notre dernière fin, pourquoi ne serions-nous toujours dans ses volontés, comme étant ses créatures, ses enfants, et ses serviteurs. Indigne et outrecuidé est le serviteur qui ne veut rien faire que ce qu'il lui plaît ; insolent /316/ est l'enfant qui ne fait point d'état des volontés de son père, qu'autant qu'elles s'accommodent aux siennes ; mais plus indigne et plus insolente est la créature raisonnable appelée au christianisme, qui s'étant consacrée aux volontés de son Dieu, et le priant tous les jours que sa volonté soit faite, ne s'y accommode qu'en ce qui lui est agréable. Eh pourquoi ne quitterions-nous la tortuosité de notre volonté pour suivre cette adorable droiture qui se retrouve dans la volonté de Dieu ? Pourquoi ne soumettrions-nous le col au joug très doux et très agréable de son bon plaisir ? Pourquoi ne lui dirions-nous de bon cœur ayant l'honneur d'être ses enfants ? O Père très aimable que votre volonté soit faite en la terre comme au ciel, mais disons-lui avec un cœur simplifié, qui n'ait autre affection que de lui obéir, et que les occasions s'en /317/ présentent, même au détriment de nos intérêts ; qui n'ait autre joie et contentement que d'exécuter son bon plaisir, dans toutes ses circonstances avec promptitude et persévérance ; et ainsi nous accomplirons toutes les volontés de Dieu en terre, comme les bienheureux les accomplissent dans le ciel.

C'est l'effet que la Présence de Dieu produira en nous si elle est fidèlement pratiquée, car comme les bienheureux, dans l'aspect de la Divine Présence, connaissent non seulement les volontés de Dieu, mais aussi s'y complaisent de telle sorte, que leur béatitude est toujours accompagnée de complaisance, se voyant dans l'exécution de son bon plaisir : de même marchant en la Présence de Dieu, non seulement nous connaissons ses volontés, mais aussi nous y mettrons notre amour et notre complaisance ; Et en /318/ effet nous rendant fidèles à cette pratique comme ce Dieu de bonté qui est si présent en notre âme, nous envoie des célestes lumières pour connaître ses volontés (ainsi que nous avons fait voir en la section précédente) aussi excite-t-il en nous de saintes affections pour les aimer et embrasser. Combien de célestes flammes ce Dieu d'amour envoie-t-il dans notre cœur, pour nous porter à les exécuter avec ferveur aux occasions plus difficiles ? Combien d'allégresses spirituelles nous fait-il ressentir, en nous faisant goûter le grand bien qu'il y a d'être dans l'heureuse droiture de ses volontés ? Combien de saint mépris de nous-mêmes et de toutes choses créées produit-il en nous, nous portant à même temps à l'unique amour de ses adorables volontés ? Combien enfin de constantes résolutions excite-t-il en notre cœur, pour en poursuivre /319/ à jamais l'exécution au détriment de nos propres désirs ?

O qu'une âme qui se rend fidèle à cette pratique, acquiert bientôt un grand amour des volontés de Dieu ! Elle se les rend tellement propres, qu'elle n'agit que

par celles-ci, n'ayant rien tant en horreur que la conduite de sa propre volonté. O qu'elle est éloignée de ces plaintes que les mauvais chrétiens font contre Dieu, comme demandant les raisons de ce qu'il fait et ordonne, ou y trouvant à redire ! vu qu'elle sait bien que ce serait se rendre criminelle devant cette redoutable Majesté, qu'elle sait avoir un plein domaine sur nous, soit en la vie, soit en la mort, et en toute autre chose qui nous touche, en quelle manière il lui plaira, sans que jamais nous ayons droit de nous plaindre ou de lui demander pourquoi. Elle est encore bien éloignée de cet /320/ acquiescement imparfait aux volontés de Dieu du commun des chrétiens, qui dit bien une conformité de notre volonté avec la divine, supposé qu'elle l'ait ordonné de la sorte, mais néanmoins avec un désir du contraire si on en avait le choix : car désirant de se rendre agréable aux yeux de Dieu qui lui est si présent, elle conserve premièrement son cœur dans une entière indifférence, en tout ce qu'il plaira à sa paternelle bonté ordonner en elle ou en ceux qui la touchent, sans attache à chose quelconque qui n'est point Dieu. Davantage elle reçoit avec action de grâce et une soumission très parfaite toutes ses volontés, comme autant de bénéfices qui lui sont communiqués de son amour. En après elle fait directement élection en son cœur de ce qu'il aura ordonné, contraignant son esprit à croire que telle chose est la /321/ plus convenable à sa gloire, et la plus utile pour son salut. Enfin elle aime de tout son cœur cette adorable volonté, et y met vraiment son plaisir comme vers l'unique objet de son bonheur, sachant bien que notre première félicité, considérée selon les principes de notre nature, consiste à faire les volontés de Dieu, et être volontiers ce qu'il veut que nous soyons, puisqu'il est vrai que nous sommes créés pour lui et non pour nous. Et c'est en cette manière que Dieu intimement présent en nous, veut que nous aimions ses volontés, et que nous nous conformions parfaitement à celles-ci.

Et pour nous y porter plus efficacement, il nous met devant les yeux par ses grâces prévenantes, le grand amour que Jésus l'exemplaire de notre perfection, a porté aux divines volontés ; amour si admirable, /322/ que quand le grand apôtre en parle après le psalmiste, il dit que ce Fils très zélé de l'honneur et des volontés de son Père, dès le premier instant de sa conception, fit un vœu solennel de les accomplir toutes exactement, pour difficiles qu'elle pussent être, s'offrant à lui en holocauste d'une parfaite obéissance, jusques à mourir avec infamie. Il voulut même, que les circonstances du temps et du lieu de sa naissance temporelle, et le genre de mort dont il devait mourir, lui fussent prescrits par la volonté de son Père, afin que toute sa vie depuis le premier instant jusques au dernier, fût employée à faire exactement ses volontés. In capite libri scriptum est de me ut facerem voluntatem tuam, Deus meus volui, et legem tuam in medio cordis mei ? Ps. 39. Heb.10 ; Remarquez, je vous prie, que ce parfait exemplaire d'obéissance, dit que les volontés de /323/ son Père étaient placées au milieu de son cœur, ce qui dénote assez l'amour, l'estime, et l'honneur qu'il leur portait. C'est pourquoi ce prophète parlant de cet amateur des divines volontés, dit en un autre lieu que sa vie a été dans la volonté de son Père, Et vita in voluntate ejus Ps. 29. Paroles que nous pouvons expliquer, et de l'excès d'amour qu'il a eu pour les volontés de son Père

durant le cours de sa vie, et du plaisir qu'il prenait à les accomplir de point en point : comme s'il eut voulu dire, que sa vie était d'exécuter exactement toutes ses volontés ; façon de parler de laquelle nous usons quand nous aimons bien quelque chose, c'est ma vie (disons-nous) que cette chose. A quoi se rapportent les paroles que ce maître de perfection disait souvent à ses apôtres, Que sa viande était de faire la volonté de son Père, Jn 4. /324/ C'est-à-dire, que tout son plaisir, tout son contentement, et toutes ses délices étaient de faire la volonté de son Père. Voilà l'amour et l'estime que Dieu, qui nous est si présent, veut que nous ayons de ses volontés.

O que nous serions heureux si nous avions un véritable amour des volontés de Dieu ! Tant s'en faut qu'elles nous semblassent difficiles et fâcheuses, que plutôt elles nous seraient douces et agréables, ainsi qu'elles sont véritablement en elles-mêmes, n'y ayant rien d'aimable comme les divines volontés. O non il n'y a rien de si doux, de si agréable, et de si facile ! Que si nous y trouvons de la difficulté et de l'amertume, c'est que nous avons le goût dépravé par la corruption de nature. Et en effet les belles âmes les trouvent toutes sucrées, voire elles ne trouvent rien d'amer en cette vie, quand il est assaisonné /325/ du miel de la volonté de Dieu. Ne soyons donc pas de ces âmes lâches et sans courage, qui n'aiment les volontés de Dieu qu'autant qu'elles s'accommodent à leur inclination, aimons-les dans les contrariétés de notre nature, et dans toutes les difficultés que ce méchant nous-mêmes tâche de les colorer. Si l'or est si fort aimé des gens du monde, quoique les mines où il se trouve soient d'une très difficile découverte, eh pourquoi n'aimerions-nous pas la volonté de Dieu qui est un or tout purifié et purifiant nos âmes, quand bien son exécution serait accompagnée de quelque peine ? Faut-il qu'une difficulté plutôt imaginaire que réelle, que notre appétit tout aveugle et dérégulé nous y fera naître, nous empêche la jouissance d'un si grand bien ? Faut-il qu'une petite contrariété que nous y rencontrerons, nous détourne de cet /326/ unique centre de notre âme ? Aimons-la, chérissons-la, puisqu'il n'y a rien de si droit, de si juste, de si saint, et de si parfait. Si nous l'aimons de tout notre cœur, et l'observons fidèlement en la Présence de Dieu, nous deviendrons bientôt droits, justes, saints, et parfaits, car notre volonté s'unissant à la volonté de Dieu, se revêtira de ses divines qualités.

Pour exciter en nous cet amour des volontés de Dieu, nous ne devons pas seulement nous arrêter à la face extérieure de ces mêmes volontés, mais pénétrer par la vue de notre esprit jusques à la face intérieure, qui consiste en un épanchement et profusion admirable de grâces, par lesquelles Dieu se communique à l'âme dans l'exécution de ses saintes volontés. Et comme l'homme spirituel voyant une belle moisson, ne s'arrête pas à cet extérieur /327/ qui paraît à ses yeux, ains pénétrant plus avant contemple la divine bonté se communiquant aux hommes, et les obligeant de l'adorer, l'aimer, et le servir comme leur souverain bienfaiteur : de même pratiquant les divines volontés, nous ne devons pas nous arrêter simplement à la chose extérieures que nous savons être la volonté de Dieu, mais nous devons nous rendre attentifs surtout, comme Dieu désire par cette chose extérieure se

communiquer à nous. De sorte que notre correspondance en l'accomplissement de ses volontés, doit être accompagnée non seulement de l'effort extérieur pour les faire et exécuter selon qu'il est requis, y apportant le soin, la peine et la diligence nécessaire ; mais aussi d'un amoureux et total abandon intérieur, par lequel nous nous jetons en Dieu selon qu'il se montre à /328/ nous par l'aide de ses grâces, et nous entretenons avec lui sans le quitter de vue. En quoi nous le glorifions d'une manière particulière, lui ramenant toutes les créatures vers lesquelles nous nous occupons comme à leur source et origine, en ce que nous nous en servons selon sa volonté. O qui pourrait bien pénétrer dans les desseins que Dieu a de nous enrichir de ses grâces, et nous revêtir de son esprit en l'accomplissement de ses volontés, même aux actions les plus communes comme le boire, le manger, travailler etc. nous les ferions toutes dans un grand respect et attention de sa Divine Présence ; mais notre aveuglement est si grand que nous les faisons plus souvent sans y posséder celui, qui en est l'esprit, l'âme et la vie.

Nous allons comme les pèlerins d'Emmaüs continuellement avec Dieu sans le reconnaître ; nous /329/ mangeons et buvons avec lui sans nous délecter de sa Présence ; il s'offre de se communiquer à nous continuellement par les créatures, et néanmoins nous recevons tous ses présents sans lui témoigner aucun désir de le posséder, et ainsi nous ne devenons jamais spirituels, demeurant toujours attachés aux sens ; nous sommes toujours actifs sans jamais devenir contemplatifs ; nous sommes toujours en travail sans jamais jouir du repos ; et admettons une grande multiplicité d'affaires sans les réduire à l'unité.

Les principaux empêchements qui nous détournent de la connaissance et de l'amour des volontés de Dieu, avec leurs remèdes.

SECTION III.

Comme la plus grande félicité des bienheureux, est de se voir pour jamais dans la conformité et /330/ dans l'amour de la volonté de Dieu ; de même la plus grande géhenne des damnés, c'est qu'ils ne pourront jamais aimer cette volonté, ni se conformer à celle-ci. O que c'est un bien désirable, de se voir pour jamais réglé par la règle infaillible de la volonté de Dieu ! C'est ce qui est cause de l'ordre admirable qui se retrouve dans cette bienheureuse félicité : Mais ô supplice redoutable, de ne pouvoir jamais se régler à cette belle règle ! C'est la cause pourquoi tout est en un désordre et confusion lamentable en ce lieu d'horreur et de tourment. Disons à proportion, que la paix du cœur, qui est comme une félicité de laquelle nous pouvons jouir dès cette vie, provient de ce que nous aimons et suivons les volontés de Dieu : au contraire que toutes les inquiétudes et tous les troubles qui nous peuvent travailler proviennent de ce que nous quittons /331/ cette divine règle, pour suivre la règle tordue et défectueuse de nos propres désirs.

Et je voudrais que les personnes qui font profession de dévotion voulussent bien pénétrer cette vérité, elles s'exempteraient des peines intérieures, qui les travaillent si communément et importunément, que la vie dévote en est souvent rendue odieuse aux bons esprits, qui s'étonnent comme il se peut faire, qu'un âme qui s'étudie de s'approcher plus près de Dieu par les pratiques spirituelles, semble plutôt s'en éloigner par des inquiétudes multipliées ; ne sachant pas que telles gens n'ont autre règle en leur dévotions, que leurs propres désirs et affections, au lieu d'aimer et de suivre la règle droite et infaillible de la volonté de Dieu, dans la conduite qu'il a sur eux. Ce sont autant d'obstacles qu'ils mettent à l'opération de Dieu qui /332/ leur est présent ; et qui empêchent qu'il ne produise point en eux ce favorable effet dont nous parlons ici. Déclarons-le plus clairement, afin que les bonnes âmes s'en donnent de garde.

Le premier obstacle donc de ce degré et le plus commun, c'est que la plupart ne prennent pas les volontés de Dieu dans leur vocation, mais il la vont chercher ailleurs, se persuadant qu'il serviraient mieux Dieu en une autre condition, en un autre emploi, en un autre office, en un autre état, etc. Les gens du monde ne se contentent pas de la condition à laquelle ils sont liés, aspirent après une vie retirée. Ceux qui sont appelés au ministère de Marthe, se troublent de ce qu'ils ne peuvent jouir de la douceur de la contemplation de Marie. Ceux qui sont en un office dans la religion, se persuadent qu'ils demeureront toujours dans /333/ leurs imperfections, jusques à ce que l'obéissance les mette en un autre. Ceux qui sont dans l'infirmité aspirent après la santé, comme après un moyen pour mieux s'adonner à la dévotion. Enfin il y en a bien peu qui prennent les volontés de Dieu dans l'état où Dieu les veut, ils les vont chercher où elles ne sont pas, et ne les reçoivent pas où elles sont, c'est à savoir en l'état présent où Dieu les appelle.

Tenons donc pour une maxime très véritable de la perfection, que nous devons par préférence à tout autre bien tel qu'il soit, nous appliquer sérieusement aux devoirs de notre vocation, et que toute notre perfection consiste à bien faire le métier, auquel le divine providence nous a destiné. Soyons ce que nous sommes, disait le bienheureux François de Sales, et soyons-le bien, pour faire honneur au maître /334/ ouvrier duquel nous sommes l'ouvrage ; quand bien nous pourrions être les plus excellentes créatures du ciel, il faudrait quitter le désir de cet état relevé, pour être ce que Dieu veut que nous soyons. Et un des grands maux (disait ce sage directeur) de ceux qui ont bonne volonté, c'est que la plupart veulent toujours être ce qu'ils ne peuvent pas être, et voudraient ne pas être ce qu'ils ne peuvent n'être pas. Ils seraient des merveilles (disent-ils) s'ils étaient de cette vocation ou s'ils n'avaient point un tel office, et ne sont jamais contents de l'état auquel Dieu les veut.

Nous ferons sagement, si quittant tous ces désirs superflus, nous aspirons paisiblement et fidèlement après la perfection que notre condition requiert, en pratiquent selon notre portée les vertus qui y sont propres, mêmes les plus petites, et /335/ faisant toutes nos actions en vue de la Présence de Dieu, en telle sorte que depuis le matin jusques au soir, elles servent toutes de matière à l'amour sacré pour

le perfectionner ; nous rendant soigneux de bien ménager les occasions que la divine providence nous présentera, et ne faisant jamais rien par une routine, ni par agrément de nature, mais toujours par une application de notre esprit et intention au bon plaisir de Dieu si présent en nous, ce que sans doute nous ferait faire un merveilleux progrès dans la vraie sagesse.

Je voudrais même si nous sommes engagés en quelque vocation, om nous y avons été mis non par la main de Dieu, mais par la main des hommes, que cela ne nous mit en peine ; car puisque nous y sommes embarqués, c'est sa volonté que nous y demeurions paisiblement et de bon cœur, et que nous fassions de /336/ nécessité vertu y demeurant par amour : que s'il y a eu moins de notre choix, la soumission que nous aurons à sa providence, lui sera d'autant plus agréable. Représentons-nous que Dieu ne tire pas toujours par amour ceux qu'il appelle à son service, et que sa sagesse infinie a mille secrets pour nous engager dans le bien. Qu'importe-t-il tant que nous ayons eu quelque motif humain pour entrer dans son service, ou que nous y ayons été engagés par nos parents dans un bas âge, ou qu'il y ait eu moins de liberté de notre part au commencement, pourvu que nous soyons résolus de bien poursuivre et de bien finir. Ceux qui furent contraints de se trouver au festin nuptial de l'Évangile, ne laissèrent pas d'y faire bonne chère.

Un autre empêchement qui combat ce 3. Degré ; est une précipitation en ce que nous faisons, laquelle /337/ nous fait perdre de vue la Présence de Dieu et sa volonté ; car pour bien entrer dans la pratique de ce degré, il est nécessaire que nous ayons un propos habituel de ne rien faire ou pâtir, que pour accomplir la volonté de Dieu si présent en nous, tout résolu de ne suivre en aucune manière le soulèvement de nos passions ni la propriété de notre volonté. Or pour conserver en nous ce saint propos habituel, il est nécessaire que nous soyons attentifs sur nous-mêmes, pour éviter toute précipitation et multiplicité, employant toutes nos puissances avec paix et silence, dans une mortification douce et tranquille de tout ce qui pourrait être dérégulé en nous. De sorte qu'il n'y a rien si contraire à la perfection, que de suivre notre impétuosité ; laquelle n'est jamais exempte de propriété : aussi celui qui fait ainsi toutes choses précipitamment, montre /338/ bien qu'il les fait selon son inclination, puisqu'il n'a aucun retour sur son cœur pour discerner ce qui le meut à opérer, si c'est l'esprit de Dieu ou celui de nature ; et montre en opérant de la sorte, qu'il met sa confiance en soi-même, et qu'il pense avoir assez d'industrie et de vertu pour faire toutes choses comme il faut ; et croit que ses actions sont opérations de Dieu, à cause qu'elles sont conformes à sa raison, ou plutôt à son inclination précipitée, ne s'apercevant pas que telle précipitation le fait marcher en toutes choses selon le sens. Et quoiqu'il sache assez par théorie qu'il ne peut rien faire de bien sans l'aide de Dieu, néanmoins dans la pratique il n'y a pas son recours, et ne s'introvertit pas pour le voir au-dedans de soi et discerner ses volontés ; il ne laisse pas toutefois de s'attribuer la gloire de ses actions, demeurant dans une vaine /339/ estime de soi-même quoiqu'il ne fasse en vérité rien qui vaille ; là où s'il faisait ses actions en la vue de Dieu, et appuyé sur sa volonté ; il lui attribuerait tout son bien, et

s'en estimerait infiniment redevable à sa bonté. Si nous ne pouvons faire rien de bien sans notre créateur, pourquoi ne le regardons-nous pas incessamment ? Et si comme petits enfants nous tombons à chaque pas si la main de notre père ne nous relève, pourquoi ne donnons-nous lieu à la conduite de son esprit ? Pour donc éviter cet empêchement allez toujours avec lui lentement sans paresse, attentivement sans pesanteur, paisiblement sans multiplicité, doucement sans impétuosité ; et ainsi vous éviterez tout bouillonnement et précipitation, laquelle est tellement préjudiciable à l'union que vous prétendez avec votre bien-aimé, que vous n'en pouvez jamais espérer la /340/ jouissance tant que vous la suivrez.

Un autre obstacle qui est encore bien contraire à ce degré, est un certain empressement que plusieurs se donnent de leur avancement spirituel, au lieu de marcher en esprit de paix et de soumission à la volonté de Dieu, et se contenter de la perfection qu'il leur donne. Ne pensez pas aller si vite dans l'exécution du bien que les désirs s'en forment dans votre esprit, et ne vous empressez pas pour vous voir éloigné de l'accomplissement de vos bons désirs, mais prenez de là sujet de pratiquer la patience envers vous-même, adoucissant par humilité les déplaisirs que vous ressentez de vous voir retardé au chemin de la perfection par votre infirmité ; et ainsi vous retirerez continuellement du bien de votre propre misère, et récompenserez d'un côté ce que vous perdez de l'autre. Ne pensez pas que la /341/ perfection s'acquiert à force de bras, le principal dépend de la confiance en Dieu, et non de notre travail et industrie ; et c'est le meilleur de procéder de notre part avec un esprit de paix devant la Présence de Dieu, et y aller peu à peu quoique soigneusement.

Ayez donc une parfaite conformité à la volonté de Dieu, au regard de la perfection à laquelle vous aspirez, et remettez tous les désirs que vous en avez à ce qu'il lui plaira en ordonner. A quoi bon vous tant éplucher et examiner par des réflexions continuelles, sur le progrès que vous faites en la vertu ? Ne vaut-il pas mieux aller votre droit chemin, en marchant toujours en la Présence de Dieu, sans regarder derrière vous le chemin que vous avez déjà fait ? Le voyageur n'avance pas son chemin, mais il le retarde plutôt, quand il se retourne si /342/ souvent pour voir le chemin qu'il a déjà fait : allez donc toujours votre droit chemin et vous arriverez enfin à Dieu sans y penser. Ne faites pas même tant d'état des refroidissements de dévotion que vous pouvez ressentir, car ils viennent souvent de quelque lassitude et pesanteur d'esprit, ou d'une indisposition corporelle ; c'est assez que dans votre cœur vous la vouliez poursuivre, et que vous fassiez cette résolution d'aimer mieux le travail qu'il y a au service de Dieu, que toutes les douceurs du monde.

A ce degré est encore bien contraire un certain chagrin inquiet, que plusieurs se donnent quand ils tombent en quelque péché ou imperfection ; car quoique nous ne devons pas aimer nos défauts, mais bien les avoir en horreur ; néanmoins nous devons aimer le décret de Dieu après le péché d'Adam, par /343/ lequel nous naissons pauvres, infirmes, et sujets à l'imperfection, et avouer de bon cœur devant sa Divine Présence, que nous sommes sujets au péché et à l'imperfection, et que

c'est là tout le fruit qui peut procéder de nous : et partant nous ne devons pas haïr nos défauts d'une haine dépiteuse et impatiente, mais d'une haine tranquille et paisible qui nous fasse confesser humblement notre infirmité devant ce Dieu de bonté si intimement en nous-mêmes, et retourner à lui par une amoureuse confiance.

Pareillement supposée l'infirmité susdite, qui cause un grand aveuglement en notre esprit, nous ne devons pas nous porter dans une recherche empressée de nos imperfections, vu qu'en ce faisant nous donnerions sujet à des nouvelles inquiétudes, et augmenterions même nos imperfections, n'y ayant rien qui les /344/ entretienne davantage, que l'inquiétude et l'empressement de les ôter, surtout quand elles procèdent d'une certaine faiblesse qui est comme attachée à notre naturel. Nous en venons bien mieux à bout, quand avec un cœur paisible, nous tâchons de les ôter à mesure que nous en avons la lumière et les occasions, supportant avec patience quand par faiblesse nous en commettons quelque-une. Si nous sommes obligés de pratiquer la patience envers les autres, pourquoi ne la pratiquerions-nous envers nous-mêmes ? Il faut souffrir notre imperfection pour avoir la perfection, la souffrir dis-je, non pour l'aimer et caresser, mais pour bien nous en humilier : et je dirais volontiers qu'heureuses sont les imperfections, quand elles nous servent à nous bien faire connaître notre misère et infirmité, qu'elles nous rendent plus avisés /345/ pour l'avenir, et nous font avouer que nous tomberions à tout moment si Dieu ne nous retenait. Tenons cette vérité, que tous les troubles que nous avons de nos chutes journalières, tirent leur origine d'un orgueil secret qui est en nous, et de ce qu'en effet nous avons de la peine à nous reconnaître infirmes et défectueux : car pourquoi sommes-nous troublés après être tombés ? Sinon à cause que nous pensions être quelque chose de bon, et que nos résolutions seraient stables et efficaces, et comme nous voyons qu'il n'en est rien, nous voilà trompés, et ensuite troublés et inquiets ; que si nous nous connaissions bien, au lieu de nous étonner de notre chute, nous nous étonnerions plutôt pourquoi nous ne tombons pas continuellement ; c'est en un mot que nous ne voulons pas toucher au doigt notre infirmité, ni l'avouer /346/ humblement devant Dieu.

Enfin sitôt que nous prenons une autre lumière que la volonté de Dieu pour nous conduire, et que nous formons quelque désir en notre cœur qui s'éloigne de l'amour de son bon plaisir, nous mettons autant d'obstacle à l'opération de Dieu intimement en nous-mêmes, empêchons qu'il ne produise ce troisième effet, et tombons ensuite dans le trouble et dans l'inquiétude. Dieu vous mènera par la voie d'obscurité, de sécheresse, et d'impuissance ; vous serez agité de pensées contre la foi, de diverses imaginations contre la pureté, de défiance de la bonté de Dieu, ou travaillé de quelque autre tentation importune : si vous quittez la vue de la Présence de Dieu, et abandonnez la confiance et l'assurance qu'il vous donne (quoiqu'obscurément) que sa volonté est, que vous aimiez la peine /347/ qu'il y a à souffrir ces choses contraires à votre inclination ; et que vous donniez lieu aux fausses lumières de votre nature, qui ne peut souffrir cet état qu'avec violence, vous laissant persuader par cette trompeuse ennemie de votre perfection, que vous ne

pouvez pas être agréable à Dieu en cet état, qu'il n'est pas possible qu'il se plaise en ces indévotions, qu'il faut qu'il y ait quelque péché caché, ou quelque autre chose en vous qui soit cause d'une si grande misère (et si le diable se mêle parmi) que Dieu vous a rejeté, que vous êtes du nombre des réprouvés, et mille autres persuasions qui vous feront perdre de vue la belle lumière de sa volonté.

Si, dis-je, vous vous laissez persuader par cette nature aveuglée, vous tomberez bientôt en des grandes inquiétudes, car votre entendement étant éclairé de ces fausses /348/ lumières, il portera aussitôt votre volonté à des désirs de même trempe, qui seront entièrement opposés à l'amour des divines volontés ; et formerez en votre cœur des souhaits de rentrer dans votre premier état, et de recouvrer la consolation passée, tâchant de vous faire quitte de ce joug si pesant, et si contraire à votre inclination. Pour cette cause vous chercherez tous les moyens possibles pour en défaire, vous redoubleriez vos prières et vos dévotions, vous multiplieriez vos communions, vous ferez des confessions extraordinaires, et n'oublierez rien de ce que vous croirez devoir contribuer à votre soulagement. Mais comme vous le cherchez hors la volonté de Dieu, tant s'en faut que vous vous trouviez soulagé, que plutôt votre mal sera augmenté d'un autre beaucoup plus grand qui vous sera comme insupportable, c'est à /349/ savoir d'un chagrin, d'une inquiétude, et d'une impatience de vous voir toujours travaillé contre votre désir. Auparavant vous n'aviez que la peine de la tentation à souffrir, peine qui ne vous ôtait pas la paix du cœur, et qui vous devait être bien tolérable, voire douce et agréable la regardant en la volonté de Dieu, mais maintenant que vous la considérez, non en cette volonté, ains en vous-même, ou plutôt contre vous-même, elle vous est intolérable, en ce qu'elle vous ravit la paix intérieure, qui est le plus grand mal qui vous puisse arriver après le péché.

Et tant que vous suivrez ces fausses lumières, votre mal s'augmentera, et serez en danger de tomber en quelque grand péché, selon la qualité de la tentation ; d'autant que votre cœur étant inquiété et troublé, il sera facile au diable de le faire /350/ tourner où il voudra, y trouvant une disposition si avantageuse pour lui. C'est pourquoi si vous voulez éviter tous ces maux, il est nécessaire que vous demeuriez toujours dans la belle lumière, et dans le désirable amour des volontés de Dieu, en quelque état qu'il vous veuille, que vous y demeuriez, dis-je, constamment sans jamais en sortir, et que vous contraigniez votre volonté de dire le bon mot, qui est de vouloir et d'aimer la peine, la souffrance, et la contrariété qu'il y a en cet état, tant et si longtemps qu'il plaira à Dieu, avec telles circonstances que sa providence ordonnera, sans jamais permettre que votre cœur forme aucun désir tant soit peu contraire à cette humble soumission, et amour inviolable que vous devez à ses volontés ; car faisant autrement, ce serait secouer le joug agréable de son bon plaisir, et n'aimer ses /351/ volontés qu'autant qu'elles s'accommoderaient à votre inclination.

Faites vous sage je vous prie sur l'exemple du pauvre Jonas. Ce prophète ayant connu que la volonté de Dieu était qu'il allât prêcher en la ville de Ninive, sa

propre volonté le porta d'aller tout à l'opposite, et pour cela il s'embarqua pour aller en Tarse, Et surrexit Jonas ut fugeret in Tarsis a facie Domini. Jon 1. Remarquez, je vous prie, les paroles du Saint Esprit : Que ce prophète se lève pour s'enfuir en Tarse de devant la face du Seigneur : comme voulant dire qu'il quitta la vue de la Présence de Dieu, qui lui faisait voir si clairement ses volontés, et que prenant pour guide les fausses lumières de son propre esprit, il s'embarqua pour aller en Tarse. Mais à peine fut-il embarqué, qu'une furieuse tempête se leva, qui contraignit ceux du vaisseau de le /352/ jeter à la mer. Voila proprement l'état d'une âme, qui quittant la vue de l'intime Présence de Dieu qui lui fait voir toutes ses volontés, se veut conduire par les lumières de son propre esprit, car à même temps elle se trouve inquiétée et troublée par-dessus la tête. C'est le seul fruit que nous retirons de nos propres désirs, quand ils s'opposent tant soit peu à la volonté et conduite de Dieu. Et je conjure ici les personnes qui sont si souvent inquiétées, de faire une fidèle revue sur elles-mêmes, et de voir si elles ont jamais eu aucune inquiétude, qui n'ait été précédée par quelque opposition qu'elles ont apportées à la conduite de Dieu ; c'est qu'elles voulaient une chose, et Dieu en voulait une autre ; elles voulaient marcher par un chemin, et Dieu les voulait conduire par un autre. Mais si elles quittent comme ce prophète ces pratiques imparfaites, et /353/ qu'elles prennent pour guide la règle droite et assurée de la volonté de Dieu dans la pratique de son aimable Présence, elles seront aussitôt délivrées comme lui de leurs angoisses, se trouvant sur le ferme stable et solide de sa providence amoureuse.

/354/

INSTRUCTION IV.

De la pureté d'intention, quatrième effet de cette pratique, et le quatrième degré pour arriver à la perfection et union avec Dieu.

Que nous devons en toutes choses rechercher de plaire et d'agréer à Dieu, dans la pratique de sa Divine Présence.

SECTION I.

Comme la Présence de Dieu va toujours nous perfectionnant de plus en plus, elle ne nous fait pas seulement connaître et aimer les volontés de Dieu, en toutes choses, mais aussi elle nous porte à /355/ n'avoir autre soin que de lui plaire et agréer, dans l'accomplissement de ces mêmes volontés. Et comme une chaste et fidèle épouse, ne se contente pas d'aimer les volontés de son époux, ains les accomplit toujours avec un cœur plein d'amoureux désirs de lui agréer, n'ayant autre attention et intention en tout ce qu'elle fait que de le contenter : de même une âme qui marche en la Présence de Dieu, il ne lui suffit pas d'aimer ses divines volontés, mais se revêtant de l'esprit d'une vraie épouse, elle n'a d'autre soin que de lui plaire et agréer en toutes choses.

Et en effet nous rendant fidèles à cette pratique, nous quittons bientôt la vue des créatures pour ne regarder que Dieu. Et tout de même que ceux qui veulent tirer droit au but proposé, ferment l'œil gauche, et regardent seulement du droit afin de recueillir mieux leur /356/ vue : de même si nous fermons l'œil gauche d'une intention imparfaite qui regarde la créature, pour ouvrir seulement l'œil droit de pure intention vers cette aimable Présence, nous arriverons droit à Dieu. Ainsi que faisait la chaste amante des Cantiques, laquelle prit si bien sa visée, qu'elle donna droit dans le cœur de Dieu ; de quoi son bien-aimé la congratula en lui disant, qu'elle avait navré son cœur en l'un de ses yeux, qu'elle avait toujours eu attaché sur lui pour ne rechercher que son bon plaisir, *Vulnerasti cor meum in uno oculorum tuorum Cant. 4.* Et c'est ce que nous devons faire avec cette sainte épouse, si nous voulons arriver à une pure intention, car comme il n'est pas possible de regarder ensemble le ciel et la terre, au moins distinctement ; de même il est impossible d'avoir l'œil de notre intention parfaitement vers /357/ Dieu, si nous y mélangeons quelque chose de la créature, ou de notre intérêt. Certes comme ce Dieu de bonté intimement présent en nous, nous regarde sans cesse pour nous enrichir de ses grâces ; aussi par une inclination réciproque d'amour, nous ne devons avoir autre attention que de chercher sa gloire, son honneur, et son bon plaisir aux dépens même de tout ce qui nous touche ; de sorte que nous nous rendrons coupable devant cette Divine Présence, si nous jetons tant soit peu l'œil de notre intention vers la créature.

Ce serait un grand aveuglement à nous faisant si peu de notre part en l'action de la volonté de Dieu, de lui donner une autre fin que celle de Dieu même, ne pouvant en toutes choses n'avoir qu'une fin très noble, laquelle n'est pas moins excellente que lui-même, /358/ étant lui-même la fin de ses desseins : Or cette fin n'est autre que son bon plaisir et sa gloire, fin si excellente et si relevée que c'est tout le bonheur des bienheureux de la suivre. C'est pourquoi sitôt qu'il nous fait connaître ses volontés, nous devons conformer notre cœur au sien, et les embrasser purement pour le contenter ; et faisant de la sorte nous divinisons notre intention, et ainsi l'intention, l'action, et tout ce que nous faisons est divin. Heureuse l'âme qui prend pour fin de ses actions ce qui doit être l'objet de sa contemplation ! Heureuse mille fois quand elle ne désire vivre et mourir que dans la recherche de l'unique plaisir de Dieu ! O qu'en ce faisant elle fait bientôt mourir toutes les recherches de ses sens, et les dérèglements de ses passions, mais hélas le nombre en est bien petit, d'autant qu'un chacun est attaché à ses intérêts ! /359/

Depuis que le premier homme forma le dessein sacrilège d'être Dieu, nous ayant laissé ce mauvais héritage, nous ne voulons plus ensuite servir Dieu. Il eut eu toujours pour but et fin de ses actions le bon plaisir, la gloire, et l'intérêt de Dieu s'il fut demeuré en l'état qu'il était créé, mais en étant déchu et nous avec lui, nous ne voulons plus travailler que pour nous, et par la corruption de notre nature accommodons insensiblement toutes choses, même les divines et surnaturelles, à notre intérêt et satisfaction. Et c'est la source de tous nos péchés et imperfections, contre laquelle nous devons employer toutes nos efforts : c'est pourquoi ce degré de

pureté d'intention entre tous les autres, bute principalement à extirper et bannir de nous tout propre intérêt, et propre amour, et ôter de notre esprit tous /360/ desseins particuliers et propriétaires, pour embrasser malgré la chair et malgré le sens l'unique intérêt et bon plaisir de Dieu. O que nous serions heureux si nous pouvions bien entrer dans cette pensée, que toutes les affaires que nous devons traiter en ce monde, ne sont pas nôtres, ains sont les affaires de Dieu, et que nous nous y devons appliquer sérieusement et avec respect, en vue de sa Divine Présence, en esprit de lui complaire, comme en effet nous ne sommes proprement que les agents de ce grand Père de famille, lequel il détermine comme il veut, et à quoi il lui plait ; et à cet effet s'offre par son intime Présence de nous assister de ses grâces si nous les voulons recevoir. Et comme notre Seigneur vivait en ce monde pour s'employer aux affaires de son Père, selon qu'il témoigne lui-même, ainsi nous devons vivre et opérer pour Dieu, /361/ pour sa gloire, son bon plaisir, et ses desseins, n'ayant aucun égard en travaillant à notre satisfaction particulière, ains simplement au contentement de celui auquel nous appartenons , et de qui nous faisons les affaires, lui abandonnant le succès de toutes nos entreprises selon qu'il plaira à sa divine providence en ordonner ; et en ce faisant nous le contenterons toujours et demeurerons continuellement en lui et en son pur amour. Que si nous n'arrivons pas là, c'est que nous voudrions faire les Dieux sur terre, l'esprit de propriété nous faisant rechercher notre propre contentement et non celui de Dieu.

Prenez donc garde soigneusement, que cette vue de plaire et agréer simplement et uniquement à Dieu, soit l'unique fin qui vous pousse à faire et souffrir ce qui se présente comme de cette vue simplifiée dépend /362/ principalement votre avancement et votre paix intérieure. Pour cette cause vous devez non seulement rejeter toutes les intentions vicieuses comme sont les intentions d'orgueil, de vaine gloire, d'envie, de vengeance, et autres mauvaises intentions : non seulement les imparfaites ; comme sont les intentions de respect humain, faveur ou amitié des créatures, propres satisfaction, crainte servile, profit particulier, et semblables fins imparfaites : mais aussi toutes les intentions, lesquelles sont de soi licites et bonnes, et néanmoins imparfaites, comparées avec celle-ci de plaire et d'agréer uniquement à Dieu ; comme serait garder les divins commandements pour acquérir le ciel ou échapper l'enfer, entreprendre des austérités ou gagner les indulgences pour se sauver du purgatoire, faire des bonnes œuvres en /363/ intention d'acquérir quelque vertu, quelque nouvelle grâce ou mérite ; et semblables intentions, lesquelles quoique bonnes en elles-mêmes, néanmoins comparées avec celle-ci sont bien imparfaites, en ce qu'il a bien du mélange de la créature, où celle-ci n'a que Dieu pour objet.

Cette intention d'agréer et de plaire à Dieu uniquement est d'autant plus avantageuse pour nous, qu'elle contient éminemment toutes les bonnes intentions que nous pouvons avoir. Ayez par exemple intention, en exerçant quelque œuvre de Charité, d'éviter le Purgatoire, et d'acquérir un nouveau degré de vertu et de mérite ; la faisant pour plaire à Dieu uniquement, vous ne laissez pas d'éviter le Purgatoire

plus parfaitement, et d'acquérir un plus haut degré de vertu et de mérite, et de plus vous allez loger dans le cœur de Dieu, et y contractez /364/ une heureuse union. Et me semble que ces âmes qui s'amuse à ces intentions moins parfaites, ressemblent à ces marchands sans esprit et sans courage, qui se contentent de gagner deux liards pouvant gagner un écu. A quoi faut ajouter que dans cette unique recherche du bon plaisir de Dieu, nous faisons trépasser en peu de temps toutes les recherches de nous-mêmes, lesquelles se glissent, se nourrissent, et se multiplient insensiblement dans nos intentions, quand nous n'avons pas soin en celles-ci d'acquérir cette pureté.

Puisque nous sommes consacrés à Dieu par le baptême, comme des temples et des vaisseaux de sanctification, nous ne devons pas nous appliquer à chose quelconque qui ne se rapporte à lui : aussi a-t-il créé toutes choses pour soi, et n'a pu créer rien que pour soi, étant la dernière /365/ fin de toutes choses ; et surtout il a créé l'homme, le chef-d'œuvre de ses mains, pour soi-même et pour son service. Pourquoi donc recherchons-nous autre chose que lui en toutes nos actions ? Et pourquoi serons-nous si osés, que de nous y proposer pour fin, nous-mêmes, ou la créature ? Si nous avons un véritable amour pour ce Dieu tant aimable, qui se rend présent à nous par un ardent désir de nous unir à lui inséparablement par amour, nous lui dédierons non seulement nos pensées, nos paroles, et nos œuvres, mais nous lui consacrerons tous nos pas, tous nos regards, voire les clins de nos yeux, et les battements de nos artères ; car nous souvenant que nous toutes choses de lui, nous lui en ferons un hommage continuel, et nous nous efforcerons de lui plaire en toutes choses. O heureux changement, quand la pratique /366/ de cette Divine Présence nous fait perdre le regard de notre propre intérêt, et de taupes que nous étions engloutis dans la recherche de nos propres désirs, tout terrestres pour leur imperfection, nous fait devenir enfants de lumière, et des aigles généreux regardants fixement le brillant éclat du bon plaisir de Dieu !

Notre Seigneur a jugé ce degré si nécessaire pour notre salut et perfection, que de sept demandes qu'il nous a prescrit au Pater noster, les deux premières tendent à l'obtenir ; car la sanctification de son nom que nous demandons par la première, et l'établissement de son règne que nous requérons par la seconde, n'est autre chose que cette unique recherche de lui agréer et de lui plaire ; étant véritable que nous ne saurions mieux sanctifier son saint nom, que quand nous lui rapportons /367/ comme à notre unique fin tout ce que nous faisons ; et que le règne de Dieu ne peut pas mieux être établi en nous, que quand nous le faisons roi de notre cœur, que lui seul y fait sa demeure, et le possède entièrement. Et c'est à quoi cet exemplaire de notre perfection nous exhorte si souvent en son Evangile quand il dit, que nous cherchions sur toutes choses le règne de Dieu, *Quaerite primum regnum Dei*, Mat. 6. Et pour nous en donner l'exemple en sa personne, il nous assure qu'en tout ce qu'il faisait, il n'avait autre fin que de plaire et d'agréer à son Père, qui était le faire régner en son cœur, *Quae placita sunt et facio semper*, Joan. 8. Et pour cette cause nous devons nous représenter que Dieu, qui nous est si intimement présent, nous propose

souvent devant les yeux, dans la pratique de ce degré, ce modèle de notre vie, afin que nous /368/ moulant sur la pureté de ses intentions, nous n'ayons autre but en toutes nos actions que de lui plaire et de lui agréer.

Apprenons je vous prie de sa vie et de sa mort cette pureté d'intention : Comment s'est-il donné à son Père ? À quel si ? Sous quelle condition ? Sous quel gage ? a-t-il jamais prétendu un plus grand éclat de gloire de notre rédemption et bonheur éternel ? Et nous avons si peu d'amour pour lui, que si nous semblons le rechercher c'est plutôt pour notre intérêt ; nus désirons l'état de contemplation, parce qu'il est accompagné de douceur ; nous aspirons après l'union, parce que nous espérons y trouver notre compte nous aimons la solitude, parce qu'elle nous donne le repos, et ainsi des autres choses ; et toutefois c'est une chose si digne et si excellente de plaire à Dieu, que notre condition en est relevée au /369/ delà de tout ce que nous pouvons penser. Si nous estimons si fort de plaire aux rois de la terre, et si les grands du monde se glorifient tant quand seulement ils ont fait quelque action qui a agréé au roi, que sera-ce de plaire à Dieu et nous rendre en nos actions l'objet de sa complaisance et de son contentement : He n'est-il pas bien raisonnable que nous lui plaisons, puisque le fils doit plaire à son père, le serviteur à son maître, l'épouse à son époux : et puis qui a-t-il de plus agréable, de plus doux, et de plus facile ? N'y ayant rien si aisé que de contenter Dieu, qui ne demande qu'un cœur et un regard simplifié, que cet un de la Magdeleine, qui est d'autant plus délectable qu'il nous met dans la possession de lui-même. C'est nous montrer bien ingrats, que de ne point nous étudier de lui plaire, puisque lui-même tâche de nous /370/ contenter et de nous plaire en toutes choses, nous donnant toutes les créatures et lui-même, et ne nous refusant rien de tout ce qui nous peut être nécessaire ou utile ; c'est nous montrer insensibles de tant de bénéfices reçus de sa bonté, que de ne lui vouloir agréer en nos actions. Ah non ne tombons point dans cette ingratitude insupportable, cherchons de plaire à ce Dieu très aimable, qui se rend si présent à nous pour nous agréer et contenter, mais de lui plaire uniquement, car il n'y a que lui qui soit digne de cette recherche.

Aimez, je vous prie ce degré, et appliquez-vous-y sérieusement et fidèlement ; et ce sera un moyen efficace, de vous rendre cette pratique de la Présence de Dieu facile, douce, et agréable, en telle sorte que vous conserverez en terre familièrement avec Dieu, comme les bienheureux /371/ conversent avec lui dans le ciel. Félicité encommencée qui est promise en terre à ceux qui s'étudieront à cette pureté d'intention, par ces paroles de Jésus, *Beati mundo corde, quoniam ipsi Deum videbunt*, Mat 5. Où par la mondicité et pureté de cœur, est entendu un cœur dépouillé de toutes choses créées, un cœur qui ne cherche que Dieu dans ses intentions, et qui n'est point terni par aucune recherche étrangère. O que ceux qui ont ainsi leur cœur simplifié sont disposés à des heureuses unions ! Ils perdent bientôt la vue de toutes choses créées, pour ne contempler que ce Dieu incréé si présent en eux, leur entendement est bientôt illuminé de cette claire lumière, leur volonté est incontinent enflammée par cet amour brûlant, leur âme est puissamment

attirée par cette beauté ravissante, anoblie par cette Majesté, élevée par /372/ cette sublimité, et vivifiée par ce divin Esprit.

Je ne dirai rien ici des trois degrés d'intention que les livres spirituels ont coutume de donner, savoir l'intention droite, l'intention simple, et l'intention déiforme ; ou selon quelques uns l'intention de conformité, d'uniformité et deiformité, d'autant que ne me plaisant pas à la multiplicité je n'ai pas jugé cette distinction nécessaire pour parvenir à une pureté d'intention. Joint que la pratique de la Divine Présence opère en l'âme ces trois degrés successivement, selon qu'elle se rend fidèle à ses saints mouvements. Elle produit le degré de conformité aux commençant, lorsqu'elle leur fait faire toutes choses en vue de Dieu présent en eux, et pour se conformer à sa volonté ; quoiqu'ils ne laissent pas par leur imperfection d'écouter encore par trop les répugnances de /373/ leur nature immortifiée. Elle produit le degré d'uniformité aux profitants, lorsque les rendant plus simplifiés que les précédents dans le regard de Dieu présent en eux, elle les porte à n'envisager en leurs actions que son bon plaisir, ne s'arrêtant plus aux répugnances de la nature, ains prenant tout leur plaisir à contenter Dieu ; quoiqu'il leur reste encore quelques petites attaches d'amour propre, surtout au regard des choses spirituelles. Enfin elle produit excellemment le degré de déiformité aux âmes parfaites, lorsque par un regard tout simplifié vers Dieu présent en elles, elle unit leur volonté à la sienne par une telle efficace d'amour, qu'elles ne se sentent plus être poussées par leur volonté à opérer, mais par la seule volonté de Dieu ; ou pour mieux dire leur volonté est tellement transformée en celle de Dieu, que lui seul par sa /374/ volonté opère en elles, n'y ayant plus rien d'humain en leur opération, mais le tout étant animé de l'esprit divin.

Cette transformation déiforme est le plus propre effet de cette pratique, car l'âme qui se rend fidèle vient enfin à ne voir et à n'aimer plus que Dieu, par une vue et union habituelle, toutes les choses créées lui semblant si parfaitement absorbées et anéanties en lui, qu'elle les voit comme un pur rien ; et ainsi rien ne la détourne de ce souverain Tout, se voyant entièrement subsister en son être et opération. Son amour et son regard est plus en lui qu'en elle-même, d'autant qu'elle connaît parfaitement qu'il est Tout et qu'elle n'est rien, et qu'en lui est toute beauté, bonté, et douceur, et qu'en elle n'est rien qu'un abîme de malice et de misère ; ce qui lui donne un si parfait oubli d'elle-même, /375/ qu'elle ne se soucie pas même de son salut, sinon autant qu'il regarde la gloire et l'honneur de son Dieu. Elle n'a plus autre pensée que de l'aimer très purement, et le glorifier très hautement, selon que l'esprit de Dieu dans lequel elle vit et opère lui en suggère les inventions. Enfin une âme qui est arrivée à ce troisième degré, reçoit de si éclatantes lumières et des unions si étroites de cette divine essence si intimement présente en elle, qu'il n'y a que elles qui y sont arrivées qui le peuvent comprendre ; et comme mon dessein en ce livre n'est pas de donner des règles aux personnes qui sont parvenues à ces sublimes états, mais bien de déclarer les dispositions nécessaires pour y être attiré de Dieu, je n'en dirai rien davantage./376/

Quelques avis nécessaires pour demeurer toujours dans cette pure intention d'agréer à Dieu seul.

SECTION II.

Pour bien conserver cette pureté d'intention, ne vous contentez pas d'avoir un désir général de lui agréer en toutes choses, ni de dresser votre intention le matin de ne rechercher que son bon plaisir en tout ce que vous ferez la journée, vu que cela ne serait pas suffisant ; mais il est nécessaire que vous rectifiez de nouveau votre intention au commencement de chaque action, lorsque vous serez diverti de son aimable Présence et de cette unique recherche de lui plaire ; d'autant que l'amour propre, qui veut avoir part en toutes choses, se glisserait subtilement dans votre /377/ intention ; c'est pourquoi afin que vous puissiez faire un bon progrès en ce degré, quand quelque action se présentera (surtout s'il y a danger qu'il ne s'y glisse quelque propre recherche) rentrez sérieusement en vous-même par une réflexion d'esprit, et tâchez dans la vue de cette Divine Présence, de ressentir sans vous flatter la fin qui vous pousse : si vous n'y reconnaissez que Dieu, demeurez-y ; mais si vous y découvrez quelque paille de propre intérêt, de respect humain, ou quelque mélange de passion, ôtez-la à même temps, car si vous y demeuriez après cette découverte, ce serait donner entrée en votre cœur à l'imperfection, et détourner votre vue de cette aimable Présence, pour la jeter sur vous ou sur la créature.

Ne vous inquiétez pas pourtant, lorsque vous aurez oublié de dresser actuellement votre intention, car /378/ il suffit que vous ayez une intention virtuelle, qui consiste en une volonté de contenter Dieu en tout ce que vous ferez : mais s'il réveille votre attention actuelle, comme vous faisant reproche que vous l'oubliez quoiqu'il soit au milieu de votre cœur, renouvelez-lui le désir de lui plaire en cette action qui se présente, si vous n'aimez mieux vous écouler en lui par amour. Que si vous êtes employé en des actions, qui vous empêchent l'actuelle union avec lui et l'attention actuelle à son amour, contentez-vous de l'union et attention virtuelle, qui consiste à n'aimer et à ne vouloir que lui, renouvelant de temps en temps selon votre possible le désir de l'aimer et de lui plaire : et c'est le meilleur d'en faire de la sorte, plutôt que de s'inquiéter et s'efforcer l'esprit pour tant multiplier ses actes intérieurs, cela étant trop empressé /379/ et plain de l'amour de soi-même. Et généralement quand vous serez dans les actions de la volonté de Dieu, après avoir purifié votre intention, ne vous rompez pas la tête pour ressentir toujours cette pureté, ains plutôt sans vous arrêter si fort à ce discernement, tendez à la complaisance et jouissance si présent en vous.

Quand par quelque commandement, par raison, ou par bienséance, vous serez obligé de faire quelque chose qui sera conforme à votre inclination ou sensualité, comme de manger, de dormir, de vous recréer etc. ou bien de quitter une

chose qui sera contraire à votre inclination ou sensualité ; comme de laisser le jeûne, le travail, quelque mortification confusable, ou autre chose difficile et déplaisante à la nature, vous devez être bien attentif qu'il ne se glisse rien d'impur et d'imparfait /380/ dans votre intention ; et pour ce vous devez plus fortement et plus constamment, tendre et buter uniquement à ce bon plaisir de Dieu, en ne le perdant point de vue, et ne permettre pas que votre esprit s'arrête, comme à sa fin, au plaisir qui est annexé à la chose que vous êtes obligé d'entreprendre ou de quitter, de crainte que la sensualité ne prenne la place, et qu'elle ne se rende la fin de votre action.

Prenez garde aussi qu'en tout ce que vous faites, même en vos exercices de dévotion, vous ne vous attachiez jamais qu'à la fin que vous y devez prétendre, qui est Dieu. Que si vous vous arrêtez aux moyens qui vous y conduisent tels qu'ils soient, mêmes les grâces divines, soit pour en faire le choix, soit pour les vouloir posséder selon votre désir, vous ne pourrez éviter le trouble : il faut que vous les receviez, et que vous /381/ en usiez avec une entière dépendance de Dieu intimement présent en vous, et avec une indifférence de les avoir ou de ne les pas avoir, laissant à sa sagesse et à sa bonté infinie de vous conduire par telle voie qu'il lui plaira, autrement vous ne jouirez jamais d'une parfaite paix , et vous vous rendrez incapable de l'étroite union qu'il désire opérer en vous. C'est aimer autre chose que lui, que de vous attacher à ces moyens : par exemple Dieu vous conduira au commencement de votre conversion par la voie de grâces sensibles, il enverra des divines lumières dans votre entendement, et des saintes affections à votre volonté ; gardez-vous bien d'y adhérer par affection, sous prétexte qu'elles vous aident beaucoup pour avancer à la vertu ; servez-vous-en pour vous porter à Dieu pendant que vous les avez, mais prenez garde de /382/ ne pas prendre le change, et de ne pas vous arrêter à ces moyens, au lieu de ne regarder que la fin qui est Dieu. Ne feignez pas même de les quitter de bon cœur quand il vous les ôtera ; et pour vous y résoudre, croyez que s'accommodant à notre faiblesse, les moyens desquels il se sert pour nous porter à lui, ont je ne sais quoi d'imparfait, et qu'il est nécessaire qu'ils soient détruits et anéantis avant que nous soyons unis parfaitement à lui, union qui se fait sans moyen, quant tout ce qui est d'imparfait en la créature est entièrement détruit.

Voulez-vous aller droit à Dieu en peu de temps, ne craignez point de renoncer à toutes choses pour adhérer à lui seul, ne regardez point de milieu entre lui et vous, et vous attachez à lui seul sans vous reposer sur aucune chose créée, même surnaturelle. Que si vous ne suivez pas /383/ mon conseil, vous serez sujet à l'inquiétude au moindre petit changement que Dieu opérera en vous, ou à la moindre tentation qu'il permettra vous arriver ; vous vous rendrez propriétaire de ses grâces, vous les convertirez à votre goût, et serez en danger de tomber dans une secrète complaisance et présomption de vous-même. Ce qui l'obligera, et peut être durant un long temps, de vous réduire à une si grande disette, que vous ne saurez à quoi vous attacher jusques à tant que cette extrême pauvreté vous ait appris à vos dépens la vraie sagesse, qui consiste à n'aimer et à ne chercher que lui.

L'époux sacré en son Cantique d'amour, attribue la beauté de sa chaste épouse à ce simple regard, qu'il compare aux yeux de la colombe le symbole de la simplicité, *Ecce tu pulchra es amica mea, oculi tui columbarum*, Cant. 1./384/ Et si vous voulez acquérir une beauté, qui soit agréable aux yeux de Dieu votre époux très présent en vous, vous devez avoir cette simplicité de la colombe, et ne vous attacher, ni aux moyens qui conduisent à lui, ni à aucune chose hors de lui, pour utile et nécessaire qu'elle vous puisse sembler, mais à lui uniquement.

O que nous serions heureux, si nous ne détournions point notre vue de ce beau soleil ! Que nous éviterions de troubles et d'obscurités, si nous ne regardions que cette lumière éclatante ! Nous serions toujours dans la clarté et jamais dans les ténèbres, nous serions toujours dans le calme et jamais dans l'inquiétude. Eh pourquoi, je vous prie, notre cœur est-il si souvent troublé, même dans les dévotions om il devrait jouir d'une douce tranquillité, sinon que nous y mélangeons je ne sais /385/ quoi du nôtre ? Nous y recherchons avec empressement quelque chose de créé, de quoi nous voyant privés, nous perdons aussitôt la paix intérieure, ce que nous éviterions si nous ne recherchions que Dieu. Nous voulons nous contenter en le servant, et ainsi nous rendons notre service imparfait et désagréable à ses yeux, en ce qu'il procède d'un amour mélangé ; et nous nous privons de la tranquillité de cœur, qui est réservée à ceux qui ne cherchent autre chose que sa gloire et son bon plaisir en leurs intentions, car ne regardant que Dieu, ils jouissent en quelque manière de leur dernière fin, et partant ils sont dans le repos et dans le calme.

O non n'espérons jamais de paix intérieure, tant que nous nous porterons dans la recherche pressée de quelque chose de créé, telle qu'elle soit : soit naturelle, comme est /386/ notre santé, notre honneur, notre intérêt, et out ce qui nous touche ; comme est aussi la complaisance aux créatures, le respect humain etc. soit surnaturelle, telles que sont les grâces sensibles, les goûts spirituels et les lumières divines ; le ressentiment de nos actes intérieurs, d'une vive foi, d'une ferme espérance, d'une fervente charité, d'un profond abaissement de nous-mêmes, et des autres vertus ; telle que sont aussi toutes les grâces et les faveurs de Dieu. Toutes ces choses, dis-je, n'étant pas Dieu mais quelque chose de créé, ne doivent pas être l'objet de notre intention, qui ne doit regarder que Dieu seul. Pourquoi, par exemple, êtes-vous inquiété en vos oraisons, en vos communions, et autres exercices spirituels ? C'est qu'en vérité vous n'y recherchez pas uniquement de plaire à Dieu. Vous prétendez en une communion des /387/ sentiments de votre bassesse et de la grandeur de Dieu, des sentiments d'une vive foi de ce mystère adorable, des sentiments de l'excès d'amour de Jésus en ce sacrement d'amour ; vous désirerez en l'oraison de n'être empêché par aucune distraction, ou bien vous aspirerez après quelques lumières célestes, ou après des affections de vertu ; vous affectionnerez d'être toujours dans une certaine tranquillité d'esprit, appréhendant d'être agité de quelque tentation : et ainsi de mille autre désirs. Si la chose ne succède pas selon votre souhait, vous serez aussitôt inquiété, d'autant que vous ne recherchez pas purement de plaire à Dieu ; car si vous aviez seulement cette fin, vous n'auriez

aucunement égard à vous-même si vous y seriez satisfait ou non, mais ce vous serait assez de contenter Dieu, en faisant simplement l'œuvre que vous savez être /388/ sa volonté, sans former aucun désir, d'y avoir tel sentiment de dévotion vous contentant d'y apporter l'esprit et la capacité que Dieu vous donnerait pour lors, sans vous mettre en peine d'autre chose que de lui plaire, dans le peu dans la manière que vous pouvez.

/389/

INSTRUCTION V.

De l'abandon et repos en la conduite de Dieu cinquième effet de cette pratique, et le cinquième degré pour parvenir à la perfection et union avec Dieu.

Comme la Présence de Dieu produit en nous ce degré et l'heureux état de l'âme quand elle y est arrivée.

SECTION I.

La fidèle pratique de la Divine Présence, qui nous fait monter de degré en degré à la perfection et à l'heureuse union avec Dieu, produit encore en nous un effet plus parfait que les précédents ; c'est à savoir un entier /390/ abandon avec une amoureuse confiance à la conduite de Dieu, soit directement par lui-même, soit indirectement par les créatures, accompagné d'une paix et tranquillité de cœur, en tout ce qu'il plaira à sa divine providence ordonner de nous. Par lequel effet ou degré, je n'entends pas seulement parler d'une conformité de notre volonté à celle de Dieu, qui dit seulement un acte de notre volonté par lequel nous acquiesçons au vouloir de Dieu ; ni pareillement d'un amour de ce même vouloir, en le faisant l'objet de notre complaisance. Mais j'entends encore une perfection plus relevée, qui dit un trépas de notre volonté en celle de Dieu, pour ne pouvoir plus jamais désirer autre chose que son saint plaisir, dans la vue de son intime Présence ; tel que fut celui de Jésus sur le calvaire, quand jetant les derniers soupirs /391/ de sa vie, et rendant le dernier témoignage de son amour à son Père, lui mit tout ce qu'il avait entre les mains en lui disant, Pater in manus tuas commendo spiritum meum. Luc 23. Ce qui est vivre tout à fait en la volonté de Dieu, n'avoir plus aucun vouloir ni aucun désir que le sien, nous abandonner totalement et sans réserve à tout ce que sa providence ordonnera de nous, nous mêlant et détrem pant tellement avec sa volonté, que la nôtre ne paraisse plus, mais qu'elle soit cachée dans la sienne, qui l'anime, et lui donne ses mouvements ; ne nous arrêtant pas même aux effets que produit cette divine volonté, s'ils nous sont agréables ou non, ains plutôt nous appliquant uniquement à son bon plaisir, pour l'aimer, l'adorer, et en admirer les excellences.

Or il n'y a point de doute, que la /392/ fidèle pratique de la Présence de Dieu ne produise en nous ce désirable effet, car ce Dieu de bonté si présent en notre âme, nous apprenant que nous sommes sans comparaison plus à lui, selon toutes sortes de dépendances qu'une chose ne peut être à quelqu'un ; étant plus à lui qu'un vassal n'est à son prince, qu'un esclave n'est à son maitres, qu'un pot n'est à son potier, et qu'un animal n'est à celui qui le possède, puisque nous sommes tellement établis en lui, que nous dépendons de lui immédiatement en notre être et en notre opération. Davantage nous donnant assurance, que par son intime Présence, il a un soin très particulier d'un chacun de nous, qu'il nous conserve comme la prunelle de ses yeux, qu'il a dessein par une profusion d'amour de nous enrichir de ses propres biens et nous revêtir de /393/ ses perfections, que nous ne pouvons rien désirer de mieux que ce qui nous arrive par sa providence très ordonnée, etc. il n'est pas possible que par une amoureuse confiance, nous ne nous abandonnions entièrement à tout ce qu'il plaira à sa divine bonté ordonner de nous, et ce avec un si grand repos et une confiance si inébranlable, que notre esprit est au dessus de tous les évènements de cette vie. Il est en cet état comme le ciel, qui semble beaucoup souffrir, et être empêché de nuées quoiqu'il n'en souffre rien, étant bien élevé au dessus de tous nuages ; ou comme la mer qui ne reçoit point de détriment pour un charbon de feu qui lui est jeté, n'en pouvant être consommée.

Et c'était proprement l'état où était parvenue la sainte amante des Cantiques, de quoi son divin époux la congratule quand il lui /394/ dit, qu'elle était comme le lis entre les épines, Sicut lilum inter spinas sic amica mea inter filias, Cant.2 Comme lui voulant dire, que tout ainsi que le lis conserve son odeur, et sa beauté parmi l'âpreté des épines, de même elle n e recevait aucun détriment des contraires événements de cette vie, à cause qu'elle s'était abandonnée entièrement à son aimable conduite.

En quoi ce Dieu plein d'amour se montre extrêmement libéral en notre endroit, ne se contentant pas de nous destiner un paradis de délices après cette vie, mais comme s'il voulait prévenir cette agréable éternité, il nous veut faire expérimenter en ce monde les avant-goûts du ciel, et nous rendre en quelque manière jouissants du même bonheur que les bienheureux, en nous mettant dans un état qui est exempt de troubles et d'inquiétudes, comme /395/ le leur est exempt de vicissitudes et changements. C'est ce que voulait dire saint Jean quand il disait, que tout ce qui est en ce monde passe et est sujet à changement, mais que celui qui fait la volonté de Dieu demeure éternellement, *Qui autem facit voluntatem Dei manet in aeternum*, 1 Jn 2. O oui celui qui est tellement dans les volontés de Dieu, qu'il en reçoit la vie et les mouvements, il est en un état qui est exempt de tous troubles, rien ne le peut ébranler, et est en cette vie parmi les événements contraires, comme un ferme roc au milieu de la mer agitée de tempêtes, sans en recevoir aucun détriment.

Cet abandon entier avec repos en la divine conduite, n'est autre chose ce me semble que la liberté et pais du cœur, que le bienheureux évêque de Genève recommande si fort dans ses livres ; par laquelle il /396/ entend un cœur dégagé de toutes choses pour suivre la volonté de Dieu reconnue, un cœur qui retire saintement

son affection de toutes les choses qui lui peuvent donner de l'inquiétude, quand même elles seraient bonnes, par un perte et un trépas de sa volonté entre les bras de Dieu, qui lui en empêche la jouissance par sa providence : liberté que le cœur conserve parmi les privations des consolations, parmi les sècheresses et dérélitions, parce qu'il aime mieux la volonté et conduite de Dieu, que toutes autres choses qu'il pourrait désirer quoique bonnes ; et comme il n'est attaché à autre chose qu'à Dieu, aussi rien ne le peut inquiéter, étant véritable que la tristesse ne nous attaque ordinairement, que dans la privation de ce que nous aimons. Si je n'aime par exemple les divines lumières que dans la volonté de Dieu, /397/ je ne serai jamais affligé lorsque j'en serai privé ; que si je m'en inquiète, c'est signe que je les aime pour moi-même, et avec quelque dérèglement.

O que l'âme est heureuse quand elle se rend digne de cet effet tant désirable, elle expérimente en elle-même la vérité des paroles que le Père de l'enfant prodigue dit à son aîné, Mon fils vous êtes toujours avec moi, et tout ce que j'ai est vôtre, Luc 15. Oui ce Dieu de bonté se rendant présent à nous, nous donne à même temps assurance que tout ce qu'il a est nôtre. Il nous dit au fond de notre cœur, mon fils vous êtes dans mon entendement, dans ma mémoire, dans ma volonté, j'ai toujours ma vue sur vous, je ne pense qu'à vous bien faire, et vous enrichir de mes grâces : tous mes biens sont vôtres, mon paradis est votre, mes anges sont pour /398/ votre garde et service, mon fils unique est vôtre, et l'ai fait votre frère, et moi-même je suis votre Père, et je veux être votre récompense dans le ciel. Mais comme il est tout à nous et pour nous en se rendant présent à nous, aussi devons-nous être tout à lui et pour lui par un abandon très parfait, et lui protester que nous n'avons point plus grand plaisir, ni un plus agréable repos que d'adhérer à lui seul, lui disant avec le prophète roi, *Mihi autem adhaerere Deo bonum est, ponere in Domino meo spem meam*, Ps 72. Etant bien éloignés de cette pensée qu'une autre conduite nous serait meilleure, vu que ce serait rejeter, en y adhérant, le dessein qu'il a de nous élever à une haute perfection ; mais plutôt, sans épilucher aucunement ce qu'il fait en nous unissant parfaitement notre volonté, ou plutôt la faisant mourir dans la sienne, en /399/ telle force qu'elle ne paraisse plus, adorant incessamment, dans un aveuglement de notre esprit, toutes les dispositions de sa providence en la conduite qu'il a sur nous.

Que l'âme est pleine d'amour en cet état ! Qu'elle est élevée à une solide perfection ! Elle a une si grande estime de la volonté de Dieu, qu'elle ne veut pas seulement faire réflexion si elle lui donne peine ou non ; elle en fait un si grand état, qu'elle est comme dans une générale attente à tout ce qu'il plaira à Dieu, qui la possède en son intime Présence, de faire en elle : elle ne sait ni ne veut plus rien vouloir, mais sa volonté est toute absorbée dans celle de Dieu, comme la clarté des étoiles ne paraît plus sur notre horizon, quand le soleil y répand sa lumière ; et comme celui qui est dans un navire ne se remue pas de son mouvement propre, se laissant /400/ seulement mouvoir selon le mouvement du vaisseau, ainsi l'âme qui est arrivée à cet état, n'a plus d'autre vouloir que celui de se laisser mener

entièrement au bon plaisir de Dieu. Elle est parvenue à la perfection, que notre Seigneur demande de nous sous le symbole de l'enfance, quand il dit, Si vous ne devenez comme petits enfants, vous n'entrerez point au royaume des cieux, Mat 18. Prenant le royaume des cieux pour la perfection, selon qu'il est pris en tout plein d'endroits de l'Écriture sainte. Cette âme, dis-je, est arrivée à l'heureuse simplicité et souplesse des petits enfants, laissant tout le soin de soi-même à Dieu qui lui est si présent, et s'abandonnant entièrement à sa conduite : souplesse qui retranche tout ce qui peut rester d'imparfait en son jugement et volonté, qui la met dans la dernière disposition d'obéir parfaitement à /401/ Dieu, et de s'unir étroitement à lui, liant et mariant son esprit au sien : simplicité qui fait qu'elle ne regard plus que Dieu directement, sans fléchir ni à droite ni à gauche, et sans jamais avoir égard sur soi-même si cela la console ou non.

Elle n'a plus tous ces désirs qu'elle a eu autrefois, de ressentir cet acte ou cette vertu, d'être menée par ce chemin ou par cet autre, mais elle se laisse conduire par la voie qu'il lui plait, comme un petit enfant se laisse mener par sa chère nourrice, sans en vouloir savoir les raisons. Aussi cet heureux état lui donne un esprit d'enfant, et la rend vraiment enfant de Dieu, n'ayant plus soin de ce qu'il lui arrivera ou de ce qu'elle deviendra. Elle y est nourrie de la mamelle de Dieu même, qui lui donne cet esprit de douceur, et n'est plus nourrie du mauvais lait de l'amour de soi-même, qui lui donnait /402/ un esprit d'aigreur et d'opposition au bon plaisir de Dieu. Elle a rejeté cette mauvaise nourriture, et en est si fort dégoûtée, qu'elle ferait plutôt choix des tourments et de la mort même que de s'en sustenter derechef.

Enfin cet état est tout semblable à celui des bienheureux, lesquels ne sont pas seulement conformes à la volonté de Dieu, mais ils sont tellement absorbés et transformés en elle, qu'ils ne veulent autre chose que ce que Dieu veut, si bien que le vouloir de Dieu est l'objet de leur volonté. D'où vient le parfait amour qui est en eux, par lequel ils ont une extrême complaisance que Dieu est ce qu'il est, qu'il est infiniment sage, bon, miséricordieux, etc. et par un esprit vraiment filial, ils se réjouissent incessamment du bien et de la félicité de Dieu, et s'abîment dans cette complaisance, en lui rendant /403/ continuellement des louanges et des adorations.

*De l'heureux trépas de l'âme entre les mains de Dieu ?
avec quelques avis sur ce sujet.*

SECTION II.

Voilà un état tout à fait désirable, mais on n'y arrive que par la mort de notre esprit entre les mains de Dieu, voire une mort qui est assez ordinairement accompagnée d'une longue agonie ; mais ô heureuse agonie, qui nous conduit à une mort si désirable ! Ô heureuse mort, qui nous mène dans la vie de Dieu-même ! Il faut donc expirer, il faut mourir entre les bras de Dieu, si nous voulons jouir de ce favorable effet que produit son aimable Présence. Et d'autant qu'il y a peu de /404/

personnes qui font bien cette mort, et qu'ainsi elles sont retardées au chemin de perfection, et qu'elle est d'ailleurs absolument nécessaire pour arriver à la parfaite union avec Dieu, je vous en veux faire ici une description, et comme si elle se faisait réellement, vous y assister en esprit de charité. Et quoique j'ai déjà traité en la première partie des peines intérieures, et donné les avis nécessaires pour y seconder le dessein de Dieu, et n'y perdre point de vue son aimable Présence, si est-ce que je ne laisserez de traiter ici de cet heureux trépas, en faveur des âmes qui ont un ardent désir de la perfection, vu même qu'il est accompagné de plusieurs difficultés, surtout quand on n'y a jamais passé.

Représentez-vous donc, que Dieu intimement présent en nous, désirant de nous rendre capables de son étroite union, et nous voyant encore /405/ attachés à quelques restes de désirs imparfaits touchant la conduite qu'il a sur nous qui y mettent quelque sorte d'empêchements ; et quoiqu'ils ne s'opposent pas directement à ses volontés, néanmoins ils ne sont pas assez purifiés étant encore mélangés d'imperfections. Et quand il n'y aurait autre raison qu'une certaine propriété, quoiqu'involontaire, que nous contractons insensiblement, dans l'usage des grâces et des faveurs de Dieu qui donnent quelque satisfaction à notre esprit ; et que nous n'acquérons jamais mieux le parfait dépouillement, nécessaire pour arriver à cette étroite union, que dans l'état de privation, étant expédient que nous soyons actuellement dépouillés des choses où la nature se peut attacher, à cause qu'elle les convertit subtilement à son propre goût, et qu'ainsi elle leur fait /406/ perdre leur lustre et leur beauté, et de surnaturelles qu'elles étaient les fait quelquefois devenir naturelles. Dieu, dis-je, désirant de nous rendre capables de son étroite union, nous réduit assez ordinairement à un état d'angoisses et de disette, où nous ne pouvons trouver d'appui ni de consolation en chose quelconque.

Posez donc que tout votre intérieur est tellement renversé, que toutes les facultés et puissances de votre âme sont accablées par la privation de tout ce qui la peut alléger, et par l'appréhension et impression de tout ce qui la peut attrister ; que votre cœur est pressé de mille craintes, et troublé de mille peines ; que votre entendement est offusqué d'obscurités si grandes, qu'il semble que vous soyez sans entendement ; que votre volonté ne ressent point du tout d'affection pour Dieu ; que votre mémoire et votre imagination /407/ ne vous fournissent que des images, et des souvenirs de choses qui vous tourmentent. Ce n'est pas tout, car le diable se mettant par la permission de Dieu dans cet état de peine, pour vous tourmenter davantage, vous suggérera et vous persuadera s'il peut, que vous ne pouvez être agréable à Dieu tant que vous serez de la sorte, et que votre amour est inutile, voire qu'il n'y en a point, puisque vous n'en voyez point les effets ni les sentiments. D'espérer du soulagement de la partie supérieure de votre esprit, il n'y a point d'apparence, car étant toute enveloppée de suggestions que le diable lui livre, elle se trouve bien en peine. Joint qu'elle sera peut-être sollicitée importunément pour consentir au péché, qui est à la vérité la croix la plus sensible qui peut arriver à une bonne âme, quand au lieu de ressentir de l'inclination et /408/ de l'amour pour celui qu'elle aime en effet,

elle est incitée par tentation à le quitter et abandonner. Et ce qui n'augmentera pas peu votre angoisse, c'est que Dieu vous cachera peut-être l'espérance d'en être délivré, afin de vous faire mieux mourir à vous-même, et néanmoins c'est cette espérance qui console les pauvres affligés ; et ne vous restera ce semble que cette pensée pleine d'angoisse et d'amertume : Hélas je ne sortirai jamais de cet état.

Etat d'une âme agonisante qui est bien représenté, dit le bienheureux François de Sales, par celui qui les pieds et mains liés serait pendu par le col, sans toutefois être étranglé, demeurant ainsi entre mort et vif sans espérance de soulagement. Et ce qui coûte davantage à l'âme en cet état, c'est qu'elle pense que Dieu ne la regarde pas seulement, ne ressentant aucun effet de /409/ son regard favorable, et ne saurait quasi se persuader qu'il est présent en elle. Aussi faut-il confesser, qu'il n'y a rien de si fâcheux que de servir un maître qui ne sait pas le service qu'on lui rend, où s'il le sait, il ne fait pas semblant de la voir.

Que ferez-vous en cet état pour faire une heureuse mort ? Vous plaindrez-vous à votre époux qui s'est retiré dans le fond de votre âme ? Il vous sera permis de le faire doucement et amoureusement, en lui déclarant vos extrêmes douleurs ; comme ferait un malade dans une diète bien fâcheuse, qui se plaindrait à son médecin pour soulager un peu l'aigreur de ses douleurs. Et pourrez-vous représenter qu'il vous fait cette réponse, qu'Elcana fit à sa femme Anne qui se plaignait de sa stérilité, *Cur fles etc. nunquid melior tibi sum quam decem filii* 1Rg 1. Pourquoi vous plaignez-vous si fort de cet état /410/ de stérilité et de sécheresse ? Ne vous dois-je pas être plus cher que toutes les consolations, et l'état d'abondance et de fécondité que vous pouvez souhaiter ? Et toutefois pour ne point sortir de l'unique amour que vous lui avez voué, acquiescez toujours de bon cœur à sa conduite. Je sais bien que cet acquiescement vous semblera faible, et pour ce il n'allègera pas beaucoup votre angoisse. Je sais pareillement que ces plaintes ne vous donneront pas grand soulagement, non plus que les plaintes des malades faites de sorte ne diminuent pas beaucoup leur douleur ; joint qu'elles témoignent encore quelque vie, et il est ici question de mourir tout à fait.

Puis donc que j'ai entrepris de vous enseigner à bien faire cette mort, et que j'ai promis de vous y assister. Vous trouvant dans une si grande angoisse et détresse, je vous /411/ conseille de ramasser toutes les forces qui vous restent, et par un effort de votre esprit dire du profond de votre cœur, le plus constamment et fortement que vous pourrez avec Jésus expirant en croix. *Pater, in manus tuas commendo spiritum meum*, Luc 23 O mon Dieu, mon Père, et mon bien-aimé, je laisse mourir ma volonté entre les mains de la vôtre, je n'en veux plus avoir du tout, mais je la veux perdre entièrement dans la vôtre. Je veux être dans une attente générale et indifférente de tout ce que vous ordonnerez en moi, je veux être comme une boule de cire entre vos mains, pour recevoir toutes les impressions de votre bon plaisir, qui sera l'onguent qui me fera désormais courir après vous. Je veux aimer toutes vos voies, puisqu'elles me portent toutes à vous, et qu'elles me sont ordonnées de votre sagesse infinie ; et ne /412/ pas aimer qu'en tant qu'elles

procèdent de vous, car si je les aimais pour ma satisfaction, je ferais un déplorable échange de votre amour à celui de moi-même. Et puisque vous me retirez de l'abondance pour me faire passer dans une extrême disette, de l'élévation dans la sécheresse, et de la ferveur dans une impuissance, je veux aimer ce changement parce qu'il vient de vous vu que toutes vos conduites sont adorables en tant qu'elles viennent de vous. Je veux même aimer davantage la présente conduite plus contraire à mon inclination, comme étant une nouvelle occasion, pour faire trépasser plus parfaitement mon esprit dans le vôtre.

Voilà ce me semble comme il faut faire cette heureuse mort qui nous fait vivre en Dieu. O que vous serez heureux, si une fois vous faites bien cette mort désirable entre les mains de /413/ Dieu, si présent dans l'essence de votre âme, car par après vous n'aurez plus qu'à lui faire un petit soupir, ou un regard amoureux pour la confirmer et renouveler, avec la protestation que vous ne voulez et n'aimez rien que lui, en lui, et pour lui.

Mais je vous donne avis, de ne pas prendre pour inquiétude cette répugnance et violence que vous expérimentez dans le sentiment, lorsque Dieu qui fait sa demeure en vous, vous mène par cet état de mort, car c'est proprement le combat de la chair contre l'esprit duquel parle l'apôtre, qu'il est force que nous ressentions, lorsque Dieu arrache ce que le sentiment aime si fort. Ce qui ne doit point être appelé du mot d'inquiétude, tant que notre volonté est conforme à celle de Dieu, conformité qui nous cause sans doute une paix au cœur, quoiqu'elle /414/ nous semble petite, à cause de la violence que le sentiment souffre : mais si notre volonté s'opposait à celle de Dieu, ou si nous désirions ardemment la délivrance de cet état, la paix nous serait alors ravie, nous serions vraiment dans l'inquiétude, et tout notre esprit serait en un état violent. C'est une vérité que nous ne perdons jamais la paix à proprement parler, que lorsque nous voulons autre chose que Dieu qui est auteur de paix et n'est jamais la cause de nos inquiétudes, nous en sommes la seule cause, lorsque notre volonté se détourne de ce parfait abandon ; c'est notre nature qui veut avoir part à tout ce qui se passe, et s'y glisse si subtilement , qu'il lui est avis qu'il n'y a rien de bon si elle n'y participe, et si elle n'y mêle son /415/ opération. C'est d'elle que nous viennent toutes ces pensées, que nous ne faisons rien qui vaille quand nous sommes privés du sentiment de nos actes, ou que nous ressentons des contrariétés, violences, obscurités, impuissances, etc. parce que pour lors elle n'a pas son compte ; au contraire l'esprit s'attache à Dieu seul, et c'est de lui que nous vient cette pensée toute d'amour, que ce qui n'est pas Dieu ne nous est rien.

Quant à la confiance en Dieu, vous devez forcer votre esprit en cet état de mort, de ne la jamais perdre en la suprême partie de l'âme, dans laquelle il s'est retiré comme dans sa propre demeure. Et tout ainsi que vous devez avoir cette résolution de plutôt mourir que d'offenser Dieu sciemment et délibérément ; aussi faut-il que vous soyez résolu de plutôt tout perdre, que la confiance et l'espérance en lui : que si vous ne /416/ pouvez jeter la vue sur votre intérieur en cet état, que vous

n'y découvriez un amas de misères ; aussi ne devez-vous jeter la vue sur cette aimable Présence, que vous n'y considérez un abîme de bonté et de miséricorde, et que vous ne disiez avec Job : *Pone me juxta te, et cujusvis manus pugnet contra me* Job 17 O Dieu de ma vie et de ma force, que les angoisses et les obscurités m'assaillent de toutes parts, je serai néanmoins trop fort vous ayant auprès de moi et dedans moi : et puis j'aime mieux, ô amour, être frappé de votre main, que d'être flatté de la main des hommes, sachant bien que votre main fait toutes sortes de guérisons quand elle frappe de la sorte, qu'elle apporte la santé et non la maladie, la vie et non la mort. Quant à la défiance de vous-même, elle est très bonne, pendant qu'elle sert de fondement pour vous confier davantage /417/ en Dieu ; mais sitôt qu'elle vous porte à quelque découragement, inquiétude, chagrin ou tristesse, rejetez-la comme une tentation qui amène des grands maux quand et soi, ne lui donnant jamais entrée en votre cœur : et faut que chose aucune ne vous afflige sinon le péché, encore faut-il que le déplaisir que vous en avez soit toujours accompagné de confiance, laquelle vous doit toujours donner une certaine joie et consolation, parmi vos plus grandes faiblesses et impuissances.

Ce que j'ajoute ici, d'autant qu'en cet état d'angoisse et d'agonie, le diable tâchera par tous moyens de vous faire perdre cette confiance, même en la partie supérieure ; qui est néanmoins le seul appui qui vous reste dans une si grande tribulation : et pour cette cause il s'efforcera de vous persuader, que vous ne faites autre chose qu'offenser /418/ Dieu en cet état, et par cette raison apparente, il tâchera de vous donner un dégoût, et vous en faire désirer la délivrance, vous retirant par ce moyen de la parfaite confiance, que vous devez avoir à son amoureuse conduite. Mais parez ce coup en lui opposant cette vérité, que nous ne péchons jamais où il n'y a point de notre liberté. O non ne vous persuadez pas offenser Dieu dans cette si générale privation de tous bons sentiments de Dieu, et dans une si importune agitation, et représentation de choses mauvaises ; car si vous produisiez auparavant les actes de vertus sans peine et sans travail, c'était que Dieu vous en donnait le pouvoir et la facilité ; et si vous jouissiez d'une douce tranquillité de cœur, sans être traversé d'aucune tentation, c'était qu'il empêchait que le diable ne vous troublât : mais maintenant qu'il s'est retiré dans le /419/ fond de votre âme, qu'il vous laisse dans l'impuissance, et qu'il permet que vous soyez agité de suggestions mauvaises, pourquoi seriez-vous coupable d'aucun péché, puisqu'il n'est point en votre pouvoir d'être autrement ? Et quand le choix et la liberté vous en serait donnée, vous n'en devriez pas user, sachant que la volonté de Dieu est que vous soyez de la sorte. Quel mal je vous prie y peut-il avoir, de se trouver dans un état où la divine providence nous veut ? que plutôt c'est un état vraiment saint et parfait, par lequel elle a dessein de nous perfectionner et sanctifier ; état que nous devrions chérir de tout notre cœur, puisqu'il purge ce qui reste de mauvais et d'imparfait en nous pour nous remplir de Dieu, et par lequel en effet ce Dieu d'union, si présent en nous, prend une entière possession de notre âme : si bien que nous /420/ pouvons en cet état nous attribuer ces paroles de saint Paul, *Cum infirmor, tunc potens sum*, 2 Cor.12, que lorsque nous sommes affaiblis en nous-mêmes, et

que notre nature est comme anéantie, c'est alors que nous sommes plus pleins de Dieu, quoiqu'il ne nous semble pas.

Ne nous laissons donc pas persuader, que cet état nous est un sujet d'irriter Dieu contre nous : tout le mal que nous y pouvons commettre, et que les âmes encore imparfaites y commettent en effet ordinairement, c'est qu'elles ne veulent point se résoudre de boire ce calice amer, elles s'en dégoûtent, elles en désirent la délivrance, et s'inquiètent et s'impatientent d'en voir la continuation au lieu d'aimer d'y être purgées (ainsi que nous avons dit parlant de l'état de peines intérieures, où l'on pourra avoir recours). Et peu s'exemptent /421/ de ces imperfections, d'autant que peu veulent entreprendre cet heureux trépas, mais plutôt elles se laissent aveugler par leur propre amour, qui n'estime rien de bien ni de parfait s'il n'y a bonne part. Pour à quoi remédier elles devraient avoir toujours cette vérité devant les yeux, que la marque la plus assurée de l'amour, est de se perdre soi-même pour la chose aimée. Et de fait le divin Jésus nous a voulu montrer la grandeur de son amour, par l'anéantissement de soi-même. D'où vient que nous n'avons jamais un indice plus certain d'une parfaite charité, que quand nous anéantissons, tout ce qui est de nous, pour faire vivre uniquement en notre cœur la volonté et la conduite de Dieu ; et quand elle y vit en telle manière, qu'il n'y a rien du nôtre, c'est alors que nous sommes parfaitement disposés, pour bien faire /422/ cette heureuse mort entre ses mains : et ce temps de mort est le temps de la belle moisson, où nous recueillons abondamment les bénédictions du ciel, voire plus en un jour de cette saison, qu'en cent durant un autre temps.

Enfin prenez garde quand vous serez hors de cet état de peine et de mort (surtout si vous n'y êtes pas encore beaucoup expérimenté) et que vous reconnaîtrez y avoir commis de grandes imperfections, de ne vous pas inquiéter, d'autant qu'il n'est pas possible, parlant ordinairement, de passer d'un état moins parfait à un plus parfait, sans y faire beaucoup de fautes, tant à cause de notre ignorance et peu d'expérience, qu'à cause de la subtile recherche de notre nature, qui s'oppose toujours à ces conduites contraires à son inclination. Tout ce que vous devez faire dans la connaissance que /423/ vous en aurez, c'est de les remarquer paisiblement pour n'y plus retomber, et vous rendre plus avisé à l'avenir ; vous réjouir de ce que Dieu par ses divines lumières, vous a désilé les yeux pour les découvrir, en le remerciant d'une si grande faveur ; et avouer de bon cœur devant lui, que tout ce que vous pouvez faire de vous-même, c'est d'empêcher son opération, et le dessein qu'il a de vous unir parfaitement à soi : enfin vous pourrez vous en confesser pour n'y plus penser par après.

INSTRUCTION VI.

De l'heureuse union de l'âme avec Dieu, sixième effet ou plutôt la fin de cette pratique, et le sixième degré ou plutôt le terme de la perfection.

SECTION I.

Après que Dieu par sa présence très féconde a nettoyé notre âme des rouilles de ses imperfections, après qu'il l'a orné des belles vertus chrétiennes, qu'il lui a fait connaître, aimer et embrasser ses divines volontés, et qu'il lui a fait connaître, aimer et embrasser ses divines volontés, et qu'il a simplifié son intention pour ne regarder que lui en toutes ses actions ; après qu'il lui a fait faire un parfait abandon, et un heureux trépas de son esprit et de tout soi-même /425/ entre ses mains ; que reste-t-il je vous prie, sinon que ce Dieu d'amour et d'union produise en elle ce sixième effet, et qu'il accomplisse l'extrême désir qu'il a de se lier à elle parfaitement, toutes les voies qu'il a tenu pour la conduire ne tendant à autre fin, qu'à la rendre capable de cette parfaite union . Union qui ne se peut pas contracter, que premièrement l'âme ne soit arrivée à un tel état de perfection, qu'elle puisse être l'objet de la complaisance de Dieu même, qu'il puisse prendre son plaisir en elle comme en un bien proportionné à son désir et à son amour, que son appétit se puisse rassasier en elle, et qu'ainsi il vienne à elle, il se donne à connaître à elle, la visite, converse familièrement , et prenne ses plus chastes délices avec elle, la regardant incessamment d'un œil plein d'amour, pour lui communiquer toujours plus /426/ parfaitement ses divines perfections. Et après qu'elle est ainsi disposée et perfectionnée, il est nécessaire qu'elle se donne à Dieu parfaitement par un amour réciproque, qu'elle mette en lui tous ses désires et toutes ses affections, qu'elle le prenne pour sa gloire, pour son honneur, et pour sa consolation, et qu'elle y mette toute sa complaisance, dans la jouissance qu'elle a de son intime Présence. Et ainsi, comme le Père et le Fils intimement présents par un regard mutuel, sans jamais sortir de cette vue, produisent l'amour divin savoir le Saint Esprit, qui les lie par ensemble d'un amour éternel, de même Dieu et l'âme se regardant réciproquement, produisent une union qui les lie d'un amour indissoluble.

O oui la fidèle pratique de cette Présence de Dieu produit en nous cette union tant désirable : d'autant /427/ que par ce saint souvenir, l'esprit de l'homme s'unit à l'esprit de Dieu, en telle sorte qu'il n'est plus qu'un même esprit avec lui, se délivrant à même temps de tous les obstacles qui lui peuvent empêcher cette heureuse liaison. Et son esprit étant ainsi uni à l'esprit de Dieu, il jouit de la béatitude qu'il peut espérer en cette vie ; si bien que cette pratique nous met en quelque manière au rang des bienheureux, et le sage lui attribue cet effet, donnant la qualité de bienheureux à celui qui s'y rendra fidèle, *Beatus vir qui in sensu cogitabit circumspectionem Dei*, Eccl. 14.

Mais remarquez que par cette union, Dieu qui est souverainement parfait, n'emprunte rien de l'âme à laquelle il s'unit ; de sorte que s'il prend sa complaisance en elle, ce n'est pas comme en une simple créature, ains comme étant embellie de ses /428/ divines qualités ; car étant lui seul l'objet de sa complaisance, il n'y peut rien avoir en la créature, qui puisse contenter son appétit, que les biens propres desquels il lui a plu l'enrichir. D'où vient que quand ce divin époux dans son Cantique d'amour, loue si fort la beauté de l'âme son épouse, c'est qu'il la voit ornée et embellie de ses dons surnaturels, et des divins atours dont il lui a fait présent. Il l'appelle sa toute belle, sa colombe, sa bien-aimée, et s'arrête même à décrire tous les traits de son visage, et toutes ses perfections, non pour autre raison, sinon pour ce qu'il les a mis en elle, et qu'il l'a enrichie de ses propres biens ; et la voyant si semblable à soi, il s'unit à elle, il y met sa complaisance, et prend en elle ses plus chers plaisirs, sans en recevoir ni emprunter chose aucune. Si bien que l'âme ne s'unit pas à Dieu en lui communiquant /429/ du sien, mais bien en recevant les biens de Dieu ; et ne peut être capable de cette union, qu'elle ne soit enrichie des divines perfections, il faut qu'elle les mendie si elle y veut arriver, et tant plus elle en sera remplie, tant plus sera-t-elle un digne sujet de cette union tant désirable, et un digne objet de la complaisance de Dieu.

Ce qui vous doit toujours tenir dans une profonde humilité, et dans une vraie reconnaissance devant cette adorable Majesté, que vous n'avez rien de vous-même que le pur néant et le péché. C'est pourquoi prenez garde dans cet état d'union, de conserver toujours en votre cœur un humble aveu, que tout ce qui est en vous vous le tenez immédiatement de Dieu, intimement présent en vous, avec une entière dépendance ; et pour ce conservez toujours un grand respect, /430/ parmi les plus tendres caresses que ce divin amant vous témoignera, comme ferait une chaste fille de basse condition, que quelque grand roi aurait pris pour épouse. Pour vous conserver encore dans cet esprit d'humilité, prenez garde de ne pas détourner votre vue de son aimable présence, pour faire des réflexions sur les grâces qu'il vous a fait, afin de vous y complaire et vous satisfaire, vu qu'il y aurait danger que vous ne fissiez le saut de Lucifer, qui s'évanouit dans la considération et dans la complaisance de sa propre excellence, car c'est la pierre d'achoppement, où ceux qui sont arrivés à cet état éminent peuvent trébucher, s'ils ne sont sur leur garde : trébuchement que vous éviterez, si vous ne voulez pas seulement savoir les dons que vous avez reçus de votre époux pour vous y contenter, mais vous oubliant et ignorant /431/ entièrement vous-même, vous allez vous perdre, par un désir continuel d'une plus étroite union, dans cette abîme de perfection en ne le perdant point de vue. Et ne vous persuadez pas aisément être arrivé à cet état si relevé, de crainte qu'il ne se glisse dans votre cœur quelque secrète présomption. Et pour n'y point tomber au cas que vous y soyez élevé, communiquez de temps en temps à quelque directeur bien expérimenté, tout ce qui se passe en votre intérieur.

O que l'âme qui a passé par tous les degrés susdits, est bien disposée pour s'unir très étroitement à son Dieu si présent en elle : rien ne l'arrête qu'elle ne se

porte toute à lui, et qu'elle ne soit tout absorbée dans lui. Elle se donne bien de garde, non plus que la sainte épouse des Cantiques, qu'elle a pris pour maitresse en l'art d'aimer Dieu, de se glorifier de ses /432/ perfections, mais sachant bien que le propre du saint amour, est de se plaire ès perfection de son bien-aimé, elle y est toujours occupée ;et considérant l'immensité des ravissantes beautés qui sont en lui, soit toutes ensemble par manière d'assemblage, soit distinctement l'une après l'autre, elle ressent une joie si excessive de le voir si accompli, qu'elle lui adresse ces paroles de l'épouse sainte, *Ecce tu pulcher es dilecte mi, et decorus*, Cant. 1. Que vous êtes beau mon bien-aimé, que vous êtes beau, vous êtes tout désirable, et vous êtes le désir même ; Eh que je suis heureuse de savoir que vous êtes si riche en tous biens, et si ravissant en toutes vos perfections !

Ainsi vous complaisant et vous réjouissant des perfections infinies de votre divin époux, par cet acte le plus noble du sacré amour, vous vous unissez très étroitement à lui /433/ et tire dans votre cœur le plaisir et le contentement qu'il reçoit de ses mêmes perfections, car c'est le propre de l'amour de rendre les biens et les maux des amis communs. Et comme pour la compassion nous tirons dedans notre cœur la douleur de celui que nous aimons, et y participons selon la grandeur de l'amour que nous lui portons ; de même selon que l'ami nous est plus cher, nous avons plus de plaisir en son contentement, et selon que son bien est grand, il entre plus avant en notre âme. De sorte que par cet acte de complaisance, vous vous rassasiez des perfections infinies de votre bien-aimé par l'aise que vous en avez, vous êtes content et satisfait de ce qu'il est immense en ses perfections, il vous suffit qu'il soit comblé de biens éternels, et vous êtes bien aise que vous ne soyez rien afin qu'il soit tout. Et dans cette joie que /434/ que vous ressentez de le voir si accompli, vous lui protestez par le sentiment du prophète roi, avec un ardent désir de vous lier et coller tout à lui, que vous ne vous souciez pas ni du ciel, ni du paradis, ni de tout ce qui peut être dessus la terre, mais qu'il sera à jamais votre partage et le Dieu de votre cœur, *Quid mihi est in caelo, et a te quid volui super terram, Deus cordis mei et pars mea, Deus in aeternum*. Ps.72. Oui il est le Dieu de votre cœur par cette complaisance, d'autant que par celle-ci votre cœur l'embrasse et le rend sien ; il est votre partage, d'autant que par cet acte d'amour vous jouissez des biens qui sont en lui, et vous les vous rendez propres. Mais disons encore qu'il est votre partage et votre héritage, d'autant que se rendant intimement présent en vous, vous pouvez incessamment le posséder et vous unir toujours plus parfaitement à lui ; /435/ non seulement par cet acte de complaisance, mais aussi par les autres actes d'amour, que vous pourrez voir dans la pratique générale qui est ci-dessus.

Et de plus qu'il est le Dieu de votre cœur, d'autant que le cœur étant le siège de l'amour, vous voulez absolument qu'il soit à jamais votre Dieu et votre amour, bannissez bien loin tout amour étranger tel qu'il puisse être, même l'amour de vous-même, n'ayant pas plus grande joie que de lui témoigner l'amour inviolable que vous lui avez juré, même à vos propres dépens, lui disant avec un véritable sentiment ces

paroles de l'apôtre Rom. 8. Que ni la mort, ni la vie, ni aucune créature vous pourra jamais séparer de son amour.

Quelques effets plus ordinaires que produit en l'âme la Divine Présence dans l'état d'union.

SECTION II.

Quoique je n'ai eu autre dessein en ce livre, que de donner les dispositions nécessaires pour arriver à l'heureuse union avec Dieu, et que pour cette cause je n'ai rien dit des effets de cette même union, néanmoins je me suis avisé en cette seconde impression, de déclarer quelques effets plus ordinaires, que Dieu produit aux âmes qui sont disposées à cette sainte union, tant afin de leur donner quelque aide dans les premières entrées ou communications que Dieu fait en ce sublime état, que pour détromper celles, qui sous prétexte /437/ de quelque sentiment d'amour de Dieu pensent y être bien avancées, quoiqu'en effet elles n'y aient pas encore fait le premier pas.

Dieu donc trouvant l'âme parfaitement détachée de toute propriété en tout ce qui est de sa conduite intérieure, qu'elle a totalement remise à sa divine providence, et la voyant capable par une entière mort à soi-même de ses divines communications, la première grâce qu'il lui fait ordinairement, c'est de se montrer à elle plus à découvert qu'il n'a encore fait, et causer en tout son intérieur une grande tranquillité et profond silence apaisant tout le trouble de ses passions, et adoucissant par son onction divine la façon d'agir de toutes ses puissances intérieures, les recueillant et spiritualisant toutes, et les prenant comme à soi pour s'en rendre le maître et les occuper par son intime présence. Cette âme /438/ se voyant ainsi prévenue de telle grâce extraordinaire comme elle est déjà habituée de suivre Dieu par où il lui plaira de la mener, et étant d'ailleurs instruite par les diverses privations qu'elle a déjà eu de quitter son opération, se voyant dans l'impuissance d'agir, elle consent volontiers à l'heureuse captivité que son bien-aimé si présent en elle fait de ses puissances, lui en laissant l'entière disposition, et ne désirant plus agir que par la conduite de son Esprit. Aussi ne peut-elle faire autre chose en cet état où elle se trouve toute prise par ce Dieu de bonté, et tous ses efforts naturels et spirituels être surpassés par les effets de sa grâce, sinon consentir à ce qu'il fait en elle ; car supposé que l'influence divine occupe toutes les facultés, comment pourrait-elle en user ? Joint que l'âme se voyant ainsi captive et prisonnière de son divin amour, /439/ il ne lui est plus possible d'agir d'elle-même, cela lui étant si fort à dégoût qu'elle ne le pourrait faire qu'avec violence et sans aucun fruit : de sorte que quand le trait divin est passé, elle se contente de se tenir en la présence de son tout, avec une inclination ou tendance amoureuse vers lui, laquelle en cet état la tient plus recueillie, et lui conserve les sentiments de l'aimer plus efficacement que tous les actes intérieurs qu'elle pourrait produire. Et faut remarquer que cette grâce, entre les

autres effets qu'elle laisse en l'âme, est une très grande inclination à la retraite, en sorte qu'elle y passerait les jours sans peine, ne se pouvant saouler de la Présence et de la communication de son bien-aimé ; ce qui l'oblige de n'en pas négliger les occasions lorsqu'elles se présentent.

Cette première grâce étant donnée à l'âme comme une dernière /440/ disposition que le divine bonté met en elle pour y opérer ses merveilles, il lui communique ensuite l'humilité des parfaits, que j'appelle de ce nom pour ne la confondre avec l'humilité qui se retrouve communément aux bonnes âmes qui tendent à la perfection, comme aussi à raison que Dieu la donne aux personnes auxquelles il se veut parfaitement communiquer par amour, pour se faire une large place en leur cœur, et en vider tout orgueil, le plus grand ennemi de son pur amour. Sa divine libéralité produit cette très haute humilité en l'âme par un grand nombre de grâces expérimentales, par l'aide desquelles il lui fait voir clairement l'abîme de son néant et de sa malice : j'appelle ces grâces expérimentales pour les distinguer avec les grâces ordinaires que Dieu donne aux commençants et profitants, car la plupart des grâces /441/ que Dieu élargit en ce sublime état, sont lumières en l'entendement ou affections en la volonté, qui donnent une expérience à l'âme des choses de Dieu, qu'elle ne voyait auparavant que dans l'obscurité de la foi, et que les commençants et profitants ne voient en effet que bien obscurément. Et quoiqu'il n'y ait rien de plus certain que les vérités de la foi, si est-ce que ces grâces étant données aux âmes parfaites pour rendre les vérités de la foi efficaces en elles, on ne saurait croire, si on ne l'a expérimenté, l'heureux changement qu'elles font en l'âme, la dérochant si doucement mais pourtant si efficacement à soi-même, pour la rendre à Dieu seul, que je dirais volontiers qu'elle ne peut plus qu'elle ne soit tout à lui, si la théologie ne m'enseignait que la grâce pour efficace et sublime qu'elle puisse être nous laisse toujours dans notre /442/ liberté : aussi telles grâces sont bien différentes des saintes lumières et affections que les commençants et profitants reçoivent : car celles-ci produisent leur effet comme en passant, mais celles-là causent comme un effet permanent en l'âme, laissant des vestiges si expresses de leur présence, qu'elles y demeurent comme imprimées.

Dieu donc par cette parfaite humilité fait expérimenter en l'âme une si entière dépendance de ses grâces, qu'elle se voit subsister par sa seule miséricorde, et non seulement subsister par sa miséricorde, mais que la malice de sa nature, corrompue est telle, que si elle n'était soutenue par la divine bonté, elle détruirait toutes les grâces qu'elle a reçues de Dieu et deviendrait un diable en malice. Aussi ne fait-elle pas distinction de sa malice avec celle du diable, se voyant capable de commettre toutes sortes /443/ de péchés, et de faire la guerre à Dieu aussi bien que lui, et qu'en effet elle s'y porterait si elle n'était retenue de la divine bonté ; voire se voyant avec un corps enclin à tout mal que le diable n'a pas, et ayant la volonté aussi capable de mal que le diable, elle se voit par conséquent capable de plus grands maux que lui, si la grâce n'en empêchait les effets. Elle connaît clairement, que par sa malice elle tomberait à chaque moment dans les enfers, si la miséricorde de Dieu ne l'en

empêchait, et que tant qu'elle sera en cette vie, elle aura toujours ce fond de malice quand est d'elle-même, et partant qu'elle a besoin à chaque moment de la miséricorde infinie de Dieu, d'où vient qu'elle n'a pas plus grande consolation dans ces sentiments d'humilité, que de demander miséricorde à Dieu, et aurait même ses sentiments quand il lui aurait fait /444/ cette grâce de n'avoir jamais commis de péché mortel : elle passera les heures entières à demander ainsi miséricorde à notre Seigneur avec pleurs et gémissements, le suppliant de ne jamais l'abandonner, et qu'autrement elle serait la plus méchante créature qui fût au monde, néanmoins ces pleurs sont souvent accompagnées d'une joie inexplicable, ses connaissances expérimentales de sa malice lui donnant de si grandes liesses de se voir établie et appuyée seulement sur la divine bonté, qu'elle les témoignerait volontiers à tout le Monde. Et d'autant qu'elle se voit si misérable qu'elle ne peut rien d'elle-même que le péché, elle se conjoit extrêmement des commandements que Dieu lui fait, se confiant tant de sa bonté qu'il sera en elle et par elle ce qu'il lui commande, s'étonnant néanmoins à tout moment de ce que cette /445/ divine Majesté se daigne servir d'elle pour faire ses adorables volontés, pour s'estimer indigne d'avoir seulement une seule pensée de lui.

Pour mieux établir cette sainte humilité en l'âme, Dieu la fait passer par diverses privations, qui lui donnent une connaissance expérimentale de son impuissance totale, aux choses spirituelles, même en l'oraison mentale, et que c'est sa divine bonté qui fait tout en elle ; de sorte que tout le bien qu'elle fait, et toutes les grâces qu'elle reçoit, elle les regarde comme des rayons de ce divin soleil qui est en elle, qu'il conservera ou retirera comme il lui plait. Cette âme s'exempte de toute vaine complaisance, ne se considérant continuellement en la Présence de Dieu comme un objet de ses misérations : que si elle connaît quelque bien en elle, elle ne le regarde pas comme son bien, mais /446/ comme le bien de Dieu, lui seul en étant l'auteur et le conservateur. Elle se tient auprès de Dieu toute anéantie dans l'abîme de son néant, et ne croit plus avoir ni pieds, ni mains, ni rien en elle, qui ne soit de Dieu et pour Dieu, et ainsi lui réfère tout comme lui étant du. Et d'autant que ces connaissances expérimentales de l'abîme de son néant et de sa malice, sont ordinairement accompagnées de quelque éclat des grandeurs de Dieu, on ne saurait croire l'estime incomparable qu'elle a de la Majesté de Dieu, et la haine et l'horreur qu'elle a d'elle-même, s'abandonnant si parfaitement à tous les mépris, opprobres, souffrances etc. qu'il plaira à Dieu lui envoyer, que c'est son plus grand contentement de se voir délaissée et maltraitée des hommes, estimant tous les maux qui lui /447/ peuvent arriver beaucoup inférieurs à ses démérites, et se glorifiant de se voir dans les souffrance pour un si digne objet comme est Dieu. Et faut remarquer que Dieu conduit l'âme dans ses sentiments d'humilité quelquefois durant un long temps, selon qu'il se veut communiquer à elle, et que pour confirmer et perfectionner en elle cette vertu si importante, il lui en redouble ses sentiments de temps en temps, comme étant le fondement et le soutien de ses divines communications.

Quand Dieu a mis cette très haute humilité en une âme, la voyant disposée à ses divines communications, ô qu'il se passe des admirables émulations entre Dieu et elle ! Dieu la recherche, et elle s'en répute indigne, se cachant dans l'abîme de son néant ; ce qui fait qu'il lui communique ses grâces en abondance, d'autant /448/ qu'elle les reçoit avec humilité, et qu'elle ne s'en approprie rien ; et tant plus elle s'humilie de la sorte, tant plus il se communique à elle. En effet pour bien entrer dans la jouissance de Dieu, nous devons penser qui nous sommes ; sans ses grâces nous aurions sans doute la malice du diable, et avec ses dons que sommes-nous pour présumer de nous vouloir unir à lui par amour ? Qui est celui qui soit digne seulement que Dieu lui permette de l'aimer ? Et qui osera présumer d'être digne de ses divines communications ? Quand nous aurions toutes les grâces des bienheureux, nous ne pourrions nous estimer dignes de la recherche de Dieu et d'entrer dans ses divines caresses ? Pourquoi donc oser de soi-même prétendre à l'union de Dieu ? Certes les âmes vraiment humbles n'osent quasi y prétendre, et si elles le font ce n'est que pour obéir au /449/ commandement que Dieu leur en fait au fond de leur cœur, elles y arrivent néanmoins elles seules, non tant en prétendant à cette sainte union, qu'en faisant fidèlement en la Présence de Dieu tout ce qu'elles font en esprit de vraie épouse, pour lui plaire uniquement, s'abandonnant à lui en tout ce qu'il lui plaira sans se mettre en peine de ce qui leur arrivera.

Dieu ne se contente pas de produire en l'âme cette très profonde humilité dont nous venons de parler, mais à même temps il lui communique son amour, et ce ordinairement selon la grandeur de l'humilité susdite ; or pour l'établir en ce saint amour, il lui fait connaître premièrement la grandeur de sa dilection en son endroit, et lui en donne des touches, et des assurances si grandes qu'elle ne peut plus douter de ce sien amour, ce qui lui donne /450/ une telle confiance en lui et de son assistance jusques au bout, que toutes les privations et autres croix qui lui peuvent arriver, ne lui font pas perdre cette confiance amoureuse, qui lui est demeurée de ses touches divines.

En après ce Dieu d'amour si présent en elle, voulant avoir un amour réciproque de cette âme, la presse par ses saints mouvements de lui rendre, ce qui oblige son cœur si efficacement à l'aimer, qu'elle ne peut plus qu'elle ne l'aime, de sorte que ce lui serait un supplice extrême d'être privée un seul moment de son amour. Elle se sent quelquefois tellement touchée de ce divin amour, qu'il lui semble sans feintise qu'elle se jetterait d'elle-même dans un feu, s'il était besoin pour la gloire de Dieu ; d'où vient qu'elle passe courageusement par-dessus toutes les difficultés qui la peuvent /451/ détourner d'un si saint amour. Et d'autant que l'amour de son bien-aimé est ce qui opère plus en elle, c'est aussi à cet amour qu'elle attribue tout son travail, tout son soin, et toute sa diligence, ne s'estimant que comme un truchement de cet amour : et comme le corps n'est que pour faire les fonctions de l'âme, aussi elle ne pense être, vivre, et opérer, que pour servir au divin amour ; d'où vient que quand elle fait quelque chose pour le service de son bien-aimé, elle ne s'en attribue rien, et se voit seulement consentir au bien qu'il fait en elle et par elle ;

aussi ne se sent-elle mue et agitée que par ce feu divin qui brûle en son cœur, et s'étonne comme tout le monde est si insensible en l'amour d'un Dieu si plein de bonté.

Les touches du divin amour s'augmentant de plus en plus en cette âme, son amour se purifie toujours /452/ davantage, avec une perte et un anéantissement très parfait de tous ses intérêts, et de tout ce qu'elle pourrait prétendre hors de Dieu. Ici les parfaits abandons de tout soi-même entre les mains de son divin amant, qu'elle possède si intimement en elle-même ; ici les holocaustes entiers de tous les biens qu'elle a reçus de sa divine libéralité, pour lui en laisser l'entière disposition, ressentant sa volonté toute prête de bon cœur à perdre pour son amour ce qu'elle a, soit en l'esprit, soit au corps, soit en l'honneur ; ici les dégoûts si parfaits de toutes les choses créées que toutes les créatures ne la touchent pas, qu'autant que Dieu veut qu'elle y pense et qu'elle s'y applique. Elle se présente en cet état à son bien-aimé avec une extrême liberté de cœur, n'étant retenue de chose quelconque qui la puisse /453/ empêcher de l'aimer. Elle lui fait mille offres de tout soi-même, dans une perte universelle de tout ce qui la peut toucher ; et cette perte lui est tournée en habitude par l'efficace des touches divines, se regardant avec une joie inexplicable, toute perdue en esprit pour son divin amour, ne se souciant pas même de son salut, sinon autant qu'il le veut, et n'y pense pas en effet lui en laissant tout le soin. Elle ne veut être, vivre et mourir que pour son divin amant, c'est pourquoi elle tourne tout son être et toutes ses opérations vers lui, et ainsi devient le temple, le tabernacle, et le domicile de Dieu, dans lequel il verse tant de sincères sentiments de son pur amour, qu'il lui semble porter avec soi le paradis, expérimentant la plupart du temps une telle abstraction de toutes les choses créées, qu'il lui semble qu'il n'y a que Dieu et elle /454/ au monde. Enfin le trait divin lui imprime quelquefois une si puissante inclination de l'aimer, que son cœur est comme une fournaise qui brûle, ce qui l'oblige de s'immerger et abîmer dans une si excessive et quasi insupportable impression, respirant seulement sans rien dire feu et flammes d'amour divin, demeurant en admiration et comme toute hors d'elle-même d'une bonté si excessive, désirant que tout le monde soit employé à l'aimer, et voudrait volontiers épandre son sang à cette fin.

Un autre effet que reçoit l'âme qui est appelée à l'union et qui est comme une suite du précédent, est un regard respectueux et continuels vers Dieu ; car voyant qu'il la regarde sans cesse, et qu'il se fait voir si clairement à elle toute ravie de sa beauté et de ses perfections ; elle ne peut qu'elle ne le regarde réciproquement ; /455/ et a tellement ce regard imprimé en son cœur, que combien qu'elle en soit distraite par quelque occasion, un simple ressouvenir le peut réveiller en elle. Elle s'étonne comme les hommes n'ont le même sentiment qu'elle de la divine Présence, se voyant tellement unie à Dieu qu'il lui semble qu'il ne se pourrait faire qu'elle soit jamais tirée de ce doux regard. Elle révère profondément cette divine Majesté si proche d'elle, et s'étonne d'une présence si réelle, admirant que l'homme soit relevé et rehaussé à une si grande dignité comme est de converser avec Dieu. Ici les

humiliations et anéantissements, se voyant toute environnée de Dieu ; ici liquéfaction de cœur, se trouvant si proche de son bien-aimé ; ici la sainte vergogne de l'âme, se voyant attirée à une si douce familiarité ; ici les touchements divins et /456/ les goûts internes ; ici les regards fixes et amoureux, et réciprocations admirables des deux amants ; enfin ici se fait la transformation et l'heureuse union, ou transport de l'âme en l'unité de Dieu.

Cette âme ne voit que Dieu en la pratique de ses volontés, elle convoque toutes ses puissances pour venir adorer Dieu, et s'employer dignement dans les actions de sa volonté ; toutes les créatures lui servent de miroir pour y contempler Dieu ; et voyant qu'il se communique par celles-ci en tant et tant de manières, elle tombe en langueur d'amour, et dirait volontiers ces paroles de l'Épouse Cant. 2 Dites à mon bien-aimé que je languis d'amour, se sentant toute saintement fatiguée d'aimer, et voyant tant d'occasion de l'aimer qui surpassent ses forces, ne pouvant pas l'aimer comme elle désirerait, elle convie ses chères compagnes de l'allez /457/ faire savoir à son bien-aimé. Elle entre en une jubilation inexplicable, et bénit Dieu sans cesse par pleurs, par soupirs, par allégresse, par exclamation, se voyant le vif instrument et le temple de Dieu. Enfin pour correspondre à une si grande bienveillance de son Dieu, elle apporte tout ce qu'elle peut pour lui plaire, sa gloire, son bon plaisir, et son amour étant si profondément gravé en son cœur qu'elle n'a autre pensée. Elle fait aussi ce qui est de sa fidélité pour se conserver cette divine jouissance ; que si quelque difficulté se présente aux actions de ses saintes volontés qui l'en voudraient détourner, elle les considère comme autant de saintes inventions de son bien-aimé pour l'épouvanter dans la poursuite de son amour ; c'est pourquoi pour lui plaire davantage, elle fait de ces mêmes difficultés un faisceau de myrrhe, voyant et embrassant /458/ plus étroitement son divin amant en celles-ci et par celles-ci, au lieu de s'en refroidir comme les âmes lâches et sans cœur.

Voilà les principaux et les plus ordinaires effets, que la Présence de Dieu produit aux âmes qu'il appelle à l'état d'union : état très désirable, qui donnera je m'assure envie aux personnes dévotes qui liront ceci de travailler pour y arriver, mais j'ai bien peur qu'il y en ait bien peu qui y arrivent en effet, à cause qu'il faut continuellement mourir à soi-même pour entrer et avancer dans cet état. C'est pourquoi je les avise d'être constantes et courageuses en une si sainte entreprise, et de ne pas arrêter lorsqu'elles seront en un si beau chemin, pour les fréquentes privations, sècheresses, et autres difficultés qui leur arriveront infailliblement, comme un moyen que la divine sagesse jugera nécessaire /459/ pour les y conserver avec assurance, et perfectionner davantage.

Je ne vous conduirai pas plus loin, car il me suffit de vous avoir mené dans l'heureuse et désirable union avec Dieu, et dans la jouissance de lui-même, autant que ce pauvre exil le peut permettre. Et ne m'arrêterai pas à vous décrire tous les degrés de cet état si parfait et éminent, ni vous enseigner comme vous y devez avancer, estimant que s'est une œuvre de Dieu et non des hommes de conduire l'âme dans cet état tout divin ; C'est bien à nous de nous y disposer, et cette

disposition est le travail de la créature, mais quand elle s'y est disposée par sa fidèle coopération aux grâces divines, c'est à Dieu à faire le reste, et conduire cette âme par la voie qu'il lui plait. Joint que les conduites de Dieu en cet état son si diverses, qu'il n'est pas aisé d'en prescrire des règles. A quoi /460/ j'ajouterai que les âmes qui y sont élevées entendant mieux ce qui se passe en leur intérieur ayant Dieu même pour guide et pour précepteur, que tout ce que les livres leur en peuvent déclarer ; et se trouvent pour l'ordinaire plutôt embrouillées par la lecture des livres qui en traitent, qu'enseignées et soulagées.

Il me reste seulement à vous dire, que la cause pour laquelle cette divine Présence ne produit pas en nous les degrés et les effets susdits, n'est autre que notre indisposition ; car comme le soleil matériel n'imprime pas ses rayons que sur un sujet bien poli, de même ce divin soleil n'envoie pas ses grâces que sur un sujet bien disposé. Et comme la mer ne souffre rien d'impur, ains jette toute l'écume dehors, même les corps morts ; ainsi Dieu ne veut rien d'impur, et ne peut demeurer avec /461/ ce qui ressent la mort et l'impureté. Il faut donc que ce Dieu de pureté ne trouve point d'obstacles en nous mais qu'il y rencontre un cœur dépouillé et vide de toute créature, afin qu'il le puisse remplir de lui. Et la seule raison pour laquelle il y en a si peu qui se rendent capables de cette heureuse union, c'est qu'ils sont si fort répandus au dehors, qu'il ne rentrent jamais sérieusement au-dedans d'eux-mêmes, pour y considérer et goûter cette divine Présence, et s'attacher uniquement à cet objet infiniment aimable ; ils ne cherchent que la satisfaction de leurs sens et leur propre intérêt, c'est pourquoi ce n'est pas de merveille si Dieu ne se communique pas à eux, et ne leur fait pas ressentir ces effets désirables. Et à bon droit, car n'est-ce pas une chose du tout indigne de l'âme, à laquelle Dieu s'offre si libéralement que /462/ de se détourner de lui pour s'amuser à une vanité, à une créature, à un point d'honneur, à un rien : et n'est-elle pas justement privée de tant de faveurs, puisqu'elle ne veut pas quitter ce rien, ce point d'honneur, cette créature, et cette vanité, pour aimer au-delà de tout ce qui est créé.

Au reste ne perdez pas courage, si vous ne trouvez pas du commencement une si grande facilité à cette pratique, mais croyez assurément qu'y apportant une fidélité de votre part vous y ferez un bon progrès, étant certain que Dieu, qui nous est si présent, n'a point plus grand désir que de nous communiquer ses perfections, quand il n'y trouve point d'obstacles. Et n'importe que vous ayez contracté un grand nombre de mauvaises habitudes par votre malice et nonchalance, et que vous ressentiez des puissantes inclinations /463/ au mal ; car pourvu que Dieu trouve en vous une ferme résolution de quitter ce qui est déplaisant à ses yeux, et d'embrasser ce qui lui est agréable, il chassera bientôt tout ce qui est imparfait et défectueux, et prendra une si entière possession de votre esprit, que vous ne serez plus conduit que par lui ; et ainsi vous jouirez bientôt des effets désirables que nous avons apportés ci-dessus.

Fin de la seconde partie.

/464/

PRATIQUE GÉNÉRALE POUR TOUT CE LIVRE SURTOUT POUR LES COMMENÇANTS ET PROFITANTS.

Encore que j'ai enseigné en la première partie, comme nous nous devons mettre en la Présence de Dieu, et les manières plus générales de nous y entretenir ; néanmoins j'ai jugé nécessaire d'ajouter ici quelques autres manières plus familières, et les motifs que nous devons avoir en renouvelant la pensée de sa Divine Présence, et de donner les affections toutes formées pour chacun des six degrés de perfection que nous avons /465/ mis ci-dessus, afin que les bonnes âmes puissent avoir une facile entrée dans cet exercice, en quelque degré qu'elles se trouvent, et en toutes les occasions que la divine providence leur fera naître pour s'avancer à la perfection. Elles s'en pourront aussi servir en l'oraison mentale, en l'office divin et autres prières, et généralement en tout temps, en tout lieu et en toutes leurs actions. N'ayant toutefois aucun dessein de lier les esprits aux affections qui y sont couchées, estimant plus utile et plus expédient de leur laisser la liberté de les produire, selon que la grâce divine les excitera en leur cœur, mais bien de soulager les commençants, et ceux qui n'ont pas la facilité de les former, soit par impuissance naturelle, soit par tentation, sècheresse, dégoût, abattement et obscurité d'esprit, etc. et leur rendre cet exercice plus facile et plus méthodique. /466/

Pour donc entrer dans cet exercice, vous devez commencer par les actes d'une vive foi de la Présence de Dieu en toutes choses et en tout lieu, et surtout de son intime présence en vous-même, obligeant votre esprit de croire cette vérité fondamentale, sur laquelle est établi tout cet exercice, voir tout votre avancement. Et surtout animer votre foi, sitôt que vous y ressentirez quelque faiblesse, par cet acte ou semblable. O Dieu de mon cœur, je crois fermement que par votre immensité vous êtes présent partout, et je voudrais mourir pour la défense de cette vérité ; et je crois sans hésiter que votre œil connaît toutes choses, et tous les secrets de mon cœur, et que vous m'êtes plus présent que je ne me suis présent moi-même, puisque je ne subsiste que par votre Présence en mon être, et en mon opération. Vous /467/ aider la foi de cette Présence de Dieu intuitive et connaissant toutes choses, par la pensée de ces images peintes, lesquelles par un secret de l'art, de quel côté que vous les regardiez, soit à droite, soit à gauche, soit directement, soit en bas, soit en haut, elles vous regardent fixement ; la foi nous enseignant que Dieu

nous regarde incessamment, sans que chose aucune, même nos plus secrètes pensées, lui puissent être cachées.

Quand vous aurez produit un acte de foi de la Présence de cette adorable Majesté, vous lui rendrez les hommages et les adorations, vous abîmant devant cette grandeur infinie ; soit en esprit seulement, en produisant quelque acte intérieur de révérence, par lequel vous le reconnaissez votre créateur, et votre souverain, avec une entière et absolue /468/ dépendance en tout ce que vous êtes, soit extérieurement aussi, en baisant en terre avec une profonde humilité, ou en quelque autre manière selon votre dévotion, et selon que vous le pourrez pratiquer commodément, sans donner de l'admiration considérée votre condition. Pour bien faire cet acte d'adoration, pensez avec quel respect Dieu est adoré dans le ciel par les bienheureux, qui ne lui présentent nos oraisons qu'en se prosternant devant sa Majesté : que doit faire un grain de sable, un atome, un rien, voire moins que le rien à cause du péché, en comparaison de ces esprits de gloire ?

Vous pourrez avoir diverses fins et motifs, pour vous exciter à renouveler la pensée de la Présence de Dieu, lorsque vous vous en trouverez diverti. Tantôt pour lui /469/ protester la reconnaissance et l'obéissance qui lui est due, comme à votre souverain ; ainsi que ferait un vassal, qui rendrait ses hommages à un Seigneur dont il relèverait ; d'où naitront en vous les actes d'une fidélité inviolable, et d'une entière dépendance. Autrefois vous pourrez vous y présenter pour lui faire compagnie en terre, ainsi que les anges l'assistent au ciel, vous unissant en esprit à cet objet d'amour et de bonté ; comme font les gens de cour, qui n'ont autre empli que d'assister auprès du roi, avec toutes sortes d'honneur et de révérence ; d'où naitront en vous les actes d'adoration et de respect, les actes d'obéissance, de fidélité, etc. Maintenant pour le remercier de tant de bienfaits reçus de sa libéralité ; comme ferait celui qui, ayant reçu de grandes faveurs d'un prince, /470/ se présenterait à lui pour lui en rendre les très humbles remerciements ; d'où naitront en vous les actions de grâces, les actes de reconnaissance, de louanges, etc. Quelquefois pour lui représenter vos nécessités, tantôt l'une, tantôt l'autre selon le besoin que vous en aurez, d'où naitront en vous les actes d'humiliation, et d'un véritable sentiment de votre misère et infirmité, et d'une confiance filiale envers un Père si admirablement bon, et si prompt à vous soulager et à vous relever de vos faiblesses. Tantôt pour connaître et admirer ses grandeurs et perfections infinies, comme ceux qui vont aux palais des grands, pour voir et remarquer les merveilles qui s'y passent ; ce qui vous donnera une grande facilité d'entretenir ce divin objet, car comme ses perfections sont infinies en nombre, vous n'y trouverez jamais de fin, passant /471/ de l'une à l'autre par une sainte curiosité, pour davantage l'honorer, le louer, et l'admirer ; quelquefois sa bonté, autrefois sa sapience, maintenant sa toute-puissance, tantôt sa miséricorde, quelquefois son amour, une autre fois sa beauté, etc.

Si vous vous arrêtez sur sa sapience et sagesse incompréhensible, vous formerez des actes de foi des belles et admirables vérités qu'elle vous a fait connaître, vous arrêtant sur celles qui seront plus éloignées de vos sens afin de vous y établir

davantage, ou sur celles qui seront plus propres pour vous faire admirer sa grandeur, sa bonté, ou quelque autre de ses attributs ; à quoi vous aider la considération des divins mystères, lesquels pour leur diversité, vous fourniront toujours des nouveaux et agréables entretiens. Si vous vous arrêtez sur sa /472/ beauté ravissant, vous pourrez vous étendre sur les actes d'admiration, laissant écouler doucement votre cœur aux attrait d'un objet si parfaitement accompli, et vous y tenant inséparablement uni ; et concevrez une joie extraordinaire dans la pensée, que vous avez toujours présent cette unique beauté, y tenant toujours votre esprit arrêté. C'était l'entretien ordinaire du grand saint Augustin, qui avait mille regrets d'avoir tant négligé la Présence d'un si digne objet. O beauté ancienne et nouvelle (disait-il) que je vous ai aimée bien tard ; vous étiez dedans moi et je vous allais chercher hors de moi, dans les beautés frêles et passagères des créatures ; vous étiez avec moi, mais je n'étais pas avec vous, d'autant que je ne me rendais pas présent à vous, comme vous vous rendiez présent à moi, etc. /473/

Si vous considérez la toute puissance, vous produirez des actes héroïques de confiance, même parmi les plus grands dangers, vous voyant sous la protection d'un Dieu si puissant et si riche en toutes sortes de biens. Si vous jetez les yeux sur la grandeur de ses miséricordes, vous en admirerez les effets continuels, et en général sur tous les hommes, et en particulier sur vous-même. Si sur sa béatitude, vous vous en réjouirez par un acte de complaisance ; et vous concevrez une joie de la félicité que vous possédez ici-bas, en jouissant de son intime Présence dans l'obscurité de la foi, en attendant que vous en jouissiez à découvert dans le ciel. Si sur sa justice vous tâcherez en la considérant, de concevoir une crainte filiale, n'osant rien faire qui le puisse irriter.

Mais le motif plus ordinaire que vous devez avoir, en renouvelant /474/ la pensée de cette aimable Présence, doit être le désir de vous avancer dans l'amour, et dans l'union de cet objet d'amour, quand même vous seriez encore dans la vie purgative, et novice au chemin de la perfection, car comme nous n'avons rien de si naturel que d'aimer, il est nécessaire dès le commencement, de donner à notre cœur pour nourriture le divin amour, afin de le détourner de l'amour de soi-même et des créatures. Si donc vous considérez l'excès de son amour, vous pourrez vous étendre sur tous les actes du saint amour. Tantôt en des actes de complaisance, vous réjouissant de ses infinies perfections, et de ce que lui seul contient toutes les beautés, toutes les bontés, et toutes les perfections. Maintenant en des actes de bienveillance, souhaitant que toutes les créatures soient converties en langues /475/ pour le louer et glorifier incessamment ; vous joignant en esprit avec les bienheureux pour le louer et glorifier, ou avec les vingt-quatre vieillards de l'Apocalypse ch.4. en disant : Vous êtes digne, ô Seigneur notre Dieu, de recevoir de toutes les créatures de la gloire et de l'honneur. Autrefois en des actes de l'amour appréciatif, le préférant à tout autre amour par un désaveu, un détachement, et un mépris de tout autre amour tel qu'il soit. Quelquefois en des actes de l'amour d'élection, le prenant pour l'unique objet de votre affection, et lui jurant une fidélité inviolable.

Tantôt en des actes de l'amour honorant, protestant, qu'il est le souverain être, et le bien infini qui seul est digne d'être estimé et honoré, et vous tenant en sa présence, avec un cœur plein d'ardents désirs de lui rendre les honneurs qui /476/ lui sont dus, le magnifiant et l'exaltant en vous-même, dans la considération de ses infinies grandeurs et perfections, et souhaitant d'être au ciel avec les bienheureux pour mieux l'honorer. Autrefois en des actes de l'amour aspiratif, aspirant et haletant après sa Présence toute aimable, et lui demandant son amour avec instantes prières, des saintes conjurations, et des amoureuses impatiences, vous servant de toutes les inventions que l'amour vous suggèrera, pour lui témoigner l'ardent désir que vous avez de le posséder parfaitement par amour. Quelquefois en des actes de l'amour douloureux, dans le souvenir de tant d'infidélités commises contre son amour, vous présentant devant lui avec mille regrets du passé, et une constante résolution, non seulement de ne jamais rompre l'étroite amitié que vous lui avez /477/ jurée, par aucune faute notable, mais même de ne la jamais diminuer ni affaiblir par aucune lâcheté de cœur.

Et surtout en des actes de l'amour pur, et purifiant votre âme de tout mélange d'amour propre ; amour qui vous dépouille non seulement de l'affection des choses de la terre, mais aussi de l'attache aux grâces sensibles et dons de Dieu ? et généralement de l'affection de toutes choses créées ; amour qui ne vous fasse désirer que Dieu seul, et vous attacher à lui seul, avec un mépris et un dédain de tout ce qui est hors de lui, demeurant en sa Présence avec un cœur tout disposé, par une parfaite indifférence à tout ce qu'il lui plaira ordonner de vous, vous abandonnant entièrement à sa conduite ; amour qui vous rende tout attentif à lui plaire et agréer, comme celui d'une fidèle épouse, qui n'a point /478/ de désirs ni de volontés que les désirs et les volontés de son bien-aimé amour vraiment céleste, tout semblable à celui des bienheureux ; amour tout souhaitable, tout désirable, et tout délicieux, mais où peu de gens arrivent, à cause que peu quittent parfaitement tout autre amour pour cet unique amour.

Reste à former quelques saintes affections, sur chacun des six degrés de perfection que j'ai mis en cette seconde partie : et puisque notre principale obligation, et tout notre avancement consiste à seconder le dessein que Dieu a sur nous, nous ne pouvons pas ce me semble l'entretenir plus saintement ni plus virilement que par des saintes affections proportionnées à l'état ou degré de perfection auquel il nous appelle, car par ce moyen nous nous perfectionnons davantage en ce degré, pour passer à un degré plus parfait. /479/ Nous pourrions nous servir de ces affections, non seulement en général, lorsque nous serons dans la pratique de quelqu'un de ces degrés ; mais aussi en particulier, dans toutes les occasions que la divine providence nous fera naître pour nous y avancer.

Quelques saintes affections propres pour s'entretenir en la Présence de Dieu, dans la pratique des six degrés de cette seconde partie. Et premièrement des deux premiers degrés.

Pour donc commencer par les deux premiers degrés, qui vont toujours de compagnie dans la pratique (comme nous avons dit ci-dessus) vous pourrez, pour vous entretenir en cette Divine Présence, former ces affections.

Pourquoi ô mon Dieu, n'embrasserais-je cette heureuse purgation à laquelle vous m'appellez, pour pratiquer à même temps la vertu, puis /480/ qu'elle ôte ce qui est d'imparfait en moi, pour me revêtir de vos divines perfections ? Pourquoi ne l'aimerais-je, puisqu'elle me vide de moi-même pour me remplir de vous.

Allons ô mon âme, allons à la destruction de notre vie imparfaite, puisqu'elle nous sert de passage à une vie toute céleste.

Quittons hardiment, ô mon cœur, tout ce qui flatte nos sens, et fomenté nos passions, pour pratiquer les vertus, puisqu'il n'y a que du créé à perdre et un bien infini à gagner.

Ah vie misérable, vie basse et ravalée de mes sens, vie animale de mes appétits, je te quitte de tout mon cœur, et te déclare dès maintenant une haine immortelle.

Ah mort heureuse je t'embrasse volontiers, puisque tu me mèneras dans la vie de Dieu même. J'y suis résolu pour jamais, ô Dieu de mon /481/ cœur, et en fais les fermes résolutions avant que sortir de vos pieds.

Eh pourquoi, ô époux très aimable, ne me rendrais-je à vos semonces non moins douces que pressantes, puisque je ne puis espérer de vivre en votre amour sans mourir à moi-même ?

Tu es un grain de froment, ô mon âme, jeté en terre par la main de ton créateur, n'espère pas jamais porter aucun fruit digne de l'éternité, si tu ne meurs en toi-même.

Eh pourquoi ne ferons-nous mourir toute cette maudite race du vieil Adam, puisque pendant qu'elle vivra, nous ne pouvons être agréables aux yeux de Dieu qui nous est si présent ?

O mon âme, ne sais-tu pas que ton appétit est un cheval fougueux qu'il faut dompter avec la force et l'industrie de la raison ? Ne sais-tu /482/ pas que c'est un malade qui t'est donné en charge, et qui est dérégulé dans ses demandes, à qui il ne faut pas tout accorder ?

O sainte haine de moi-même, je t'embrasse avec affection, puisque tu me donnes entrée dans les belles vertus chrétiennes, et dans la jouissance de Dieu même. Je te veux aimer plus que tous les contentements de la terre, puisqu'en toi seul consiste ma paix e mon repos.

O mon cœur, tu es trop noble pour te ravalier au rang des bêtes, suis donc le mouvement de Dieu si présent en toi, qui t'appelle à une sainte purgation et à la pratique de la vertu : vous m'y conviez sans cesse, o bonté admirable, et ne tient qu'à moi de faire un heureux échange de la vie imparfaite de mes appétits, à une vie doute divine et céleste. /483/

Quand sera-ce que je me verrai mort à toute passion pour vivre uniquement en vous, ô vie de ma vie ? Et puisque vous êtes la vie de mon cœur, pourquoi ne vivrais-je par vous dans la pratique de vos divines vertus ?

Ah mon pauvre cœur, tressaille de joie de te voir par cet heureux dépouillement, dans la capacité de te revêtir des divines vertus et perfections.

Vous pourrez aussi vous étendre, ou sur les actes de haine contre les vices et imperfections qui règneront en vous, afin de les détruire ; ou sur les actes de vertus en particulier, selon le besoin que vous en aurez, afin d'en acquérir les habitudes, les produisant toujours en vue de la Présence de Dieu. Que si vous venez à tomber en quelque faute volontaire, vous pourrez vous servir des affections suivantes /484/ pour vous convertir par amour à cette Divine Présence ; lesquelles vous pourront aussi servir pour produire les actes de contrition, tant en vos examens, qu'en vos confessions.

Actes de contrition.

Pardon amour, pardon pour cette fois, je ne serai plus si hardi que de vous offenser, et j'en suis marri pour votre seule bonté.

Bonté incomparable, pardonnez cette faute qui me donne mille regrets en l'âme.

Qu'ai-je fait, ô mon amour, d'avoir préféré une bagatelle et un rien à votre bon plaisir ?

O Père très aimable et mon souverain bienfaiteur, pourquoi ai-je été si ingrate que de vous offenser ? J'en suis marri en mon cœur pour l'amour de vous-même.

O mon Dieu, mon refuge et ma /485/ force, j'ai recours à vous dans ma grande faiblesse : ayez pitié de mon inconstance ô souveraine bonté, et relevez ce pauvre cœur sans courage, qui est marri de vous avoir offensé.

O douceur, ô bonté, ô délices, pourquoi m'éloigner de vous par mes infidélités ?

O mon âme, dépouille-toi vite de ce rien du péché provenant de ta malice, et retourne à ton Dieu par amour, en qui seul tu subsistes.

Ah mon cœur, pourquoi as-tu fait si peu d'état de celui qui est le soutien de ta vie ?

Pardon entier, ô l'amour de mon âme, ne me rejetez point de devant votre face, je suis marri de vous avoir offensé.

Ah Dieu, j'ai mille regrets d'avoir défiguré l'image de votre divinité, que votre amour a imprimé en mon âme./486/

Affections pour le troisième degré.

Les affections que vous produirez dans la pratique du troisième degré, doivent tendre à vous exciter à une conformité et une complaisance amoureuse aux volontés de Dieu même au regard des choses qui seront plus contraires à votre inclination, et plus répugnantes à la nature. Vous pourrez donc former les affections suivantes.

²C'est assez, ô amour, que vous l'avez ainsi voulu et ordonné, qu'il soit fait en moi selon vos volontés, je l'accepte avec une amoureuse soumission.

O mon âme, demeurons à jamais dans cette heureuse conformité, puisqu'elle nous met dans une paix toute céleste et divine.

O Dieu de mon cœur, je n'ai qu'une chose que vous m'avez laissée en ma liberté, savoir ma volonté, /487/ eh serai-je si osé que de vous la refuser ! Je vous la donne ô grand Dieu, elle est vôtre à jamais.

Ah mon cœur n'ayons point de propre volonté, et nous ne tomberons point dans l'enfer des troubles et inquiétudes.

Est-ce la raison, ô souveraine Majesté, qu'un grain de sable s'oppose à votre volonté la première et l'unique règle de tout bien ? Eh pourquoi suivre ma volonté la source de tous maux ?

Puisque j'ai ce bonheur si je veux, ô Dieu de mon cœur, d'être sans cesse dans l'union désirable de votre volonté, Eh pourquoi rejetterais-je cette faveur ?

O adorable Majesté, que votre saint vouloir soit à jamais l'objet de ma volonté, et de ma complaisance.

O que les croix sont aimables, quand elles sont considérées dans /488/ votre volonté et bon plaisir !

O médecin très expert, pourquoi me plaindrais-je de l'opération que votre main fait en moi, pour me guérir de quelque maladie dangereuse ?

Adorables sont les croix qui procèdent de votre main, puisqu'elles l'unissent heureusement au cœur souffrant de Jésus, les amours de mon âme.

O croix, mon cœur te veut, puisque celui de mon Dieu t'a voulue.

Mon cœur est nu en votre adorable Présence, ô mon bien-aimé et mes plus chères délices, disposez-en comme il vous plaira.

O mon Dieu ma vie et mon âme sont entre vos mains, disposez-en selon votre bon plaisir.

Affections pour le quatrième degré.

O Majesté souveraine, puisque vous êtes si présente en moi, faites /489/ que je ne recherche autre chose que de vous agréer.

O Dieu de mon cœur, vous serez à jamais l'objet de mes intentions, et tout ce qui n'est pas vous ne me fera jamais rien.

Eh mon âme, souviens-toi que tu es créée pour aimer le bien infini, aimes-le donc uniquement dans tes intentions.

O mon cœur, quelle chose peux-tu désirer sinon d'agréer à ton unique amour, puisqu'il est le plus désirable de tous les amours.

O mon unique amour, mon cœur est à vous je vous l'ai consacré, qu'il n'ait donc d'autre désir que de vous plaire en cette action.

Puisque le serviteur doit plaire à son maître, le fils à son père, et l'épouse à son époux, eh pourquoi ne mettrai-je tout mon soin à vous agréer, ô mon cher maître, père et époux très aimable ? /490/

Soyez le roi de mon cœur, ô souverain monarque du ciel et de la terre, et qu'aucune autre chose le possède sinon vous.

O mon unique bien soyez à jamais le but de mes intentions, puisque vous seul êtes digne d'être aimé et recherché.

Ne sors point de ce centre, ô mon cœur, car c'est là où tu trouveras seulement ton repos, ta paix, et ta consolation.

Allons loger, ô mon âme, dans le cœur de Dieu par une pureté d'intention, puisque cette faveur nous est offerte.

Affection pour le cinquième degré.

O mon Dieu et mon Père, je laisse mourir ma volonté entre les mains de la vôtre, je n'en veux plus avoir, et la vôtre sera à jamais l'objet de mes amours.

Ah Dieu de mon cœur, je suis /491/ une terre maniable, une cire molle, appliquez-y telle forme qu'il vous plaira, j'y suis entièrement disposé.

Eh quel repos et quelles délices d'être sous les ailes de votre protection, comme le petit poussin sous les ailes de sa mère.

O guide de ma vie, que je ne me détourne jamais ni à droite, ni à gauche, du chemin assuré par lequel votre paternelle bonté me conduit.

Ah Dieu d'amour, c'est reprendre votre sagesse, et accuser votre bonté, que de croire qu'un autre chemin me serait meilleur.

Consolation, ô mon âme, dans la pensée de cette vérité, que tout ce que la divine sagesse ordonne en toi est meilleur, que tout ce que tu pourrais vouloir ou désirer en cette vie.

Ah vie de ma vie et le centre de /492/ tous mes désirs, je reconnais maintenant que tout mon bonheur consiste à adhérer à vous seul par une amoureuse confiance.

Que jamais au grand jamais je ne perde la confiance en vous, ô l'amour de mon cœur, car vous serez à jamais mon Père très aimable.

Réjouis-toi, ô mon âme, dans cette pensée, que Dieu te conserve comme la prune de ses yeux.

Vous serez à jamais ma force et mon courage, ô Dieu tout bon et tout puissant, les plus rudes attaques ne m'abattons jamais le cœur.

C'est assez, ô amour, que vous me voyez en cet état, je me confie en votre paternelle bonté.

Affections pour le sixième degré.

Que je tressaille de joie, Ô Dieu de mon cœur, puisque je possède un si grand trésor au-dedans de /493/ moi, que de vous avoir toujours présent pour m'unir à vous plus étroitement.

Ah mon cœur puisque l'amour vit de la présence de ce qu'il aime, vis donc de ton Dieu qui t'est si intimement présent.

Eh l'aimant de mon cœur, tirez-moi je vous prie à une plus étroite union, par l'odeur agréable de votre sacrée dilection.

Mon cœur est une paille sèche qui s'emporte à tous vents, eh vous êtes un ombre tout divin, tirez-le droit à vous, je vous supplie, par les attraits de votre amour.

Ah mon unique amour, pourquoi ne vous aimerais-je, puisque ne vous point aimer c'est mourir ? Vous êtes la vie de ma vie, et les amours de mes amours, je vous aimerai éternellement.

O mon amour, possédez mon cœur puisque vous le désirez, et /494/ que vos délices sont d'être avec les enfants des hommes.

Eh pourquoi, l'unique objet de mes affections, n'emploierais-je toute ma vie à vous aimer, puisqu'elle m'est donnée à cet effet ? Pourquoi ne vous aimerais-je sans cesse, puisque vous ne cessez jamais de m'aimer ?

Ah le désiré de mon cœur, plutôt mourir que de me séparer de votre amour.

Eh mon unique amour, que votre plaie serait aimable, si vous donniez le coup de mort à l'amour de moi-même, pour y faire vivre à même temps le vôtre uniquement.

O mon bien-aimé, faites que je sois un même amour et un même esprit avec vous.

Que j'ai soif de votre amour, ô le souhaité de mon cœur !

Brasier adorable, faites ardre ce /495/ cœur qui ne peut vivre que de flammes, et dans les flammes de votre amour sacré.

O mon âme, tu es une petite gouttelette d'eau, perds-toi vite dans cet océan de la divinité, pour t'unir à lui par amour.

Anéantis-toi, ô mon âme, dans l'être infini de ton Dieu qui t'est si présent, puisque tu ne vis et ne subsiste que par lui.

O l'amour de mes amours, je me glorifie de ce que vous êtes si bon, si beau, et si plein de majesté, et suis bien aise de n'être rien afin que vous soyez tout.

O Majesté incompréhensible, je me réjouis de ce que vous êtes au-delà de toute perfection, et que ce tout que les anges et les hommes peuvent penser de vous n'est rien, en comparaison de ce que vous êtes.

O bonté ! ô beauté ! ô immensité ! ô éternité ! ô grandeur ! ô Majesté ! /496/
j'adore vos perfections incompréhensibles, et ne veux jamais me présenter devant vous que comme un petit atome, pour m'abîmer dans votre être infini qui m'est si présent, et me complaire en vous uniquement.

FIN DU LIVRE.